Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

From the Estate
of the late John
B.C. Watkins

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/voyagesducapitai01swif

L. GULLIVER.

VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,
EN
DIVERS PAYS ELOIGNEZ.

TOME PREMIER.

Contenant le Voyage de Lilliput.

A LA HAYE,
Chez GERARD VANDER POEL
MDCCXXX.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

Voyage de Lilliput.

CHAP. I.

QUi est l'Auteur de ce Voyage, & de quelle famille : Premiers Motifs qui le portérent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la Nage sur la Côte de Lilliput ; *est fait prisonnier, & amené plus avant dans le Pays.* pag. 1.

CHAP. II.

L'Empereur de Lilliput, *accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur : Quelques savans du premier ordre sont chargez d'enseigner à l'Auteur la langue du pays. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets.* 18

CHAP. III.

Etrange maniére dont l'Auteur divertit l'Empereur & la Noblesse de l'un & l'autre sexe de la Cour de Lilliput. *Autres divertissemens de cette Cour. L'Auteur est mis en Liberté à de certaines Conditions.* 34

CHAP. IV.

Description de la Capitale de Lilliput *nommée* Mildendo, *& du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers Secretaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.* 46

CHAP. V.

Par un Stratagème inouï l'Auteur prévient une Invasion. Titre d'Honneur qui lui est conferé. L'Empereur de Blefuscu *envoye des Ambassadeurs pour demander la paix. Le Feu prend à l'Apartement de l'Imperatrice, mais est éteint par le secours de l'Auteur.* 55

CHA-

CHAP. VI.

Sciences, Loix & Coutumes des Habitans de Lilliput. *Maniére d'élever leurs Enfans. Comment l'Auteur vivoit en ce pays. Justification d'une des premiéres Dames de la Cour.* 65

CHAP. VII.

L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute Trahison, se refugie à Blefuscu. *Maniére dont il y est reçu.* 82

CHAP. VIII.

Par un bonheur singulier, l'Auteur trouve moien de quiter Blefuscu, *& après avoir surmonté quelques Difficultez, revient sain & sauf dans sa Patrie.* 95

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

Voyage de Brobdingnag.

CHAP. I.

Description d'une furieuse Tempête. La Chaloupe est envoyée à Terre pour faire de l'Eau; L'Auteur s'y embarque afin de découvrir le Pays: Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Maniére dont il y est reçu. Description des Habitans. 107

CHAP. II.

Description de la fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & ensuite à la Capitale. Particularitez de ce Voyage. 126

CHAP. III.

L'Auteur est conduit à la Cour. La Reine l'a-

l'achete du Fermier & le presente au Roi Il dispute avec les Professeurs de Sa Majesté: est logé à la Cour, & fort dans les bonnes graces de la Reine. Il défend l'Honneur de sa Patrie, & a querelle avec le Nain de la Reine. 135

CHAP. IV.

Description du pays. Projet pour la correction des Cartes Geographiques. Ce que c'étoit que le Palais du Roy & la Capitale. Maniére dont l'Auteur voyagoit. Description d'un des principaux Temples de la Capitale. 151

CHAP. V.

Diferentes Avantures qu'eut l'Auteur. Execution d'un Criminel. L'Auteur montre son Habileté dans l'Art de la Navigation. 157

CHAP. VI.

L'Auteur tâche par toutes sortes de moyens de s'aquerir la Bienveillance du Roi & de la Reine. Il fait paroitre son habileté dans la Musique. Le Roi s'informe de l'Etat de l'Europe, & l'Auteur satisfait

amplement ſa curioſité. Reflexions du Roi ſur ce que l'Auteur vient de lui raconter. 171

CHAP. VII.

Amour de l'Auteur pour ſa Partie. Il fait au Roi une ofre fort avantageuſe, qui eſt néanmoins rejettée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans leſquelles les ſciences de ce Pays ſont renfermées. Loix & Afaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité. 184

CHAP. VIII.

Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontiéres; l'Auteur a l'honneur de les acompagner. De quelle maniére il quita ce pays. Il revient en Angleterre. 194

AVERTISSEMENT AU RELIEUR.

Pour placer les Figures dont les pages ne ſont pas marquées.

Le Portrait de l'Auteur devant le Titre.
La Figure No. 1. au Tom. I. pag. 9
- - - No. 2. pag. 114
- - - No. 3. au Tom. II. pag. 7
- - - No. 4. pag. 108

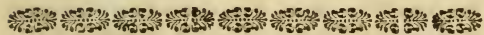
VOYA-

Fig. I.

VOYAGES.

PART. I.

VOYAGE DE LILLIPUT.



CHAPITRE I.

Qui eſt l'Auteur de ce Voyage, & de quelle Famille: premiers motifs qui le portérent à voyager. Il fait naufrage, & ſe ſauve à la nage ſur la Côte de Lilliput, *eſt fait priſonnier, & amené plus avant dans le Pais.*

MOn Pere avoit peu de biens, ſituez dans le Comté de Nottingham: mais en recompenſe cinq Fils, dont je ſuis la troiſième Il m'envoya à l'âge de quatorze ans au Collége à *Cambridge*, où je m'appliquai diligemment à l'étude pendant l'eſpace

de trois années: mais comme les moyens de mon Pere étoient trop médiocres pour ſubvenir aux fraix de mon entretien, (qui pour dire le vrai n'alloient guéres loin,) je fus mis apprentif chez le Sieur *Jaques Bates*, un des meilleurs Chirurgiens de Londres, chez qui je reſtai quatre ans. Mon Pere m'envoyoit de tems en tems quelque argent, que j'employois à me faire enſeigner cette partie des Mathematiques qui a rapport à la Navigation, & dont la connoiſſance eſt néceſſaire à ceux qui ont deſſein de voyager; deſſein à l'exécution duquel je me croyois en quelque ſorte deſtiné.

En quittant mon Maître, je m'en retournai chez mon Pere, qui, conjointement avec mon Oncle *Jean* & quelques autres parens, me fit avoir quarante livres, avec promeſſe de me fournir trente livres ſterling par an pour m'entretenir à *Leyde*, où j'étudiai en Medecine deux ans & ſept mois, parce que cette Science eſt très-utile dans des voyages de long cours.

Peu après mon retour de *Leyde*, mon bon Maître Mr. *Bates* me recommanda pour être Chirurgien de l'*Hirondelle*, dont le Capitaine *Abraham Pannell* étoit Commandant: Pendant trois ans & demi que je demeurai avec lui, je fis deux Voyages au *Levant*, & dans quelques autres endroits. De retour, je pris la réſolution de m'établir à Londres: Mr. *Bates* approuva mon deſſein, & me procura quelques pratiques. Je me logeai petitement, & la fantaiſie m'ayant pris de me marier, j'épouſai la fille d'un bon Bourgeois,

geois, qui m'apporta quatre cents livres en mariage. Mais la mort de mon bon Maître, qui arriva environ deux ans après, & le peu d'amis que j'avois, furent cause que bien-tôt je n'eus pas grand chose à faire. D'ailleurs ma conscience ne me permettoit pas d'imiter quelques-uns de mes Confreres, qui traitent leurs Patiens de manière, qu'ils ne sçauroient guères courir risque d'être desœuvrez. Ayant donc pris conseil de ma femme & de quelques amis, je résolus de retourner en Mer. Je fus successivement Chirurgien de deux Vaisseaux, & pendant six ans je fis différens Voyages aux Indes *Orientales* & *Occidentales*, qui me valurent quelque chose. J'employois mes heures de loisir à la lecture des meilleurs Auteurs, tant Anciens que Modernes, aïant toûjours une bonne provision de Livres avec moi; & quand j'étois à terre, je m'appliquois à étudier le génie & la manière des Peuples avec qui je conversois, aussi-bien qu'à apprendre leurs langues, ce que j'ai toûjours eu une grande facilité à faire, à cause de la fidelité de ma mémoire.

Mon dernier Voyage n'aïant pas autrement bien réüssi, je me dégoutai de la Mer, & formai le dessein de rester désormais chez moi avec ma femme & mes enfans. Je changeai deux fois de quartier, espérant d'avoir plus à faire que dans celui que je quittois; mais c'étoit toûjours à-peu-près la même chose, c'est-à-dire, rien. Après trois ans d'attente inutile, j'acceptai une offre fort avantageuse qui me fut faite par

le Capitaine *Guillaume Prichard*, qui étoit Maître d'un Vaiſſeau nommé *la Gazelle*, & qui avoit deſſein de partir pour la Mer du Sud. Nous fîmes voiles de *Briſtol* le 4. *Mai* 1699. & d'abord notre Voyage fut fort heureux.

J'ai quelques raiſons de croire qu'il n'eſt pas néceſſaire de fatiguer le Lecteur du recit des Avantures qui nous ſont arrivées dans ces Mers : il ſuffira de l'avertir, qu'en faiſant cours vers les *Indes Orientales*, nous fûmes accueillis d'une violente tempête, qui nous pouſſa vers le Nord-Oueſt du Païs de *Diemen*. Par une obſervation nous trouvâmes que nous étions à 30 dégrez & 2 minutes de latitude Meridionale. Le travail exceſſif & la mauvaiſe nourriture nous avoient fait perdre douze hommes de notre équipage, & le reſte étoit en aſſez mauvais état.

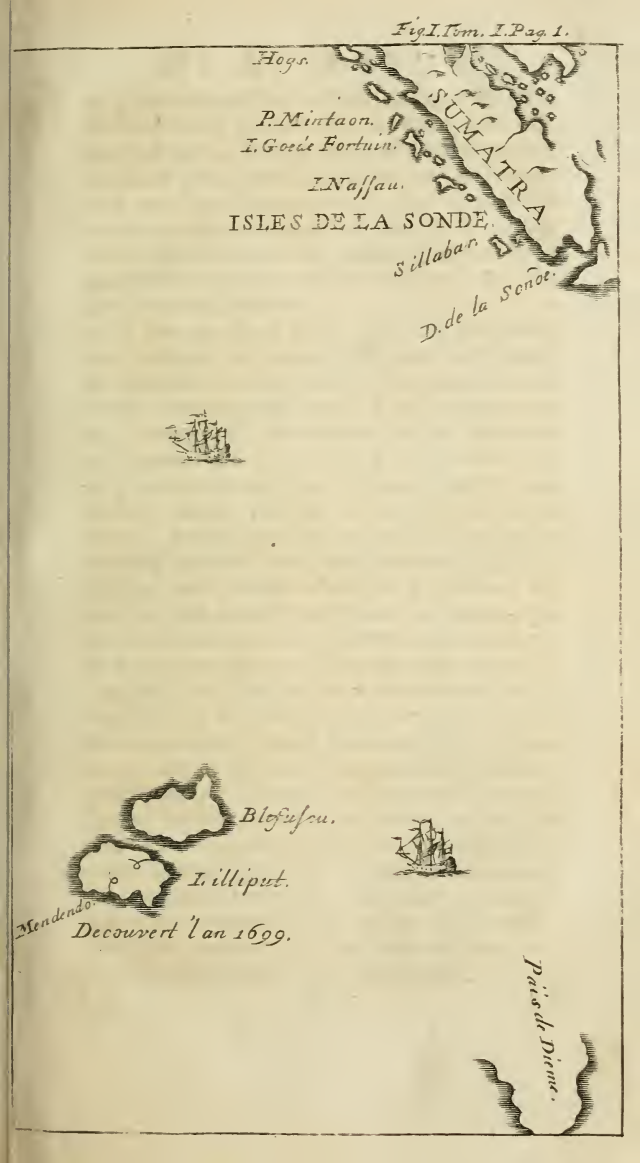
Le cinquiéme de *Novembre*, qui eſt le tems où l'Eté commence en ce Païs-là, le tems étant extraordinairement embrumé, les Matelots apperçurent un Rocher, éloigné du Vaiſſeau de la longueur à-peu-près d'un demi cable, mais le vent étoit ſi violent, que le Vaiſſeau fut jetté deſſus, & peu après mis en piéces. Cinq hommes de l'équipage & moi tâchâmes de nous ſauver dans la Chaloupe, & de nous éloigner du Rocher & de notre Vaiſſeau. A force de ramer, nous nous en éloignâmes, ſi je ne me trompe, à la diſtance d'environ neuf miles : mais alors nous fûmes entiérement ſur les dents, parce que nos forces avoient déja été

été presque épuisées, par le travail que nous avions été obligé de faire, pendant que nous étions encore dans le Vaisseau. Nous abandonnâmes donc notre Chaloupe à la merci des flots, qui l'engloutirent une demi heure après. J'ignore ce que devinrent mes cinq Compagnons, & ceux que j'avois laissez dans le Vaisseau, mais il est très-apparent que tous sont péris : pour moi, je nageai au hazard, poussé par le vent & par la marée, j'essayai plus d'une fois quoique inutilement, si je ne trouverois pas de fond : mais enfin, par le plus grand bonheur du monde, j'en trouvai, dans l'instant que je n'en pouvois plus, & presque en même tems la Tempête se ralentit. Je fis près d'un mile avant que de gagner la Côte, parce que la pente du rivage vers la Mer étoit presque imperceptible, & ce fut environ à huit heures du soir que j'y arrivai. Je fis à-peu-près un demi mile sans appercevoir ni Maisons, ni Habitans : l'extrême fatigue que j'avois soufferte, le chaud qu'il faisoit, & par dessus cela, une demi pinte d'eau-de-vie que j'avois avalée en quittant le Vaisseau, m'accablérent de sommeil. L'herbe étoit tendre, je m'y couchai, & dormis plus de neuf heures aussi profondement que j'aye fait en ma vie, car le jour commençoit à poindre quand je m'éveillai : je voulus me lever, mais il me fut impossible, parce que mes bras & mes jambes étoient fortement attachez à la terre des deux côtez : mes cheveux mêmes qui étoient longs & épais, s'y trouverent tellement attachez,

que je ne pus lever la tête, ce que j'aurois fort souhaité de faire à cause de la chaleur du Soleil, qui commençoit à m'incommoder. J'entendois quelque bruit confus autour de moi, mais dans l'attitude ou j'étois, je ne pouvois voir que le Ciel. Peu de tems après, je sentis quelque chose qui se mouvoit sur ma jambe gauche, & qui s'avançant doucement sur ma poitrine, vint jusqu'à mon menton. En tâchant, autant que la situation où j'étois pouvoit me le permettre, de voir ce que c'étoit, j'apperçus une créature humaine qui n'avoit pas six pouces de hauteur, avec un arc & une fléche dans ses mains, & une trousse de flêches sur le dos. Dans le même instant je sentis (autant que je pus le conjecturer) une quarantaine de petits hommes de la même sorte, qui suivoient le premier. Dans l'étonnement inexprimable où j'étois, je fis un cri si grand, que tous s'enfuirent de frayeur, & que même quelques-uns d'eux, comme cela me fut rapporté depuis, se firent bien mal en sautant de mes côtez à terre. Cependant, ils ne tarderent guères à revenir, & un d'eux qui s'avança assez pour me regarder en face, levant ses mains & ses yeux d'admiration au Ciel, s'écria d'une voix petite, mais distincte, *Hekinab Degul:* les autres repetérent plusieurs fois les mêmes mots, mais je ne savois alors ce qu'ils signifioient. Le Lecteur conçoit aisément que pendant tout ce tems j'étois fort mal à mon aise. A la fin, faisant tous mes efforts pour me détacher, j'eus le bonheur de rompre

pre les liens qui attachoient mon bras gauche à la terre: en levant le bras je vis comment ils s'y étoient pris pour me lier, & que c'étoit à de petites chevilles fichées en terre, que mes liens avoient tenus. Dans le même tems je me donnai tant de mouvemens, quoique ce ne fut pas sans douleur; que les liens qui attachoient mes cheveux à gauche, se relachérent de deux pouces, & me donnérent moyen de tourner tant soit peu la tête. Ces petites créatures s'enfuirent alors une seconde fois, avant que j'en puisse saisir aucune: en sautant à terre elles jettérent un grand cri, (j'entens à proportion de leur taille,) qui fut suivi de ces deux mots, *Tolgo phonac*, qu'un d'entr'eux prononça à haute voix. A peine ces mots furent-ils prononcez, que je sentis plus de cent flêches décochées contre ma main gauche, qui me piquérent à-peu-près comme auroient pû faire autant d'éguilles: par dessus cela, ils jettérent un autre sorte de flêches en l'air, comme nous jettons nos Bombes en *Europe*, dont plusieurs (quoi que je ne les aye point senties) me sont sans doute tombées sur le corps, & quelques autres sur le visage, que je couvris d'abord de la main gauche. Quand cette grêle de flêches fut cessée, je me mis à gemir fort douloureusement, & faisant de nouveaux efforts pour me détacher, j'essuyai une décharge plus grande encore que la première: quelques-uns d'eux tâchérent de me transpercer avec leurs piques, mais par bonheur ils n'en pûrent venir à bout, parce que j'a-

vois un colletin de buffle : je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de me tenir coy, & mon dessein étoit de rester comme cela jusqu'à la nuit, bien sûr que pouvant me servir de la main gauche, je me détacherois alors entièrement : car à l'égard des Habitans j'avois raison de croire que quand même ils assembleroient une armée entière contre moi, je pourrois leur tenir tête, si tous étoient de la taille de ceux que je voyois. Mais tous ces projets n'eurent point lieu. Quand les Habitans virent que je restois coy, ils cessérent de tirer; mais par le bruit que j'entendois, je connus que leur nombre s'augmentoit; & environ à la distance de quatre verges, vis-à-vis de mon oreille droite, j'ouïs pendant plus d'une heure, une sorte de bruit pareil à celui qu'on fait lorsqu'on bâtit. Je tournai, le mieux qu'il me fut possible, la tête de ce côté-là, & vis une manière de Théatre, élevé de terre d'un pied & demi, & deux ou trois échelles pour y monter : le Théatre pouvoit contenir quatre Habitans. Un de ceux qui y étoient, & qui me paroissoit un homme de distinction, m'adressa un long Discours, dont je ne compris pas un seul mot. J'oubliois de dire qu'avant que de commencer sa harangue, il s'étoit écrié trois fois *Langro Dehulsan*: (ces mots & les autres dont j'ai parlé me furent expliquez dans la suite:) il les eut à peine prononcez, que plus de cinquante Habitans vinrent, & coupérent les liens auxquels le côté gauche de ma tête étoit attaché, ce qui


Hogs.
SUMATRA
P. Mintaon.
I. Goede Fortuin.
I. Nassau.
ISLES DE LA SONDE.
Sillabar.
D. de la Sonde.
Blefuscu.
Lilliput.
Mendendo.
Decouvert l'an 1699.
Pays de Diemen.

qui me donna le moyen de la tourner à droite, & de bien conſiderer celui qui alloit me haranguer : Il me paroiſſoit être entre deux âges, & plus grand qu'aucun des trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un étoit un page qui lui portoit la queuë, & qui me parut tant ſoit peu plus grand que mon doigt du milieu : les deux autres étoient à ſes côtez pour le ſoutenir.

Je ſuis perſuadé qu'il étoit fort éloquent, car quoique je n'entendiſſe pas ſa langue, je m'apperçus bien qu'il ſe connoiſſoit en mouvemens pathetiques, & qu'il employoit tour à tour les promeſſes & les menaces pour me perſuader. Je lui répondis de la manière du monde la plus ſoûmiſe, levant la main gauche & les yeux vers le Soleil, comme voulant l'appeller à témoin : la faim me dicta une partie de ma réponſe, n'aïant rien mangé depuis 24 heures ; je ne pûs m'empêcher de faire connoître que j'avois beſoin de nourriture, & cela en mettant ſouvent un doigt dans ma bouche, (ce qui, à dire le vrai n'étoit pas autrement poli) Le *Hurgo*, (car c'eſt le nom qu'ils donnent à un grand Seigneur, comme je l'appris depuis,) me comprit fort bien ; il deſcendit du Théatre, & ordonna que pluſieurs échelles ſeroient appliquées à mes côtez, ſur leſquelles plus de cent habitans montérent, en apportant juſqu'à ma bouche des corbeilles remplies d'alimens, que le Roi avoit donné ordre qu'on m'envoïât, dès qu'il avoit reçû la nouvelle de ma venuë dans ſon Païs. Je remarquai, qu'il y

avoit dans ce qu'on m'offroit, la chair de différens animaux, mais il m'étoit impossible de distinguer par le seul attouchement quelles parties c'étoient; il y avoit des épaules, des gigots, & d'autres parties, formées comme celles d'un mouton, & parfaitement bien apprêtées, mais plus petites que les aîles d'une Alouëtte. Je me faisois qu'une bouchée de deux ou trois, en y ajoutant autant de pains, gros chacun comme une bale de mousquet.

L'étonnement que produisit en eux ma voracité est inexprimable: quand je fus à peu près rassasié, je fis un autre signe pour demander à boire; il leur parut que si ma soif étoit proportionné à mon appetit, un peu de boisson ne me suffiroit pas; c'est pourquoi ce Peuple qui est fort ingenieux, roula sur ma main un de leurs plus grands tonneaux, qu'ils défoncérent un moment après, & que je vuidai d'un seul coup, ce qui ne me fut pas fort difficile, car il ne tenoit pas demi-pinte, & avoit le goût d'un petit vin de Bourgogne, mais beaucoup plus délicieux. Ils m'apportérent un second tonneau, que je vuidai de la même manière en faisant signe que j'en souhaitois encore, mais ils n'en eurent point à me donner. Après que j'eus achevé ces merveilles, ils firent mille cris de joïe, & danférent sur ma poitrine, repétant, comme ils avoient fait auparavant, plusieurs fois ces mots, *Hekinab Degul.* Ils me firent signe de jetter à terre les deux tonneaux, en prenant pourtant la précaution d'avertir ceux qui étoient des-

dessous de se retirer hors du chemin, avertissement qu'ils exprimérent par les mots de *Borach Mivola*: Je le fis, & quand ils virent de si prodigieux vaisseaux en l'air, ce furent encore de nouveaux cris de joïe & d'admiration. J'avouë que je fus plus d'une fois tenté, pendant qu'ils se promenoient de tous côtez sur mon corps, d'en prendre quarante ou cinquante qui seroient le plus à ma portée, & de les écraser contre terre: Mais le souvenir de ce que j'avois senti, qui selon toutes les apparences, n'étoit pas ce qu'ils pouvoient faire de pis, & ma parole d'honneur, que je leur avois donnée, de ne leur point faire de mal, (car c'étoit là le sens de l'air soumis que j'avois pris en leur adressant ma harangue;) me firent bientôt passer ces envies. Ajoutez à cela, que ç'auroit été violer les loix sacrées de l'hospitalité, envers un Peuple qui venoit de me regaler, avec tant de prodigalité & de magnificence.

Cependant, je ne pouvois assez admirer l'intrépidité de ces diminutifs d'hommes, qui dans le tems qu'une de mes mains étoit libre, osoient grimper, & se promener sans crainte sur le corps d'une créature aussi prodigieuse que je devois leur paroître. Quelque tems après, quand ils virent que je ne demandois plus à manger, un Envoyé de Sa Majesté Impériale aïant monté sur le bas de ma jambe droite, s'avança presque sur mon visage, avec une douzaine de personnes de sa suite: il me montra ses lettres de créance, scellées du sceau Impé-

rial, qu'il approcha tout près de mes yeux, & fit un Discours d'environ dix minutes, sans aucune marque de colére, mais d'un air ferme & résolu ; dirigeant souvent ses gestes vers un certain endroit, que je compris ensuite être la Capitale, éloignée d'un demi mile, où l'Empereur, après avoir pris là-dessus avis de son Conseil, avoit ordonné que je serois conduit. Ma réponse fut courte, mais inutile; je fis signe avec la main dont je pouvois me servir, que je souhaitois d'être délié, ce que je tâchai d'exprimer, en la mettant sur mon autre main, sur ma tête & sur mon corps. Il parut qu'il m'entendoit de reste ? car il fit un mouvement de tête, qui marquoit clairement qu'il désapprouvoit ma demande; & par de certains gestes il me donna à connoître que je devois être emmené comme prisonnier ; en ajoûtant néanmoins quelques autres signes pour m'assûrer qu'on me fourniroit suffisamment à manger & à boire, & qu'on ne me feroit aucun mauvais traitement. L'idée d'être conduit à la Capitale comme prisonnier, me porta à faire de nouveaux efforts pour rompre mes liens ; mais par malheur ces efforts ne servirent qu'à m'attirer encore une grêle de flêches, qui me causerent une sensible douleur aux mains & au visage. Voyant donc que je ne pouvois venir à bout de mon dessein, & que d'ailleurs le nombre de mes ennemis croissoit à chaque instant; je fis signe qu'ils pouvoient faire de moi ce qu'ils vou-

voudroient: là-dessus le *Hurgo* & sa suite prirent congé de moi de l'air du monde le plus honnête. Quelques momens après j'entendis plusieurs fois crier, *Peplom Selam*, & je sentis un grand nombre d'habitans, qui relachérent tellement les cordes qui m'attachoient à gauche, que je pouvois me tourner à droite, & m'aider moi-même pour faire de l'eau ; ce que je fis très-copieusement au grand étonnement du peuple, qui conjecturant par mes mouvemens ce que j'allois faire, s'éloigna au plus vîte du torrent qui le menaçoit. Mais avant cela ils m'avoient frotté le visage & les mains avec une sorte d'onguent, dont l'odeur étoit fort agréable, & qui ôta en peu de minutes le sentiment de douleur que leurs flêches m'avoient causé : Ce remède & le bon dîner que j'avois fait, m'excitérent au sommeil ; je dormis environ huit heures, comme je l'appris depuis; & cela n'est pas étonnant, puisque les Médecins, par ordre de l'Empereur, avoient mis dans les tonneaux de vin quelques drogues soporifiques.

Il y a apparence que dès qu'on m'eût découvert dormant sur l'herbe, on en avoit d'abord informé l'Empereur, qui là-dessus, après avoir pris avis de son Conseil, avoit ordonné que je serois lié de la manière que je l'ai rapporté, (ce qui fut exécuté pendant que je dormois) qu'on me fourniroit à manger & à boire, & qu'une Machine seroit preparée pour me mener à la Capitale.

Cette résolution paroîtra peut-être hardie

& dangereuſe, & je ſuis bien perſuadé, qu'en pareille occaſion aucun Prince de l'Europe ne l'imiteroit, quoiqu'à mon avis il ne ſe pût rien de plus prudent, ni de plus genereux. Car ſuppoſé que pendant que je dormois, les habitans euſſent tâché de me tuer avec leurs piques & leurs flêches, je me ſerois certainement éveillé d'abord, & peut-être que la douleur que j'aurois ſentie, m'auroit donné la force de rompre mes liens; après quoi incapables de me réſiſter, ils n'auroient auſſi pu eſpérer aucune grace. Les habitans de ce Païs ſont des grands Mathématiciens, & excellent ſur-tout dans les Méchaniques, encouragez à cela par l'Empereur qui eſt un grand Protecteur des Sciences. Ce Prince a differentes machines qui ſe meuvent ſur des rouës, & qui ſervent à tranſporter des arbres & d'autres fardeaux: Il préſide lui-même à la conſtruction de ſes plus grands Vaiſſeaux de guerre, dont quelques-uns ſont longs de neuf pieds, & il les fait tranſporter ſur ces machines, de l'endroit où ils ſont bâtis, juſques à la mer, qui eſt quelquefois éloignée de trois ou quatre cent verges. Cinq cens Charpentiers & autres Ouvriers eurent ordre de preparer inceſſamment la plus grande voiture qu'ils euſſent. C'étoit une Machine de bois, longue de ſept pieds & large de quatre, qui ſe mouvoit ſur vingt & deux rouës. C'étoit à la vuë de cette énorme machine, qu'avoit été jetté le cri que j'avois entendu; Elle fut placée en ligne parallèle avec mon corps: Mais la principale difficulté fut comment on pour-

roit

roit m'y mettre : Quatre-vingt perches, dont chacune avoit un pied en hauteur, furent dressées pour cet effet, & de très fortes cordes de la grosseur d'une ficelle, furent attachées à des bandages, dont mon cou, mes bras & le reste de mon corps étoient enveloppez ; neuf cent des plus vigoureux d'entr'eux, furent employez à me lever de terre, & en moins de trois heures, à la faveur de plusieurs poulies, ils vinrent à bout de me mettre dans la voiture, & eurent soin de m'y bien lier. Tout cela me fut rapporté depuis, car je n'en vis ni n'en sentis rien, étant profondément endormi, par le soporifique que j'avois avalé. Quinze cent des plus puissans Chevaux de l'Empereur, dont chacun étoit haut d'environ quatre pouces & demi, servirent à me traîner à la Capitale, qui comme je crois l'avoir dit, étoit éloignée d'un demi mile. Nous avions déja été en chemin trois ou quatre heures, quand je m'éveillai par un accident fort ridicule : la voiture étant arrêtée parce qu'il y avoit quelque chose à y raccommoder, deux ou trois jeunes habitans eurent la curiosité de voir quel air j'avois en dormant ; ils montérent sur la voiture, & avançant tout doucement jusqu'à mon visage ; un d'eux, qui étoit Officier aux Gardes, me fourra dans la narine gauche une grande partie de sa demi-pique, qui chatouilla le nez à-peu-près comme auroit pû faire un brin de paille, & me fit éternuer d'une grande force : ces Messieurs se retirérent sans que je m'en apperçusse, & ce ne fut que trois semaines après, que je

sçus

ſçus la cauſe d'un réveil ſi ſoudain. Nous fîmes une longue marche le reſte du jour, & je paſſai la nuit entre cinq cent gardes, dont la moitié avoit des torches en main, & l'autre moitié des arcs & des flêches, pour tirer ſur moi pour peu que je fiſſe mine de vouloir me détacher. Le lendemain au Soleil levant, nous continuâmes notre marche, & arrivâmes à midi à un endroit éloigné de la Ville d'environ deux cent verges : l'Empereur accompagné de toute ſa Cour, vînt au devant de nous; mais ſes principaux Officiers ne voulurent jamais permettre que l'Empereur expoſât ſa perſonne ſacrée en montant ſur mon corps.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un ancien Temple, tenu pour le plus grand du Royaume, qui aïant été ſouillé par un meurtre, il y avoit déja quelques années, avoit été dépouillé de tous ſes ornemens, & ne ſervoit plus qu'à des uſages profanes: Il fut dit que je logerois là. La grande porte qui regardoit le Nord, étoit haute de quatre pieds, & tout au plus large de deux, de manière que je pouvois facilement m'y gliſſer. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre à la hauteur de ſix pouces de terre: à celle qui étoit à gauche furent quatre-vingt & onze chaînes, pareilles à celles qui pendent aux montres des Dames en *Europe*, & à peu près auſſi larges, qui furent attachées à ma jambe gauche avec trente-ſix cadenats. Vis-à-vis de ce Temple, à la diſtance de vingt pieds, il y avoit une Tour haute de cinq

cinq pieds au moins ; l'Empereur s'étoit rendu ſur cette Tour, avec un grand nombre des principaux Seigneurs de ſa Cour, pour me contempler à ſon aiſe. Suivant le calcul qui en fut fait, plus de cent mille habitans ſortirent de la Capitale pour le même ſujet ; & je parierois qu'en dépit de mes gardes, à la faveur de pluſieurs échelles, plus de dix mille me montérent ſucceſſivement ſur le corps : Mais cette hardieſſe fût reprimée au plus vîte, par une proclamation qui la défendoit ſous peine de mort. Quand les Ouvriers virent qu'il étoit impoſſible que je m'échappaſſe, ils coupérent tous les liens qui ſervoient à m'attacher. Je me levai de plus mauvaiſe humeur & plus mélancolique que je n'aye été en ma vie : l'étonnement du Peuple en me voïant debout, & un inſtant après me promener, fut inexprimable. Les chaînes auxquelles ma jambe étoit attachée, avoient environ deux verges de longueur, & me donnoient non-ſeulement la liberté de me promener en demi cercle, en avant & en arrière, mais attachées à la diſtance de quatre pouces de la porte, elles me permettoient auſſi de me coucher tout de mon long dans le Temple.

CHAPITRE II.

L'Empereur de Lilliput, *accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur : Quelques Sçavans du premier ordre sont chargez d'enseigner à l'Auteur la Langue du Païs. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets.*

QUand je fus debout, je regardai autour de moi, & j'avouë que je n'ai jamais eu de plus belle vûë. Toute la contrée ne paroissoit qu'un seul Jardin, & chaque champ avoit l'air d'un lit de fleurs. Ces champs dont la plûpart avoient quarante pieds en quarré, étoient entremêlez de bois, dont les plus petits arbres autant que j'en pouvois juger, étoient de la hauteur de sept pieds. J'apperçus à ma gauche sa Ville Capitale, qui, de l'endroit d'où je la voïois, ne ressembloit pas mal à ces villes qu'on voit dépeintes sur des décorations de Théatre. Il y avoit déja quelques heures, que j'étois extrêmement incommodé par de certaines necessitez ; ce qui n'est guères étonnant, puisqu'il y avoit presque deux jours entiers que je n'y avois satisfait :

la

la honte & la néceſſité ſe livroient chez moi de violens combats. Le meilleur expédient que je puiſſe imaginer, fut de me traîner dans ma maiſonnette, ce que je fis. Je fermai la porte après moi, & m'éloignant autant que ma chaîne pouvoit le permettre, je me défis d'un fardeau ſi incommode. Mais c'eſt la ſeule fois en ma vie que j'aye à me reprocher une pareille mal-propreté, dont je me flatte pourtant d'obtenir le pardon de tout Lecteur équitable, qui péſera ſans partialité les circonſtances où je me trouvois. Depuis ce tems, dès que j'étois levé, j'aï toûjours eu coûtume de faire la même choſe en plein air le plus loin de ma maiſon qu'il m'étoit poſſible, & chaque matin avant qu'il vînt compagnie, deux valets à qui ce ſoin étoit particuliérement commis, ne manquoient jamais d'ôter tout ce qui auroit pû choquer l'odorat de ceux qui me faiſoient l'honneur de me venir voir. Je n'aurois pas inſiſté ſi long-tems ſur une circonſtance, qui à la première vûë ne ſemblera peut-être pas fort importante, ſi je n'avois crû qu'il fut néceſſaire que je fiſſe l'apologie de ma propreté, que quelques-uns de mes envieux, prenant occaſion du fait que je viens de rapporter, ont oſé revoquer en doute.

Après avoir mis à fin cette Avanture, je ſortis de ma maiſon pour prendre l'air. L'Empereur étoit déja deſcendu de la Tour, & s'avançoit vers moi à cheval, ce qui penſa lui couter cher; car l'animal qu'il montoit, quoique d'ailleurs fort bien dreſſé, n'étant pas accoûtumé à voir une créature

ture de ma ſorte, qui devoit lui paroître une Montagne mouvante, ſe dreſſa en pieds: mais ce Prince, qui eſt parfaitement bon Cavalier, ne perdît pas le fond de la ſelle, & donna le tems à ceux de ſa ſuite de ſaiſir le cheval par la bride, après quoi il en deſcendit. Quand il eût mis pied à terre, il me regarda de tous côtez avec grande admiration, mais il ſe tint toûjours hors de ma portée: Il donna ordre aux Cuiſiniers & aux Sommeliers, qui s'étoient déja rendus-là, de me fournir à manger & à boire; ce qu'ils firent en mettant ce qu'ils avoient à me donner, dans des eſpèces de machines à rouës, qu'ils pouſſoient juſqu'à ce que je fuſſe à portée d'y atteindre. Je pris ces machines, & les vuidai dans un inſtant: Il y en avoit vingt remplies de mets, & dix de breuvage; chacune de celles-là contenoit deux ou trois bouchées, & à l'égard de la liqueur, la proportion étoit aſſez bien obſervée dans celle-ci. L'Impératrice, les Princes & Princeſſes du Sang, & grand nombre de Dames étoient aſſiſes dans des fauteüils à une certaine diſtance: mais quand elles virent l'accident qui avoit penſé atriver à l'Empereur par la faute de ſon cheval, elles ſe leverent & s'approchérent de lui; Voici comment ce Prince eſt fait. Il eſt plus grand qu'aucun de ſa Cour, de l'épaiſſeur d'un de mes ongles, ce qui ſeul ſuffit, pour inſpirer du reſpect à ceux qui le regardent. Il a les traits mâles, les lévres groſſes, & le teint couleur d'olive, il ſe tient fort droit, eſt bien proportionné dans tous

ſes

ſes membres, & a beaucoup de grace & même de majeſté dans toutes ſes actions. Il avoit paſſé alors le printems de ſon âge, aïant vingt & huit ans & quelques mois, dont il en avoit regné ſept avec toute ſorte de proſperité. Pour le voir à mon aiſe, je me couchai ſur l'un de mes côtez, éloigné de lui de trois verges, attitude qui fit que ma tête fut préciſement paralelle à tout ſon corps. D'ailleurs, il eſt impoſſible que la deſcription que je fais ici ne ſoit exacte, puiſque depuis ce tems-là je l'ai tenu plus d'une fois dans mes mains. Son habillement étoit ſimple, & tenoit pour ce qui regarde la façon, un eſpéce de milieu entre ceux des *Aſiatiques* & ceux des habitans de l'*Europe*; mais il avoit ſur la tête un caſque d'or fort léger, orné de joyaux, & à la tête duquel étoit attaché une plume. Il avoit une épée nuë à la main, pour ſe défendre en cas que je vinſſe à rompre mes liens; elle étoit longue de trois pouces tout au plus; la garde & le fourreau en étoit d'or, enrichi de diamans. Sa voix étoit grêle, mais fort claire, & je pouvois l'entendre diſtinctement, quoique je fuſſe debout. Les Dames & les Courtiſans étoient ſi magnifiquement habillez, que l'endroit où ils étoient, reſſembloit à une jupe étenduë à terre, & brodée de pluſieurs figures d'or & d'argent. Sa Majeſté Impériale me fit ſouvent l'honneur de m'adreſſer la parole, & je ne manquai pas de lui répondre autant de fois; mais il n'entendit pas un mot de ma réponſe, comme je pus proteſter

de

de ma part n'avoir pas compris une ſyllabe de ce qu'il me diſoit. Il y avoit là quelques Prêtres & quelques Gens de Loi, (autant que je pus le conjecturer par leurs habits,) qui eurent ordre de lier converſation avec moi: je leur parlai toutes les langues que je ſçavois. & même celles dont je n'avois qu'une fort legére teinture; je veux dire *Allemand*, *Flamand*, *Latin*, *François*, *Eſpagnol* & *Italien*: tout en fut, juſqu'à la *Langue Franque*, mais ſans ſuccès. Deux heures après la Cour ſe retira, & on me laiſſa une bonne garde pour prévenir l'impertinence, & probablement la malice de la canaille, qui mourroit d'envie de s'approcher de moi, & dont quelques-uns eurent l'inſolence pendant que j'étois aſſis à la porte de ma maiſon, de me tirer pluſieurs fléches, dont une entr'autres penſa m'éborgner. Mais le Colonel ordonna que ſix des principaux complices de cet attentat ſeroient ſaiſis, & qu'en punition de leurs crimes ils me ſeroient remis entre les mains, ce qui fut exécuté par des Soldats, qui les pouſſérent avec leurs piques, juſques à ce qu'ils fuſſent à ma portée. Je les mis tous dans ma main droite: j'en mis cinq dans la poche de mon juſtaucorps, & pour le ſixiéme je fis ſemblant de vouloir le manger tout en vie. Le pauvre homme jetta des cris affreux, & le Colonel auſſi-bien que les autres Officiers furent dans de terribles tranſes, ſur-tout quand ils me virent prendre mon canif: mais je ne tardai guères à les tirer de peine; car prenant un air doux, & coupant un in-

ſtant

ſtant après les cordes dont il étoit lié, je le mis doucement à terre, & lui auſſi-tôt s'enfuit. Je traitai le reſte de mes priſonniers de la même manière, après les avoir tirés un à un de ma poche : & je remarquai que les ſoldats & le peuple furent charmez de ce trait de clemence, qui fut rapporté à la Cour, de la manière du monde la plus avantageuſe pour moi.

Vers la nuit je me gliſſai dans ma maiſon, où je me couchai à terre : Pendant une quinzaine de jours je n'eus point d'autre lit ; mais après ce tems j'en eu un par ordre de l'Empereur. Six cent lits de la meſure ordinaire furent tranſportez & accommodez dans ma maiſon. La longueur & largeur de mon lit étoient de cent cinquante des leurs couſus l'un à l'autre, & l'épaiſſeur de quatre, ce qui ne m'empêchoit pas néanmoins d'être fort mal couché, parce que le pavé étoit de pierre. Le même calcul fut obſervé à l'égard des draps & des couvertures. Tout cela n'étoit pas autrement bien, mais endurci de longue main à la fatigue, je m'en accommodai pourtant. Dès que la nouvelle de mon arrivée fut répanduë dans le Royaume, un nombre infini de badauts ſe rendirent à la Capitale pour me voir; la quantité en fut ſi prodigieuſe, que la plûpart des villages reſterent ſans habitans, & cela au grand détriment de leurs affaires domeſtiques, auſſi-bien que de l'Agriculture : mais il fut pourvû à ce déſordre par différentes proclamations de ſa Majeſté Impériale, qui ordonna que ceux

qui

qui m'avoient déja vû s'en retourneroient chez eux, & n'approcheroient de cinquante verges de ma maison, à moins que d'en avoir permission de la Cour : Restriction qui valut de grandes sommes aux Secretaires d'Etat.

Dans ce tems-là l'Empereur tint souvent Conseil, pour sçavoir ce qu'on feroit de moi; & j'appris depuis d'un des meilleurs Amis que j'aye eu dans ce Païs, qui étoit un homme de la première qualité, & qui certainement pouvoit être au fait : j'appris, dis-je, que la Cour étoit cruellement embarrassée de ma personne. On y craignoit que je ne vînsse à bout de rompre mes liens, ou que ma voracité ne causât une famine. Quelquefois on y prenoit la résolution de me laisser mourir de faim, & autrefois de me blesser aux mains & au visage, avec des flêches empoisonnées, ce qui m'auroit bien vîte dépêché. Mais aucun de ces desseins ne fut exécuté, parce que l'on fit attention que la puanteur d'un corps aussi énorme que le mien, infecteroit sans doute l'air, & produiroit dans la Capitale quelque maladie contagieuse, qui se répandroit ensuite par tout le Royaume. Au milieu de ces déliberations, plusieurs Officiers de l'Armée vinrent à la porte de la chambre où se tenoit le Conseil; & deux d'entr'eux ayant été admis, firent rapport de la manière dont j'en avois agi à l'égard des six Criminels, dont il a été parlé ci-devant; ce qui fit une telle impression en ma faveur, non-seulement dans l'ame de l'Empereur, mais aussi de tout son Con-

Conſeil, que tous les Villages juſqu'à la diſtance de neuf cent verges de la Ville, reçurent ordre de fournir chaque matin ſix bœufs, quarante moutons, & quelques autres victuailles pour ma nourriture; avec du pain, du vin, & d'autres liqueurs à proportion. Le payement de toutes ces choſes leur étoit aſſigné ſur l'Epargne de Sa Majeſté: car ce Prince vît du revenu de ſes Domaines, n'exigeant que très-rarement, & que dans des occaſions fort preſſantes, des ſubſides de ſes Sujets, qui de leur côté ſont obligez de le ſervir dans ſes Guerres à leurs propres fraix. Six cent perſonnes dont les gages étoient payez par l'Empereur, furent choiſis pour être mes domeſtiques, & il leur fut dreſſé des tentes à chaque côté de ma porte. Il fut auſſi ordonné que trois cent Tailleurs me feroient un aſſortiment complet d'habits à la manière du Païs. Que ſix des plus ſçavans hommes de l'Empire auroient ſoin de m'enſeigner leur Langue: & enfin que les Gardes de l'Empereur, auſſi-bien que ſes Chevaux & ceux de la Nobleſſe, paſſeroient ſouvent devant moi, afin de s'accoûtumer à ma vuë. Tous ces ordres furent exécutez avec la dernière préciſion, & dans l'eſpace de trois ſemaines: je fis de grands progrès dans la Langue du Païs: Pendant ce tems l'Empereur m'honora pluſieurs fois de ſes viſites, & me fit la grace de mêler ſouvent ſes inſtructions avec celles de mes Maîtres. Nous commençions déja à lier enſemble une eſpèce de converſation; par les premiers mots que j'appris, je tâchai d'exprimer le dé-

ſir que j'avois d'obtenir ma liberté, & je lui en réïterai chaque jour la demande à genoux. Sa réponſe, autant que je pûs la comprendre, fut que c'étoit une choſe qui demandoit du tems, & à laquelle il ne falloit pas ſeulement penſer ſans l'avis du Conſeil : qu'avant tout, je devois *Lumos Kelmin peſſo deſmar lon Empoſo*; c'eſt-à-dire, lui jurer que je vivrois en paix avec lui & avec tous ſes Sujets : que cependant je ſerois bien traité. Au reſte, il me conſeilla de tâcher de m'acquerir ſa bienveillance & celle de ſes Sujets, par ma patience & par ma diſcrétion. Il me pria de ne pas prendre en mauvaiſe part qu'il donnât ordre à quelques-uns de ſes Officiers de me foüiller; car qu'il étoit apparent que j'avois ſur moi quelques Armes, qui devoient être extraordinairement dangereuſes, ſi elles répondoient à l'immenſité de ma taille. Je dis que Sa Majeſté ſeroit obéï, & que j'étois prêt à me dépouiller, & à retourner mes poches. C'eſt ce que j'exprimai en me ſervant de ſignes, lorſque les paroles me manquoient. Il repliqua que par les Loix du Royaume je devois être foüillé par deux Officiers ; qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit impoſſible que cela ſe fit ſans mon ſecours; qu'il avoit aſſez bonne opinion de ma généroſité & de ma juſtice, pour confier leurs perſonnes entre mes mains : Que tout ce qui m'auroit été pris me ſeroit rendu quand je quitterois le Païs, ou payé ſuivant le prix que moi-même j'y mettrois. Je pris les deux Officiers dans mes mains, & les mis premiérement

ment dans les poches de mon juſtaucorps, & enſuite dans toutes les autres, hormis mes deux gouſſets, & une autre poche encore où il y avoit quelques bagatelles, qui ne pouvoient être d'uſage qu'à moi ſeul. Dans un de mes gouſſets il y avoit une montre d'argent, & dans l'autre quelques piéces d'or dans une bourſe. Ces Meſſieurs qui avoient avec eux papier, plume & encre, firent un Inventaire fort exact de tout ce qu'ils trouverent : & leur beſogne faite, ils me prierent de les mettre à terre, afin d'en faire part à l'Empereur. J'ai traduit depuis cet Inventaire en Anglois, & cette traduction, la voici mot pour mot. Premièrement, dans la poche droite du juſtaucorps du *grand Homme-Montagne*, (car c'eſt ainſi qu'il me paroît qu'on doit traduire les mots *Quinbus Fleſtrim*) après la plus exacte recherche, nous avons trouvé ſeulement une ſi grande piéce d'étoffe, qu'elle pourroit ſervir de tapis de pied à la plus grande ſale du Palais de Votre Majeſté. Dans la poche gauche nous avons vû un énorme coffre, tout d'argent. Nous avons demandé qu'il fut ouvert, & un de nous y étant entré, a enfoncé mi-jambe dans une ſorte de pouſſière, dont une partie s'étant répanduë dans l'air, nous a fait éternuer pluſieurs fois. Dans la poche droite de ſa veſte, nous avons trouvé un prodigieux paquet, compoſé de pluſieurs ſubſtances blanchâtres, pliées les unes ſur les autres, de la longueur d'environ trois hommes, fortement attachées entr'elles, & marquées de figures

noires; il nous a dit que ce ſont des Ecrits, dont chaque lettre eſt auſſi large que la moitié de la paume de nos mains. Dans la poche gauche il y avoit une ſorte de Machine compoſée de vingt longues perches, qui ne reſſemblbioient pas mal aux paliſſades qu'il y a devant la Cour de Votre Majeſté; nous croïons que c'eſt avec cet inſtrument que l'*Homme-Montagne* ſe peigne la tête, car nous ne le fatiguons pas toûjours de nos queſtions, parce que nous avons grand peine à nous faire entendre. Dans la grande poche droite de ſon enveloppe milieu (car c'eſt ainſi que je rends les mots *Ranfu-Lo* par leſquels ils déſignoient mes culottes) nous avons vû une colomne de fer, qui étoit creuſe, de la longueur d'un homme, & attachée très-fortement à une piéce de bois, plus grande encore que la colomne. Sur un des côtez de cette machine il y avoit de grandes piéces de fer, dont la figure étoit ſi bizarre, que nous ne ſçavions qu'en penſer. Nous avons trouvé un inſtrument tout ſemblable dans la poche gauche. Dans une plus petite poche du côté droit il y avoit pluſieurs piéces d'un métal blanchâtre & rougeâtre, de différentes grandeurs; quelques-unes des piéces blanches qui nous paroiſſoient d'argent, étoient ſi larges & ſi péſantes, que mon camarade & moi pouvions à peine les lever. Dans la poche gauche nous avons trouvé deux colomnes noires, d'une figure irréguliére. Une d'elles étoit couverte & paroiſſoit tout d'une piéce: mais au bout ſupérieur de l'autre il y avoit une

eſpéce

eſpéce de ſubſtance ronde & blanchâtre, une fois plus groſſe que nos têtes: chacune de ces machines contenoit une prodigieuſe lame d'acier: Nous l'obligeâmes à nous les montrer, parce que nous craignons que ce ne fuſſent des inſtrumens pernicieux: Il les tira de leurs niches, & nous apprit, que dans ſon Païs il avoit coûtume de ſe ſervir de l'un pour ſe raſer la barbe, & de l'autre pour couper de certains alimens. Il y a deux poches où nous n'avons pû entrer, il les appelloit ſes gouſſets. C'étoient deux larges fentes, faites tout au haut de ſon enveloppe milieu, mais tenduës fort étroites par la preſſion de ſon ventre. Hors du gouſſet droit pendoit une grande chaîne d'argent, au bout de laquelle il y avoit la machine la plus ſinguliére que nous aïons jamais vuë. Nous lui dîmes de tirer déhors ce qui tenoit à la chaîne; il le fit, & nous vîmes que c'étoit un Globe, en partie d'argent & en partie d'un autre métal tranſparent; car à travers du côté tranſparent, nous apperçûmes d'étranges figures rangées en cercle, & voulant les toucher, nos doigts ſe trouverent arrêtez par cette ſubſtance diaphane. Il approcha cette machine de nos oreilles, & nous ouïmes un bruit continuel ſemblable à celui que fait un moulin à eau. Nous croïons que c'eſt quelque animal inconnu, ou bien le Dieu qu'il adore: mais cette dernière opinion nous paroît la plus vrai-ſemblable, parce qu'il nous a aſſûrez (ſi nous l'avons bien compris, car il s'exprime d'une manière très-imparfai-

te) que c'étoit une manière d'Oracle qu'il consultoit fort souvent, & qu'il lui marquoit le tems de chaque action de sa vie. De son gousset gauche il a tiré une sorte de filet assez grand pour servir à la pêche, mais qui peut s'ouvrir & se fermer comme une bourse, & il s'en sert aussi à cet usage. Nous y avons trouvé quelques piéces massives d'un métail jaunâtre, qui, si elles sont de véritable or, doivent être d'une immense valeur.

Après avoir ainsi en exécution des Ordres de Votre Majesté, foüillé exactement dans toutes ses poches, nous avons remarqué qu'il avoit autour de sa veste un ceinturon, qui ne peut avoir été fait que de la peau de quelque Animal prodigieux. Au côté gauche du ceinturon pendoit une épée de la longueur de cinq hommes; & à la droite une espéce de sac divisé en deux cellules, dont chacune pourroit contenir trois des Sujets de Votre Majesté. Dans l'une de ces cellules il y avoit plusieurs globes d'un métal fort pésant, chacun de la grosseur de nos têtes, & fort difficiles à lever. Dans l'autre cellule nous vîmes une grande quantité de grains noirs, assez petits, & qui n'étoient guères pésants, car nous pouvions en tenir plus de cinquante à la fois dans la main.

C'est ici l'Inventaire exact de ce que nous avons trouvé sur le corps de l'*Homme-Montagne*, qui en a agi avec nous fort honnêtement, & avec le respect dû à la Commission de Votre Majesté. Signé & scellé le quatrième

trième jour de la quatre vingt & neuvième Lune de l'Auguſte Regne de Votre Majeſté Impériale.

Cleſren Frelock.
Marſi Frelock.

Quand l'Empereur eut lû cet Inventaire d'un bout à l'autre, il m'ordonna, quoi qu'en termes fort honnêtes, de remettre tout entre ſes mains. Il me demanda premièrement mon Epée, que j'ôtai du ceinturon avec le foureau. Il commanda en même tems que trois mille hommes de ſes meilleures troupes (dont il étoit alors accompagné) m'environnaſſent de tous côtez, & tinſſent leurs arcs & leurs flêches prêtes : mais je ne m'en apperçûs pas, à cauſe que mes regards n'étoient fixez que ſur l'Empereur. Il me pria alors de tirer mon Epée, qui, quoique l'eau de la Mer l'eût enroüillée dans quelques endroits, ne laiſſoit pas d'être fort reſplendiſſante. Je le fis, & dans l'inſtant toutes les troupes jetterent un cri, qui tenoit également de la ſurpriſe & de la terreur; car les rayons du Soleil après s'être refléchis ſur mon Epée, leur donnoient dans les yeux. L'Empereur, qui eſt un Prince très-magnanime, étoit moins épouvanté que je n'aurois crû. Il m'ordonna de rengainer mon Epée & de la jetter à terre, le plus doucement qu'il me ſeroit poſſible, & à la diſtance de ſix pieds de l'extrémité de ma chaîne. La ſeconde choſe qu'il demanda fut une de ces colomnes de fer qui étoient creuſes, par où il entendoit mes

Piſtolets de poche. je lui en montrai un, & tâchai, conformément au déſir qu'il paroiſſoit en avoir, de lui en faire connoître l'uſage. Pour cet effet, je le chargeai ſeulement de poudre, que j'avois eu ſoin de garantir de l'humidité de la Mer (inconvénient contre lequel tous les Mariniers prudens ſe précautionnent,) & après avoir averti l'Empereur de n'avoir pas peur, je tirai mon coup en l'air. L'épouvante fut bien plus grande alors qu'elle n'avoit été à la vuë de mon Epée. Ils tomboient à terre par centaines tout de même que s'ils avoient été morts; & l'Empereur même, quoiqu'il reſtât ſur pied, eût beſoin de quelque tems pour ſe remettre. Je rendis mes deux Piſtolets de la même manière que j'avois fait mon Epée, & enſuite mon ſachet de poudre & mes balles de plomb, avertiſſant qu'il falloit bien ſe donner garde d'approcher la poudre du feu, parce que la moindre étincelle pourroit l'allumer, & faire ſauter en l'air tout le Palais Impérial. Je donnai auſſi ma Montre, que l'Empereur fut fort curieux de voir; il ordonna à deux des plus grands de ſes Gardes d'attacher la Montre à une perche, & de la porter ainſi ſur leurs épaules, à-peu-près comme les Chartiers de Braſſeurs portent un tonneau d'Aile en *Angleterre*. Il fut ſurpris du bruit continuel de cette machine, & du mouvement de l'aiguille qui marque les minutes, qu'il apperçût très-facilement, parce que la vuë des Habitans de ce Païs eſt beaucoup meilleure que la nôtre. Pluſieurs Sçavans in-

interrogez par l'Empereur ſur la nature de cette Machine, firent, comme le Lecteur peut facilement s'imaginer, différentes réponſes, dont j'avouë n'avoir pas bien compris le ſens.

Je livrai enſuite ma monnoye d'argent & de cuivre; ma bourſe, où il y avoit neuf grandes piéces d'or, & quelques autres plus petites; mon coûteau, mon raſoir, mon peigne, ma tabatiére d'argent, mon mouchoir & mon Journal. Mon épée & mes piſtolets furent mis ſur des voitures, & tranſportez dans les Arſenaux de Sa Majeſté.

J'avois, comme je l'ai déja remarqué, une poche ſecrette, qui avoit échapé à leurs recherches, & où je gardois une paire de Lunettes (dont je me ſers quelquefois à cauſe de la foibleſſe de ma vuë) une Lunette d'approche, & quelques autres bagatelles, que je ne me crus pas obligé de déceler, parce que je craignois de les perdre, & que d'ailleurs elles ne pouvoient être d'aucun uſage à l'Empereur.

CHAPITRE III.

Etrange manière dont l'Auteur divertit l'Empereur & la Noblesse de l'un & de l'autre Sexe de la Cour de Lilliput. *Autres divertissemens de cette Cour. L'Auteur est mis en liberté à de certaines conditions.*

MOn douceur & ma bonne conduite m'avoient tellement acquis la bienveillance, non-seulement de l'Empereur & de sa Cour; mais même de l'Armée & de tout le Peuple en général; que je commençai à concevoir l'espérance que dans peu je serois mis en liberté. Je fis tout ce qui me fut possible, pour cultiver ces dispositions favorables. Les Naturels du Païs parvinrent peu à-peu à n'avoir plus peur de moi du tout. Je me couchois quelquefois à terre, & permettois à cinq ou six de danser sur ma main A la fin même les Garçons & les Filles se hazardérent à jouër à la cligne-musette dans mes cheveux. Je commençois déja à parler & à entendre passablement leur Langue. L'Empereur eut un jour envie de me régaler de quelques-uns des spectacles du Païs, en quoi il faut avouër que

que les *Lilliputiens* ſurpaſſent toutes les autres Nations du Monde, tant à l'égard de l'adreſſe que de la magnificence. Aucun ſpectacle ne me divertit tant que celui des Danſeurs de Corde; ils faiſoient les ſauts les plus périlleux ſur un fil blanc fort mince, qui avoit deux pieds en long, & qui étoit tendu à la hauteur de douze pouces de terre. Sur quoi il faut, avec la permiſſion du Lecteur, que je m'étende un peu davantage.

Ce divertiſſement n'eſt en uſage que parmi ceux qui aſpirent à la faveur du Prince, ou à de grands emplois. Ils s'exercent dans cet art dès leur jeuneſſe, & ne ſont pas toûjours remarquables par une naiſſance diſtinguée, ou par une belle éducation. Quand quelque emploi conſidérable eſt vacant par la mort ou par la diſgrace de celui qui en avoit été revêtu (ce qui arrive aſſez ſouvent) cinq ou ſix de ces Candidats demandent permiſſion à l'Empereur de danſer ſur la corde devant lui & devant toute ſa Cour; & celui qui ſaute le plus haut ſans tomber, obtient la Charge en queſtion. Très-ſouvent les premiers Miniſtres eux-mêmes ſont obligez de montrer leur adreſſe, & de donner en préſence de l'Empereur des preuves qu'ils conſervent encore leur première agilité. Tout le monde convient que *Flimnap* le Tréſorier, en faiſant une cabriole ſur une corde tenduë, s'éleve en l'air tout au moins d'un pouce plus haut qu'aucun autre Seigneur de tout l'Empire. Mon ami *Reldreſal*, premier Secretaire des

Affaires ſecrettes, eſt à mon avis, quoique peut-être je ſois trop prévenu en ſa faveur, le ſecond après le Tréſorier; le reſte des Seigneurs n'en approche pas.

Ces divertiſſemens cauſent ſouvent de grands malheurs, dont pluſieurs ſe trouvent dans l'Hiſtoire. J'ai vû de mes propres yeux deux ou trois Candidats ſe disloquer ou ſe caſſer quelque Membre. Mais le danger eſt bien plus grand, quand les Miniſtres eux-mêmes ſont obligez de faire paroître leur adreſſe; car pour ſurpaſſer leurs rivaux, & en quelque ſorte eux-mêmes, ils ſont de ſi prodigieux efforts, qu'il n'y a preſque aucun d'eux qui n'ait fait quelque chûte, & quelques-uns juſques à deux ou trois. On m'a aſſûré qu'environ deux ans avant mon arrivée, *Flimnap* ſe ſeroit ſûrement caſſé la tête, ſi un des couſſins de l'Empereur, qui par hazard ſe trouvoit à terre, n'eût diminué la force du coup.

Il y a encore une autre Recréation, mais qui ne ſe prend que dans de certaines occaſions, & ſeulement en préſence de l'Empereur, de l'Impératrice, & du Premier Miniſtre. L'Empereur met ſur une table trois fils de ſoye, dont chacun eſt de la longueur de ſix pouces. L'un eſt de couleur de pourpre, l'autre jaune, & le dernier blanc. Ces fils ſont propoſez comme des prix, à ceux que l'Empereur veut diſtinguer par une marque éclatante & particulière de faveur. La cérémonie s'en fait dans une des plus grandes Sales de Sa Majeſté. C'eſt-là que les Candidats ſont obligez de ſubir une épreu-

épreuve d'adresse, bien différente de la précedente, & telle que je n'ai jamais rien vû dans aucun endroit du vieux ou du nouveau Monde, qui y eut le moindre rapport. L'Empereur tient entre ses mains un bâton, dont les deux bouts sont parallèles à l'Horison, & c'est aux Candidats à s'avancer un à un, & à sauter tantôt par dessus le bâton, & tantôt à se glisser par dessous, suivant qu'il est plus élevé ou plus bas. Ce manége se réïtere plus d'une fois. Quelquefois l'Empereur tient un bout du bâton, & le Premier Ministre l'autre. D'autrefois même le Premier Ministre le tient tout seul. Celui qui montre le plus de souplesse & d'agilité, & qui se fatigue le moins à sauter & à ramper, obtient pour récompense le fil couleur de pourpre, le jaune est donné à celui qui suit, & le blanc au troisième: Tous s'en parent, en se le mettant autour du corps, & il y a peu de Seigneurs distinguez à cette Cour, qui ne soient ornez de quelqu'une de ces Ceintures.

Les Chevaux de l'Armée, & ceux des Ecuries Royales, aïant été conduits tous les jours devant moi, étoient déja si accoutumez à ma vuë, qu'ils venoient jusques sur mes pieds sans faire des écarts. Les Cavaliers les faisoient sauter par dessus ma main, quand je la mettois à terre; & un des Piqueurs de l'Empereur, passa avec son Cheval par dessus mon pied, soulier & tout, ce qui étoit en vérité un saut prodigieux. J'eus le bonheur de divertir un jour l'Empereur d'une manière fort extraordinaire. Je

le priai de donner ordre qu'on me fournit quelques bâtons qui euſſent deux pieds de hauteur, & qui fuſſent de la groſſeur d'une canne ordinaire. Il commanda au Grand Maître de ſes Forêts de me les faire avoir: il en eut ſoin, & le lendemain je vis arriver ſix Forêtiers avec autant de chariots chargez de ces ſortes de bâtons que j'avois demandez, & dont chacun étoit tiré par huit Chevaux. Je pris neuf de ces bâtons que je fichai bien en terre, & que je diſpoſai de manière qu'ils formoient un quarré de deux pieds & demi; j'attachai à chaque côté un bâton à la hauteur de deux pieds de terre, & de telle façon qu'ils étoient tous parallèles entr'eux. Après cela j'attachai mon mouchoir aux neuf bâtons que j'avois mis en terre, & je l'étendis de tous côtez, juſqu'à ce qu'il fut tendu, comme le deſſus d'un Tambour: les quatre bâtons parallèles qui étoient plus élevez de cinq pouces que le mouchoir, ſervant de rebord de tous côtez. Quand j'eus achevé mon ouvrage, je demandai à l'Empereur, que deux douzaines de ſes meilleurs Chevaux fuſſent exercez deſſus cette Plaine. L'Empereur ayant agréé ma demande, je les pris l'un après l'autre, avec les Officiers qui les montoient, & je les plaçai ſur mon mouchoir. Dès qu'ils furent rangez en ordre, ils ſe diviſérent en deux pelotons, eſcharmouchérent pour rire, tirérent des flêches qui ne pouvoient faire aucun mal à ceux contre qui elles étoient tirées, mirent flamberge au vent, & vinrent aux mains, & pour tout dire

dire en un mot, montrérent qu'ils entendoient parfaitement bien plusieurs régles de l'Art Militaire. Les bâtons parallèles empêchoient qu'eux & les Chevaux ne pussent tomber à terre; & l'Empereur trouva un si grand plaisir à ce spectacle, qu'il ordonna qu'il seroit réïteré pendant plusieurs jours, & voulut même une fois être placé sur mon mouchoir, & ordonner les mouvemens de ses Cavaliers. Il persuada aussi à l'Impératrice, quoique ce ne fut pas sans peine, de permettre que je la tinsse dans son fauteuil, à la distance de deux verges de mon mouchoir, d'où elle pourroit aisément voir tout ce qui se passeroit. Ce fut un grand bonheur pour moi qu'il n'arrivât aucun malheur dans tous ces divertissemens: Une fois seulement un Cheval fougueux qui appartenoit à un des Capitaines, d'un coup de pied fit un trou dans mon mouchoir, & tomba à la renverse avec le Cavalier qui le montoit; mais je les relevai l'un & l'autre au plus vîte, après avoir bouché le trou d'une main, je me servis de l'autre pour mettre la troupe à terre. Le Cheval s'étoit fait une entorse à l'épaule gauche, mais le Cavalier ne s'étoit fait aucun mal, & je raccommodai mon mouchoir le mieux qu'il me fut possible; cependant j'eus soin de ne l'exposer plus à l'avenir à de pareils dangers.

Deux ou trois jours avant que je fusse mis en liberté, pendant que j'amusois la Cour par toutes ces merveilles, il arriva un Exprès, pour informer l'Empereur que quel-

quelques-uns de ſes Sujets, en ſe promenant près de l'endroit où j'avois été trouvé, avoient découvert une grande choſe noire, qui étoit à terre, d'une figure fort bizarre, dont les bords s'étendoient en rond, & qui étoit au milieu de la hauteur d'un homme, aïant au reſte, à-peu-près la même étenduë que la chambre à coucher de Sa Majeſté; que ce n'étoit pas une Créature vivante, comme on l'avoit craint d'abord, puis qu'après en avoir pluſieurs fois fait le tour, on ne s'étoit point apperçu qu'elle fit le moindre mouvement: Qu'en montant ſur les épaules des autres, quelques-uns d'eux étoient parvenus juſqu'au ſommet, qui étoit fort uni, & qu'en frappant du pied ils avoient trouvé que la Machine étoit creuſé en dedans; qu'il leur ſembloit probable qu'elle devoit appartenir à l'*Homme-Montagne*, & que ſi Sa Majeſté le trouvoit bon, ils entreprenoient de la tranſporter à la Cour, pourvû qu'ils euſſent ſeulement cinq Chevaux. Je compris d'abord ce qu'ils vouloient dire, & je fus charmé de tout mon cœur de la nouvelle qu'ils apportoient. Il ſemble que dès que je me fus ſauvé à terre après mon Naufrage, j'étois tellement troublé, qu'avant que d'arriver dans l'endroit où je m'endormis, mon Chapeau, que j'avois attaché autour de ma tête pendant que je ramois, & qui avoit bien tenu durant le tems que j'avois nagé, étoit tombé ſans que je m'en apperçuſſe. Je ſuppliai Sa Majeſté Impériale qu'on me l'apportât au plutôt, & je lui en décrivis la nature & l'uſage. Je l'eus le lendemain, mais fort

fort mal conditionné : ils y avoient fait deux trous à un pouce & demi du bord, & y avoient attaché deux crochets, par lesquels ils avoient passé une longue corde, pour mieux lier mon chapeau aux Harnois des Chevaux : & c'est de cette manière qu'il fit plus d'un demi mile d'*Angleterre*. Mais comme le terrain de ce Païs est fort uni, il ne fut pas tant endommagé que j'aurois bien crû.

Deux jours après cette Avanture, l'Empereur aïant ordonné à cette partie de son Armée, qui se trouvoit dans & autour de la Capitale, de se tenir prête au premier ordre, imagina un divertissement fort singulier. Il souhaita que je me tinsse comme un *Colosse*, les jambes écartées autant que je pourrois. Il commanda alors à son Géneral, qui étoit un grand Capitaine & fort de mes Amis, de faire ranger les Troupes en bon ordre & de les faire marcher dessous moi ; les Fantassins formant un front de vingt-quatre, & les Cavaliers de seize, Tambours battants, enseignes déployées, & piques dressées. Trois mille Fantassins & mille Cavaliers me passérent ainsi entre les jambes. Sa Majesté commanda sous peine de mort, que chaque Soldat dans sa marche observeroit les plus exactes Régles de la Décence à mon égard. Cet ordre cependant n'empêcha pas que quelques jeunes Officiers ne lévassent les yeux en haut en passant sous moi. Et pour dire le vrai, mes Culottes étoient alors si délabrées, qu'elles faisoient

du

du moins entrevoir quelques ſujets de riſée & d'admiration.

J'avois fait tant d'inſtance pour obtenir ma liberté, que la choſe fut enfin propoſée, premièrement dans le Cabinet de Sa Majeſté, & enſuite en plein Conſeil. Il n'y eut perſonne qui s'y oppoſât, excepté *Skyreſh Bolgolam*, qui, ſans que je lui en euſſe donné le moindre ſujet, fit éclater contre moi une haine mortelle: Mais malgré lui, tout le Conſeil décida en ma faveur, & cette déciſion fut ratifiée par l'Empereur. Ce Miniſtre, qui ſe montroit ſi fort mon ennemi, étoit le *Galbet*, c'eſt-à-dire, l'Amiral du Royaume, & fort avant dans les bonnes graces de l'Empereur: D'ailleurs, rompu dans les Affaires, mais d'un naturel chagrin, & d'une humeur incommode. Cependant il ſe rendît à la fin, mais obtint en même tems, que ce ſeroit lui qui dreſſeroit les Articles & les Conditions auxquelles ma liberté me ſeroit accordée, & que je m'engagerois par ſerment d'obſerver. *Skyreſh Bolgolam* m'apporta lui-même ces Articles, accompagné de deux Sous-Secretaires, & de quelques autres perſonnes de diſtinction. Après qu'on m'en eût fait la lecture, je fus obligé d'en jurer l'obſervation, premièrement à la manière de mon Païs, & puis ſuivant celles que preſcrivent leurs loix; qui étoit de tenir mon pied droit dans ma main gauche, de placer le doigt du milieu de ma main droite ſur le ſommet de ma tête, & le pouce ſur le bout ſupérieur de

de mon oreille droite. Comme le Lecteur ſera peut-être curieux d'avoir quelques idées du ſtile & des façons de parler de ce Peuple, & de ſçavoir les Conditions, auxquelles ma liberté me fut renduë, j'ai crû qu'il ne ſeroit pas fâché d'en voir la Traduction, que j'ai tâché de faire avec toute la fidélité poſſible, & que voici.

Golbaſto Momaren Evalme Gurdilo Shefin Mully Ully Gue, Très-Puiſſant Empereur de *Lilliput*, les Delices & la Terreur de l'Univers, dont les Païs ont d'étenduë cinq mille *Bluſtrugs*, (environ douze miles de circuit) & n'ont d'autres bornes que celles de la Terre; Monarque des Monarques, plus grand que les Fils des Hommes, dont les pieds touchent au centre de la Terre, & dont la Tête atteint juſqu'au Soleil: qui d'un ſeul regard fait trembler les Princes de la Terre; Aimable comme le Printems, Agréable comme l'Eté, Fécond comme l'Automne, & Terrible comme l'Hiver. Sa Très-Sublime Majeſté propoſe à *l'Homme-Montagne*, arrivé depuis quelque-tems dans ſon redoutable Empire, les Articles ſuivans, qu'il s'engagera par Serment d'obſerver.

Premièrement, *l'Homme-Montagne* ne ſortira pas de nos Etats ſans en avoir une permiſſion ſcellée du Grand ſceau.

2. Il n'entrera point dans notre Capitale, ſans un ordre exprès de notre part; & quand il y viendra, les Habitans en ſeront avertis deux heures auparavant, afin d'avoir le tems de ſe retirer chez eux.

3. Le ſuſdit *Homme-Montagne* bornera ſes pro-

promenades aux principaux grands-chemins, & se gardera bien de se promener ou de se coucher dans une Prairie, ou dans un Champ de bled.

4. Quand il se promenera dans les grands-chemins, il prendra bien garde de ne pas marcher sur le corps de quelqu'un de nos Amez Sujets, ni sur leurs Chevaux & Voitures: il ne pourra même prendre aucun de nos Sujets dans ses mains, à moins qu'ils n'y consentent.

5. S'il arrive qu'il faille envoyer quelque part un Exprès en grande hâte, *l'Homme-Montagne* sera obligé une fois chaque Lune de transporter dans sa poche le Messager & le Cheval à la distance de six journées de chemin, & (s'il en étoit requis,) de rapporter le Messager sain & sauf en présence de Sa Majesté.

6. Il entrera en alliance avec nous contre les Habitans de l'Isle de *Blefuscu*, & fera tous ses efforts pour détruire la Flotte, avec laquelle ils se préparent à faire une descente dans notre Empire.

7. Dans ses heures de loisir il sera tenu d'aider nos Ouvriers à lever quelques grandes pierres, qui doivent servir à la construction de la muraille de notre grand Parc, & à celles de quelques Maisons Royales.

8. Ledit *Homme-Montagne* donnera, dans le tems de deux Lunes, une Description exacte du circuit de notre Empire, & ses pas serviront de mesure dans ce calcul.

En-

Enfin quand *l'Homme-Montagne* aura juré ſolemnellement d'obſerver tous ſes Articles, il lui ſera fourni chaque jour une quantité de mets & de breuvage, dont 1724 de nos Sujets pourroient ſe nourrir; d'ailleurs, il aura toûjours un libre accès à notre Perſonne Impériale, avec d'autres marques de notre Faveur. Donné dans notre Palais de *Belſaborac*, le douzième jour de la quatre-vingt & onzième Lune de notre Regne.

Je ſignai & jurai avec grand plaiſir l'obſervation de ces Articles, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui ne m'étoient pas fort honorables, & que je ne pouvois attribuer qu'à la mauvaiſe volonté du Grand Amiral *Skyreſh Bolgolam*. Après quoi mes chaînes me furent d'abord ôtées, & l'Empereur lui-même me fit l'honneur d'être preſent à toute la cérémonie. Je me proſternai à ſes pieds pour lui faire mes remercimens, mais il m'ordonna de me lever, & après m'avoir dit pluſieurs choſes, que ma modeſtie & la crainte d'être taxé de vanité m'empêchent de répeter, il ajoûta qu'il eſperoit que je ne manquerois à aucun point de mon devoir, & que je me rendrois digne des graces qu'il m'avoit déja faites, & de celles qu'il avoit deſſein de me faire à l'avenir.

Le Lecteur n'a pas oublié que dans le dernier des Articles dont j'avois juré l'obſervation, l'Empereur m'avoit aſſigné chaque jour une quantité de mets & de breuvage, qui auroit pû ſuffire à 1724 *Lilliputiens*. Quelque tems après, je demandai à un Ami que j'a-

j'avois à la Cour, pourquoi on avoit précisement déterminé ce nombre; il me répondit que les Mathématiciens de Sa Majesté, aïant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de Cercle, & trouvant qu'il avoit avec les leurs la proportion de douze à un, ils avoient conclu de ce que leurs corps & le mien étoient similaires, qu'il falloit que le mien contient 1724 des leurs, & que par consequent il avoit besoin d'autant de nourriture qu'il en falloit à ce nombre de *Lilliputiens*. Ce qui suffit pour donner à mes Lecteurs une idée de l'industrie de ce Peuple, aussi-bien que de la prudente & très-exacte œconomie du grand Prince qui les gouverne.

CHAPITRE IV.

Description de la Capitale de Lilliput, *nommée* Mildendo, *& du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers Secretaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.*

LA première Requête que je fis après avoir obtenu ma liberté, fut d'avoir la permission de voir *Mildendo*, la Capitale; l'Empereur y consentit volontiers, en me re-

recommandant bien expreſſément de ne faire aucun mal aux Habitans, ni aucun dommage à leurs Maiſons. Mon arrivée prochaine à la Capitale, fut notifiée au Peuple par une Proclamation. Le Mur qui entoure *Mildendo*, eſt haut de deux pieds & demi, & à tout au moins onze pouces de largeur, tellement que ſur le haut de la Muraille même on peut faire le tour de la Ville en Caroſſe. A la diſtance de dix pieds les unes des autres, il y a de fortes Tours, qui en cas de Siége, ſeroient d'un grand ſecours pour la défenſe de la Place. Je fis une enjambée par deſſus la grande Porte qui regarde l'Occident, & paſſai le plus adroitement qu'il me fut poſſible par les deux principales ruës, n'aïant que ma chemiſette, de peur d'endommager les Toits & les goutières des Maiſons avec les pans de mon habit. Je marchois avec toute la prudence imaginable, afin de ne point mettre le pied ſur quelqu'un qui ſe ſeroit oublié dans les ruës, quoique l'ordre fut très-formel, que ſi quelqu'un ſe trouvoit hors de chez lui, ce ſeroit à ſes propres riſques. Les Fenêtres des greniers & le deſſus des Maiſons contenoient un ſi grand nombre de ſpectateurs, que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais tant vû de Peuples à la fois. La Ville eſt bâtie en quarré, chaque côté de la muraille aïant cinq cent pieds en longueur. Les deux grandes ruës qui ſe croiſent & diviſent par la Ville en quatre quartiers, ſont larges de cinq pieds. Les autres ruës plus étroites dans leſquelles je ne pûs entrer, mais que

je vis ſeulement en paſſant, ont depuis douze jujqu'à dix-huit pouces de largeur. La Ville peut contenir environ cinq cent mille ames. Les Maiſons y ont depuis trois juſqu'à cinq étages, & l'on trouve de tout aux Marchez & dans les Boutiques.

Le Palais de l'Empereur eſt au centre de la Ville, dans l'endroit où les deux grandes ruës ſe croiſent. Il eſt entouré d'une muraille qui a deux pieds de hauteur, & qui eſt éloignée de vingt pieds des Bâtimens. Sa Majeſté m'avoit permis d'enjamber par deſſus cette muraille, & comme l'eſpace entr'elle & le Palais étoit aſſez grand, j'eus occaſion de conſiderer celui-ci de tous côtez. La Cour extérieure eſt un quarré de quarante pieds & contient deux autres Cours. Dans celle qui eſt la plus intérieure ſont les Appartemens Impériaux, que j'avois grande envie de voir; mais ce ne fut pas ſans peine que j'en vins à bout, car les grandes portes, par leſquelles on entre d'un quarré dans l'autre, n'avoient que dix-huit pouces de hauteur, & n'étoient larges que de ſept pouces. Or les bâtimens de la Cour extérieure avoient tout au moins cinq pieds de hauteur, & il m'étoit impoſſible d'enjamber par deſſus, ſans que le bâtiment courut riſque d'être extrêmement endommagé, quoique les murailles qui étoient de pierre, fuſſent très ſolidement bâties, & euſſent quatre pouces d'épaiſſeur. En ce tems-là l'Empereur eut grande envie que je viſſe ſon Palais; mais il n'y eut moyen que trois jours après, que j'employai à couper

avec

avec mon coûteau quelques-uns des plus grands Arbres du Parc-Royal, qui étoit éloigné de la Ville d'environ cent verges. Je fis de ces Arbres deux chaises, dont chacune étoit haute de trois pieds, & forte assez pour me porter. Le Peuple aïant été averti une seconde fois, je me rendis de nouveau par la Ville au Palais, avec mes deux chaises à la main. Quand je fus venu jusqu'au bord de la Cour extérieure, je montai sur une chaise, & tins l'autre à la main. Celle ci je la levai en haut, & je la plaçai dans l'espace qu'il y a entre la première & la seconde Cour, & qui peut avoir environ huit pieds de largeur. Alors il me fut fort aisé d'enjamber par-dessus les bâtimens d'une chaise sur l'autre, & je retirai ensuite l'autre chaise à moi, par le moyen d'un bâton, au bout duquel j'avois attaché un crochet. Par cette Invention je pénétrai jusqu'à la Cour la plus intérieure; & me couchant sur le côté, je m'approchai des fenêtres de l'étage du milieu, qui avoient été laissées ouvertes à desseins, & vis les plus magnifiques Appartemens dont on puisse se former l'idée. J'y apperçûs l'Impératrice avec les jeunes Princesses, environnées de leurs Dames d'Honneur. Sa Majesté Impériale me fit le sourîs du monde le plus gracieux, & me donna hors de la fenêtre sa main à baiser.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail sur des Descriptions de ce genre, parce que je les réserve pour un plus grand Ouvrage, qui verra bientôt le jour, & qui

contiendra une Hiſtoire générale de cet Empire. Rien n'y ſera oublié. Je remonterai jusqu'à ſa première Origine, & après avoir parcouru ce qu'il y a de plus mémorable dans les vies des différens Princes qui l'ont gouverné, je parlerai des Guerres que cet Empire a ſoutenuës, des Maximes de Politique & des Loix qui s'y obſervent, des Coûtumes & des Sciences qui y ſont en vogue, & de la Religion qu'on y profeſſe. Je ferai mention des Plantes, des Animaux, & de pluſieurs autres choſes également curieuſes & utiles: Mais mon deſſein préſent eſt ſeulement de raconter quelques évenemens qui ſont arrivez dans cet Empire durant l'eſpace de neuf mois que j'y ai paſſez.

Un matin, environ quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, Keldreſal, Premier Secretaire (comme ils l'appellent) des Affaires ſecrettes, vînt chez moi, accompagné d'un ſeul Valet. Il donna ordre que ſon Caroſſe l'attendit à une certaine diſtance, & me pria de lui accorder Audience pendant une heure; ce que je fis très volontiers, eu égard non-ſeulement à ſa qualité & à ſon mérite perſonnel, mais auſſi aux bons offices qu'il m'avoit renduës dans mes ſollicitations. Je voulus me coucher à terre, afin qu'il fut plus à portée de ſe faire entendre; mais il aima mieux que je le tinſſe dans ma main pendant notre converſation. Il commença par me faire des complimens ſur le recouvrement de ma liberté, à laquelle, diſoit-il, j'ai contribué autant que j'ai pû, quoique ce ſoit aux circonſtances où ſe trou-

ve

ve notre Empire, que vous en ſoyez principalement redevable; car, ajoûta-t-il, en continuant ſon diſcours, quelque puiſſant que nôtre Etat puiſſe paroître à des étrangers, il eſt affoibli par deux maux affreux, une violente Faction au dedans, & un Ennemi redoutable au déhors. A l'égard du premier de ces maux, il faut que vous ſçachiez, que depuis plus de ſeptantes lunes, l'Etat eſt déchiré par deux Partis, ſous les noms de *Trameckſan* & de *Slameckſan*, noms qui ſont dérivez de la différente hauteur des talons de leurs ſouliers. A la vérité, on ne ſçauroit nier que la coûtume de porter de hauts talons, ne ſoit la plus ancienne: mais quoiqu'il en ſoit à cet égard, Sa Majeſté a réſolu de n'employer dans l'adminiſtration du Gouvernement, & de ne donner les Charges, qui dépendent de la Couronne, qu'à ceux qui porteront des talons bas, comme vous l'aurez pû remarquer vous-mêmes; & ſi vous y prenez garde, vous verrez que les talons de Sa Majeſté Impériale ſont plus bas d'un *Drurr*; (meſure qui revient à-peu-près à la quatorziéme partie d'un pouce) qu'aucun de ſes Courtiſans. La haine entre ces deux Partis va ſi loin, qu'ils ne voudroient ni manger ni boire, ni même ſeulement parler enſemble. Les *Trameckſans*, ou ceux qui portent de hauts talons, ſont en plus grand nombre que nous; mais le pouvoir & l'autorité ſont de nôtre côté. Nous craignons que Son Alteſſe Impériale, l'Héritier de la Couronne, n'ait quelque penchant pour les hauts talons; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'un

de ſes talons eſt tant ſoit peu plus haut que l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu en marchant.

Au milieu de ces Diviſions inteſtines, nous ſommes ménacez d'une invaſion de la part des Habitans de l'Iſle de *Bleſuſcu*, qui eſt l'autre grand Empire de l'Univers, & tout au moins auſſi étendu & auſſi puiſſant que celui de *Lilliput*. Car ce que vous nous avez raconté qu'il y a d'autres Royaumes dans le Monde, peuplez par des Créatures humaines de vôtre taille, eſt revoqué en doute par nos Philoſophes, qui ſoupçonnent plûtôt que vous êtes tombé de la Lune, ou de quelqu'une des étoiles; parce qu'il eſt inconteſtable qu'une centaine d'hommes de vôtre taille conſumeroient en peu de tems tous les Fruits & tous les Troupeaux de cet Empire. Sans compter que nôtre Hiſtoire, qui remonte juſqu'à ſix mille Lunes, ne parle d'aucun autre Païs que des deux grands Empires de *Lilliput* & de *Bleſuſcu*: leſquels comme j'avois commencé à vous dire, ſe font une cruelle Guerre depuis plus de trente & ſix Lunes: voici à quelle occaſion. Tout le Monde demeure d'accord, qu'anciennement, quand on vouloit manger des œufs, c'étoit au bout le plus large qu'on les caſſoit. Or, il arriva un jour que le grand-Pere de l'Empereur régnant, étant encore enfant, & voulant caſſer un œuf ſuivant l'ancienne coûtume, ſe coupa un doigt. Sur quoi l'Empereur ſon Pere fit publier un Edit, par lequel il ordonnoit à tous ſes Sujets ſous de grandes peines, de

caſſer

caſſer leurs œufs au bout le plus étroit. Cet Edit irrita tellement le Peuple, que nos Hiſtoires font mention de ſix Rebellions dont il fut la cauſe; & ces Rebellions coûterent la vie à un Empereur, & la Couronne à l'autre. Ces diſſentions domeſtiques ont toûjours été fomentées par les Monarques de *Bleſuſcu*, qui ont toûjours fourni un azile aux Rebelles qui quittoient l'Empire de *Lilliput*. De compte fait, onze mille perſonnes, en différens tems, ont mieux aimé mourir que de caſſer leurs œufs au bout le plus étroit. Pluſieurs centaines de volumes ont été publiez ſur cette Controverſe; mais les Livres de ceux qui s'obſtinent à caſſer leurs œufs ſuivant l'ancienne manière, ont été défendus depuis long-tems, & tout le Parti a été par une Loi formelle déclaré incapable de remplir aucune Charge.

Pendant tous ces Troubles les Empereurs de *Bleſuſcu* ſe ſont ſouvent plains par la bouche de leurs Ambaſſadeurs, que nous faiſions un ſchiſme dans la Religion, en renverſant une Doctrine fondamentale de nôtre grand Prophête *Luſtrog*, contenuë au Chapitre cinquante & quatrième du *Brundecral*, (qui eſt leur *Alcoran*). Mais cette plainte n'a d'autre fondement qu'une vaine gloſe ſur le Texte, dont voici les paroles: *Tous les véritables croyans caſſeront leurs œufs au bout convenable:* Or, à mon avis, c'eſt à la conſcience d'un chacun, ou bien au Souverain, qu'appartient de déterminer quel eſt ce bout. Mais le grand mal eſt, que les

partisans de l'ancienne méthode de casser les œufs, qui se sont réfugiez à la Cour de *Blefuscu*, ont eu tant de crédit auprès de l'Empereur, & ont été si fort assistez par ceux de leur Parti qui sont restez dans leur Patrie, que depuis trente & six lunes, il s'est allumé entre les deux Empires une sanglante Guerre, dont le succès n'a pas toûjours répondu à nos souhaits ; car quoique les pertes que nos Ennemis ont faites soient plus grandes que les nôtres, nous n'avons pas laissé de perdre quarante Vaisseaux du premier rang, & un bien plus grand nombre d'autres moins considérables, avec trente mille de nos meilleurs Matelots & Soldats. Cependant quoique le nombre de ceux qui ont péri de leur côté monte encore plus haut, ils viennent d'équiper une nombreuse Flotte, & s'apprêtent à faire une descente dans nôtre Païs. Dans cette extrémité, Sa Majesté Impériale, qui a les idées les plus avantageuses de vôtre force & de vôtre courage, m'a commandé de vous exposer l'état de nos affaires.

Je priai le Secretaire d'assurer Sa Majesté de mes très-humbles respects. & de lui dire, qu'il me paroissoit qu'il n'étoit pas dans l'ordre, que moi qui étoit un Etranger, je me mêlasse dans des affaires de Parti ; mais que j'étois prêt à exposer ma vie pour la défense de sa Personne & de ses Etats, contre tous ceux qui oseroient faire une invasion dans son Empire.

CHA-

CHAPITRE V.

Par un ſtratagême inouï l'Auteur prévient une invaſion. Titre d'Honneur qui lui eſt conferé. L'Empereur de Bleſuſcu *envoye des Ambaſſadeurs pour demander la Paix. Le feu prend à l'Appartement de l'Impératrice, mais eſt éteint par le ſecours de l'Auteur.*

L'Empire de *Bleſuſcu* eſt une Iſle ſituée Nord-Nord-Eſt de *Lilliput*, dont il n'eſt ſeparé que par un Canal, qui a huit-cent verges de largeur. Je n'avois jamais vû le Païs de *Bleſuſcu*, & ſur la nouvelle de l'invaſion, dont *Keldreſal* m'avoit informé, j'évitai de paroître ſur la Côte qui ſépare cet Empire de celui de *Lilliput*, de peur d'être découvert par quelques Vaiſſeaux des Ennemis, qui ne ſavoient rien de moi, tout Commerce entre les deux Empires ayant été défendu pendant la Guerre ſous peine de mort: & l'Empereur ayant donné ordre que ſes Ports fuſſent fermez pour tous Vaiſſeaux, ſans aucune exception. Je communiquai à l'Empereur le Projet que j'avois formé de me rendre Maître de la Flotte Ennemie, que tous nos batteurs d'Eſtrade nous aſſuroient être à l'ancre au Port, prête à mettre à la voile au premier bon vent. J'interrogeai les

plus habiles Gens de Mer, ſur la profondeur du Canal, où ils avoient pluſieurs fois jetté la ſonde : ils me répondirent, que quand l'eau étoit haute, il avoit au milieu ſoixante & dix *Glumgluffs* de profondeur, (ce qui revient à ſix pieds en *Europe*) & par tout ailleurs cinquante *Glumgluffs* tout au plus. Je me rendis au bord du Canal, vis-à-vis de *Bleſuſcu*, & après m'être caché derrière une petite hauteur, je pris ma Lunette d'approche, & vis la Flotte Ennemie à l'Ancre, conſiſtant dans une cinquantaine de Vaiſſeaux de Guerre, & dans un plus grand nombre de Vaiſſeaux de Tranſport: Je revins alors chez moi, & donnai ordre (ſuivant la permiſſion que j'en avois) qu'on me fournit pluſieurs Cables très forts, & un bon nombre de Barres de fer. Chaque Cable étoit à-peu près de la groſſeur d'une ficelle, & les Barres environ de la taille d'une éguille à tricotter. Je triplai les Cables afin de les rendre plus forts, & pour la même raiſon, je joignis trois Barres enſemble, & j'en attachai les extrémitez à un crochet. Aïant attaché de cette manière cinquante crochets à autant de Cables, je retournai au Canal, & après avoir ôté mon habit, mes ſouliers & mes bas, je marchai dans la Mer avec mon colletin de Buffle, environ une demi heure avant que la Mer fut haute. Je fis le plus de diligence qu'il me fut poſſible, & vers le milieu du Canal je fus obligé de faire à la nage le chemin de trente verges, avant que de pouvoir prendre pied: Ce fut en moins d'une demi-heure que j'ar-

j'arrivai à la Flotte. Les Ennemis furent si effrayez en me voyant, qu'ils se jettérent hors de leurs Vaisseaux à la nage, pour se sauver sur la Côte, où je vis plus de trente mille hommes assemblez. Je pris alors toutes mes Machines, & aïant attaché un crochet à la prouë de chaque Vaisseau, je joignis ensemble tous les Cables par le bout. Pendant ce manége, les Ennemis me tirerent plusieurs milliers de flêches, dont quelques-uns me firent des blessures aux mains, & d'autres au visage; & qui par-dessus la douleur, me troublerent beaucoup dans mon ouvrage. Ma plus grande crainte étoit pour ma vuë, que j'aurois perdu à coup sûr, si je ne m'étois avisé d'un expédient admirable pour la conserver. J'avois entr'autres choses dans une poche secrette une paire de Lunette, qui, comme je crois l'avoir dit, avoient échappé aux recherches des Commis de l'Empereur. Je les pris, & les attachai le plus fortement que je pûs sur mon nez. Ainsi armé, je continuai hardiment mon travail, en dépit des flêches, qui continuoient à pleuvoir sur moi, & dont plusieurs donnérent contre les verres de mes Lunettes, mais sans autre effet que de les déranger tant soit peu. J'avois déja attaché tous les crochets, & prenant le nœud où aboutissoient tous les Cables, je commençai à tirer les Vaisseaux: mais aucun ne bougea, parce qu'ils tenoient tous à leurs Ancres. Que faire dans cet embarras? Je lâchai les cordes, & laissant les crochets attachez aux Vaisseaux, je fus assez hardi pour aller couper avec mon coû-

teau les Cables auquel les Ancres tenoient, & dans cette Expédition je reçûs une grêle de flêches aux mains & au visage : Après cela, je pris le nœud que j'avois formé du haut de toutes les cordes auxquelles mes crochets étoient attachez, & avec la plus grande facilité du monde ; je tirai après moi cinquante des plus grands Vaisseaux de Guerre des Ennemis.

Les *Blefuscudiens* qui ne s'attendoient nullement à ce que j'allois faire, furent d'abord frappez d'étonnement. Ils m'avoient vû couper les Cables, & s'imaginerent que mon dessein étoit seulement que les Vaisseaux fussent emportez au gré des flots, où allassent donner les uns contre les autres : Mais quand ils s'apperçurent que toute la Flotte se mouvoit en ordre, & qu'ils virent que c'étoit moi qui la tirois, ils firent des cris de désespoir si affreux, qu'il faut les avoir entendus pour pouvoir s'en former une juste idée. Quand je fus hors de danger, je m'arrêtai quelque tems pour ôter les flêches qui m'étoient restées aux mains & au visage, que j'eus soin de frotter de cet onguent dont j'ai fait mention ci-devant. J'ôtai alors mes Lunettes, & après avoir attendu une heure que l'eau baissât un peu, je passai à gué le milieu avec tous les Vaisseaux, & j'arrivai sain & sauf au Port Impérial de *Lilliput*.

L'Empereur & toute sa Cour se tenoit sur le Rivage, attendant quel seroit le succès de cette étonnante Avanture. Ils virent les Vaisseaux rangez en demi-Lune, qui venoient

noient à eux ; mais ils ne m'apperçurent point, parce que j'étois dans l'eau jusqu'à la poitrine. Quand je fus parvenu jusqu'au milieu du Canal, ils furent encore plus en peine ; car j'avois de l'eau jusqu'au cou. L'Empereur se mit en tête que j'étois noïé, & que les Ennemis s'avançoient pour faire une descente : mais ses frayeurs s'évanouïrent bien-tôt ; car le Canal devenant moins profond à chaque pas que je faisois, en peu d'instans je fus à portée de me faire entendre, & levant en l'air le nœud que formoient les bouts des Cables auxquelles la Flotte étoit attachée, je m'écriai à haute voix, *Vive le puissant Empereur de Lilliput.* Ce grand Prince me reçût sur le Rivage de la manière du monde la plus obligeante, & à l'heure même me fit *Nardac*, qui est le plus haut Titre d'honneur qu'on puisse recevoir dans cet Empire.

Sa Majesté me pria d'achever au premier jour un Entreprise que j'avois si bien commencée, en menant dans ses Ports le reste de la Flotte Ennemie ; & telle est l'ambition des Princes, qu'il paroissoit ne pas songer à moins qu'à reduire tout l'Empire de *Blefuscu* en Province, qui seroit gouvernée par un Viceroi ; qu'à exterminer tous les Rebelles partisans de l'ancienne méthode de casser les œufs, qui s'étoient réfugiez à la Cour de *Blefuscu*, & qu'à contraindre le Peuple à suivre la nouvelle manière, après quoi il seroit resté seul Monarque de tout l'Univers. Mais je tâchai de le détourner de ce dessein, par plusieurs Argumens, qui m'étoient égale-

ment ſuggerez par la Politique & par l'Equité : Et je lui proteſtai que je ſerois au déſeſpoir, ſi j'avois aidé à jetter dans l'eſclavage un Peuple libre. L'affaire fut diſcutée en plein Conſeil, & la plus ſaine partie du Miniſtère fut de mon avis.

Cette déclaration ſi hardie que je venois de faire, fut ſi peu du goût de Sa Majeſté Impériale, qu'elle ne pût jamais me la pardonner. Il en fit mention dans ſon Conſeil, dont les plus ſages, à ce qui me fut rapporté, parurent du moins par leur ſilence, embraſſer mon opinion : mais d'autres qui étoient mes Ennemis ſecrets, ne purent s'empêcher de lancer quelques traits contre moi, quoique ce fut d'une manière indirecte. Et depuis ce tems-là il ſe forma une Cabale entre Sa Majeſté & quelques Miniſtres injuſtement animez contre moi, qui penſa me coûter la vie. Tant il eſt vrai, que les ſervices les plus importans qu'on rend aux Princes, ſont entièrement oubliez, dès qu'on refuſe une ſeule fois de ſe prêter à leurs paſſions.

Trois ſemaines après cette Expédition, l'Empereur de *Bleſuſcu* envoya une Ambaſſade ſolemnelle pour demander la Paix, qui fut bientôt concluë à des conditions fort avantageuſes pour nôtre Monarque ; mais dont il importe peu au Lecteur d'être inſtruit. Les Ambaſſadeurs étoient au nombre de ſix, & avoient cinq-cent perſonnes à leur ſuite. Leur Entrée fut très-magnifique ; & pour tout dire en un mot, proportionnée à la grandeur de leur Maître, & à l'im-

l'importance de leur Commiſſion. Quand le Traité qu'ils négocient, & dans lequel je leur rendis de bons offices, par le crédit que j'avois à la Cour, ou que du moins je paroiſſois y avoir, quand ce Traité, dis-je, fut conclu, leurs Excellences, à qui on avoit dit que je m'étois intereſſé pour eux, me rendirent une viſite dans les formes. Ils débutérent par élever juſqu'aux cieux ma valeur & ma généroſité, me priérent enſuite au nom de leur Maître de venir dans ſon Empire, & me priérent de les régaler de quelques preuves de cette prodigieuſe force dont j'étois doué, & dont ils avoient entendu raconter tant de merveilles; en quoi je tâchai de les obliger.

Après avoir fait pluſieurs prodiges inconcevables, diſoient-ils, & qu'ils n'auroient jamais pû croire, s'ils ne les avoient vûs de leurs propres yeux, je les ſuppliai d'aſſurer l'Empereur de *Bleſuſcu* de mes très-humbles reſpects, & de lui dire que les grandes choſes que la Renommée publioit de lui, m'avoient déterminé à ne pas retourner dans mon Païs, que je n'euſſe eu l'honneur de lui faire la Reverence. Dans ce deſſein, la première fois que je vis l'Empereur de *Lilliput*, je lui demandai la permiſſion d'aller ſaluer le Monarque de *Bleſuſcu*, ce qu'il m'accorda de l'air du monde le plus froid; mais j'en ignorai la raiſon, juſqu'à ce que quelqu'un me fit la grace de m'informer, que *Flimnap* & *Bolgolam* avoient repréſenté mes liaiſons avec les Ambaſſadeurs de *Bleſuſcu*, comme des marques que j'avois de

mauvaiſes intentions. Et ce fut alors la première fois que je commençai à me former quelque idée des Cours & des Miniſtres.

Il eſt néceſſaire d'obſerver, que ces Ambaſſadeurs ne me parloient, que par le moyen d'un Interprête; les Langues des deux Empires differant l'une de l'autre, autant que deux Langues puiſſent différer en *Europe*, chacune de ces Nations ſe glorifiant de l'Antiquité, de la Beauté & de l'Energie de ſa propre Langue, avec un mépris déclaré pour celle de l'Empire voiſin. Cependant, comme l'Empereur de *Lilliput* avoit un avantage conſidérable ſur les *Bleſuſcudiens*, parce qu'il étoit maître de la meilleure partie de leur Flotte, il obligea les Ambaſſadeurs à ne lui adreſſer la parole qu'en *Lilliputien*, & ne voulut point recevoir leurs Lettres de créance, à moins qu'elles ne fuſſent écrites dans cette Langue. En quoi il faut avouër qu'il avoit grand raiſon: quoique d'ailleurs, le Négoce qui s'étoit fait de tous tems entre les deux Empires, l'Azile que les Mécontens d'une des Cours trouvoient toûjours dans l'autre, & la coûtume reciproque d'envoyer dans l'Empire voiſin tous les jeunes gens de qualité, afin de ſe polir par le Commerce des Etrangers, euſſent rendu l'uſage des deux Langues fort commun dans l'un & dans l'autre Empire; comme j'en fis l'experience quelques ſemaines après, quand j'allai rendre mes devoirs à l'Empereur de *Bleſuſcu*; & ce fut ce voyage, que la malice de mes Ennemis me força d'entreprendre

dre, qui me donna occaſion de regagner ma Patrie, comme je le raconterai en ſon lieu.

Le Lecteur ſe ſouvient peut-être que lorſque je ſignai les Conditions auxquelles ma liberté me fut accordée, il y en avoit, qui ne me plaiſoient guères, parce qu'elles étoient trop humiliantes pour moi. Mais je ne fus plus aſtreint à celles-ci dès que j'eus été créé *Nardac*, & l'Empereur (car il faut lui rendre cette juſtice) ne m'en a jamais ſonné mot. Cependant j'eus occaſion peu de tems après, de rendre à Sa Majeſté, au moins à ce que je m'imaginois alors, un très ſignalé ſervice. Je fus reveillé au milieu de la nuit par les cris d'un nombre infini de perſonnes, qui repétoient à tout moment le mot de *Berglum*. Pluſieurs Domeſtiques de l'Empereur percérent la Foule, pour me venir prier de me rendre inceſſamment au Palais, où l'Appartement de l'Impératrice étoit en feu, par la négligence d'une Fille d'Honneur, qui s'étoit endormie à la lecture d'un Roman. Je fus debout dans un moment, & les ordres aïant été donnez, que perſonne ne ſe trouvât dans mon chemin, à la faveur d'un beau clair de Lune, je fis enſorte de gagner le Palais, ſans avoir marché ſur ame qui vive. Je trouvai pluſieurs hommes qui avoient déja dreſſé des Echelles contre l'Appartement, & qui tenoient à la main des ſeaux de cuir en aſſez grand nombre; mais l'eau étoit un peu loin Ces ſeaux étoient de la grandeur d'un dé à coudre, & ces pauvres gens m'en

mirent

mirent entre les mains les plus qu'il leur fut possible; mais ils ne firent pas grand effet, à cause de la violence de la Flâme. J'aurois pû aisément éteindre le feu avec mon habit, mais par malheur mon empressement à courir au secours, me l'avoit fait oublier. D'abord je n'y voyois point de remède, & ce magnifique Palais auroit infailliblement été dévoré par les Flâmes, si, par une présence d'esprit, que j'avouë ne m'être pas ordinaire, je ne me fusse avisé d'un expédient admirable. Le soir d'auparavant j'avois copieusement bû d'un vin delicieux, qu'ils appellent *Glimigrim*, (les *Blefuscudiens* le nomment *Flunec*,) qui est extrêmement diuretique. Par le plus grand de tous les bonheurs, je n'en avois encore rien rendu. La Chaleur que m'avoit causée la proximité des Flâmes, les efforts que j'avois fait pour les éteindre, & la qualité du vin que j'avois bû, sembloient s'être réunis ensemble pour m'exciter à faire de l'eau, ce que je fis en si grande abondance, & avec tant de dexterité, par rapport aux lieux où je l'adressois, qu'en trois minutes le feu fut entièrement éteint, & le reste de ce superbe Edifice, qui avoit couté tant de siécles à bâtir, heureusement conservé.

Le jour commençoit à poindre, quand je m'en retournai chez moi, sans avoir fait des complimens de félicitation à l'Empereur; parce que, nonobstant que je lui eusse rendu un service très signalé, je n'étois pas assuré pourtant qu'il seroit fort content de la manière dont je l'avois rendu: Car, par une

Loi

Loi fondamentale de l'Empire, c'eſt un crime capital de faire de l'eau dans l'enceinte du Palais, & cela ſans aucune diſtinction de rang ou de naiſſance. Mais je fus un peu raſſuré, parce que l'Empereur eut la bonté de me faire dire, qu'il donneroit ordre que j'euſſe des Lettres d'abolition, que néanmoins je n'ai jamais obtenuës. Et il me fut dit, ſous le ſçeau du ſecret, que l'Impératrice avoit conçu une telle horreur de ce que j'avois fait, qu'elle s'étoit retirée à l'autre bout du Palais, dans la ferme réſolution que l'Apartement que le feu avoit endommagé, ne ſeroit jamais reparé pour ſon uſage. On ajoûta, qu'elle avoit auſſi deſſein de ſe venger de moi, mais qu'elle n'avoit communiqué ce deſſein qu'à ſes plus intimes Confidens.

CHAPITRE VI.

Sciences, Loix & Coûtumes des Habitans de Lilliput : *Manière d'élever leurs Enfans Comment l'Auteur vivoit en ce Païs. Juſtification d'une des premières Dames de la Cour.*

QUoique je reſerve la Deſcription de cet Empire à un Traité particulier, je ne laiſſerai pas pourtant d'en donner à mes Lecteurs

teurs quelques idées génerales. La taille des Naturels du Païs, n'eſt pas tout-à-fait de ſix pouces; & la même proportion de petiteſſe a lieu à l'égard de tous les autres Animaux, auſſi-bien que des Plantes & des Arbres. Par exemple, les Chevaux & les Bœufs les plus grands que j'aye vû, n'avoient en hauteur que quatre à cinq pouces, & les Moutons qu'un pouce & demi, plus ou moins. Leurs Oyes ſont de la grandeur de nos Alouettes, & ainſi du reſte, juſqu'à leurs plus petits Animaux, qui échappoient à ma vûë, mais la Nature a proportionné les yeux des *Lilliputiens* aux objets dont elle les a environnez : Leur vûe eſt fort bonne, mais elle ne porte guères loin; & pour montrer avec quelle exactitude ils apperçoivent les plus petites choſes, pourvû qu'ils n'en ſoient pas éloignez, j'ai vû un jour avec le plus ſenſible plaiſir, un Cuiſinier plumant une Alouette qui étoit plus petite qu'une Mouche ordinaire en *Europe*, & une jeune Fille paſſant un inviſible fil de ſoye, par le trou d'une éguille inviſible. Leurs plus grands Arbres ſont hauts de ſept pieds; je parle de ceux du grand Parc Royal, au ſommet deſquels je pouvois juſtement atteindre avec le point fermé. Les autres vegetaux ſont dans la même proportion; mais il faut laiſſer quelque choſe à l'imagination du Lecteur.

Je dirai peu de choſe à preſent des Sciences, qui ont été en vogue chez eux depuis pluſieurs ſiécles Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt leur manière d'écrire qui n'eſt

pas

pas de la gauche à la droite, comme font les *Européens*; ni de la droite à la gauche, comme les *Arabes*; ni de haut en bas comme les *Chinois*; ni de bas en haut comme les *Cascagiens*; mais en travers d'un coin à l'autre, comme les Dames en *Angleterre*.

Ils enterrent leurs morts avec les pieds en haut & la tête en bas, parce que c'est une opinion reçûe, que dans onze milles Lunes ils ressusciteront tous; que dans ce tems, la Terre, (qu'ils croyent être une surface toute unie,) tournera sans dessus dessous, & que par ce moyen au moment de leur Resurrection, ils se trouveront tous debout: Leurs Sçavans avouent bien que cette Doctrine est absurde, mais la coûtume ne laisse pas de continuer.

Il y a dans cet Empire quelques Loix, d'un genre fort particulier, & dont je serois tenté de faire l'Apologie, si elles n'étoient pas directement contraires à celles de ma chére Patrie. La première, dont je ferai mention, regarde les Delateurs. Tous les crimes d'Etat sont punis avec la dernière sévérité; mais si la personne accusée donne des preuves claires de son innocence, l'Accusateur est condamné à une mort ignominieuse, & ses biens servent à dédommager la personne accusée, de la perte de son tems, du risque qu'elle a couru, des incommoditez de la prison, & des fraix qu'elle a été obligée de faire pour sa défense: Que si les biens des Delateurs ne suffisent pas, l'Empereur a soin de suppléer ce qui y manque:

Sa

Sa Majesté accorde aussi à celui qui s'est justifié quelque marque éclatante de faveur, & toute la Ville est informée de son innocence par une Proclamation.

La Fraude est regardée chez ce Peuple comme un plus grand crime que le vol, & pour cet effet est presque toûjours punie de mort. Car me disoient quelques-uns, avec un peu de soin & le sens commun, un Homme peut empêcher qu'on ne le volle, mais il est infiniment plus difficile de faire qu'on ne soit pas trompé: & comme le Négoce est un des principaux liens de la Société, si la fraude étoit permise ou tolerée, un Marchand fripon auroit toûjours un grand avantage sur celui qui seroit homme de bien Il me souvient qu'un jour j'intercedai auprès de l'Empereur, en faveur d'un criminel qui avoit emporté à son Maître une grande somme d'argent, qu'il avoit reçû par son ordre. Pour externuer sa faute, je m'avisai de dire, que tout ce qu'il avoit fait étoit d'avoir abusé de la confiance que son Maître avoit en lui: mais l'Empereur trouva que c'étoit quelque chose de monstrueux à moi, d'alléguer pour défense l'aggravation même du crime: & j'avouë que pour toute réponse je fus obligé d'avoir recours à ce lieu commun, que chaque Nation a ses Coutumes: encore ne pûs-je l'alléguer sans rougir.

Quoique nous appellions ordinairement la Récompense & le Châtiment, les deux grands pivots sur lesquels tout Gouvernement tourne, j'avouë que les *Lilliputiens* sont

ſont le ſeul Peuple chez qui j'aye vû mettre cette Maxime en uſage. Quiconque peut prouver, qu'il a exactement obſervé les Loix de ſon Païs pendant l'eſpace de ſoixante & treize Lunes, a droit à de certains Priviléges ſuivant ſa qualité & ſon état, & reçoit une certaine ſomme d'argent à proportion: Il eſt auſſi honnoré du Titre de *Snilpall*, qui déſigne la fidélité avec laquelle il a obſervé les Loix: mais ce Titre ne paſſe point à ſa poſtérité. Ce Peuple regarde comme un prodigieux défaut parmi nous, que l'obſervation de nos Loix ne ſoit ſoûtenuë que par des châtimens, ſans aucune recompenſe Et c'eſt pour cette raiſon que dans leurs Cours de Juſtice, cette Déeſſe eſt dépeinte avec ſix yeux devant, autant derrière, & un à chaque côté, pour repréſenter ſa circonſpection: & avec un ſac rempli d'or dans ſa main droite: & dans ſa gauche une épée qui eſt dans le foureau, pour montrer qu'elle a plus de penchant à récompenſer qu'à punir.

Dans le choix qu'ils font des perſonnes pour toutes ſortes d'Emplois, ils ont plus égard à la vertu qu'à l'habileté: car, puiſqu'il eſt néceſſaire qu'il y ait un gouvernement parmi les Hommes, ils croyent qu'un meſure ordinaire d'intelligence ſuffit pour s'en acquiter, & que le deſſein de la Providence n'a jamais été que l'adminiſtration des affaires publiques fût un énigme, dont le mot ne pourroit être déviné que par un petit nombre de perſonnes d'un genie ſupérieur, dont chaque ſiécle produit à peine deux ou trois: mais

mais ils ſuppoſent, que chaque homme a le pouvoir de s'abſtenir du menſonge, & de pratiquer les devoirs qui lui ſont preſcrits. Or la pratique de ces devoirs, diſent-ils, ſoutenuë d'un peu d'expérience & d'une grande droiture d'intention, rendra tout homme capable de ſervir ſon Païs, pourvû qu'on en exempte ſeulement ce petit nombre d'Emplois, qui requiérent de l'étude. Mais, ajoûtent-ils, il eſt ſi peu vrai qu'un défaut de vertus puiſſe être ſuppléé par des talens ſupérieurs, qu'au contraire jamais de grands Emplois ne peuvent tomber entre de plus dangereuſes mains, qu'entre celles d'un habile ſcélerat, parce que porté à faire du mal, il a toute l'autorité & toute l'adreſſe néceſſaire, pour ſatisfaire un ſi abominable penchant.

Ils ont une autre Loi bien remarquable: c'eſt de n'admettre à aucune Charge publique, ceux qui nient une Providence: car puiſque les Rois avouent qu'ils ne ſont que les Lieutenans de la Providence, les *Lilliputiens* diſent que c'eſt la choſe du monde la plus abſurde pour un Prince, que d'employer des Hommes qui déſavouent l'autorité même ſous laquelle il agit.

En rapportant toutes ces Loix, je ne parle que des Inſtitutions primitives. Car on ne ſçauroit nier que ce Peuple n'eut extrêmement dégeneré depuis quelques années. Par exemple, l'infame coûtume de s'élever à d'éminentes charges, & d'être honoré des plus éclatantes marques de diſtinction, parce qu'on s'étoit exercé à bien danſer ſur la cor-

corde, à ſauter par deſſus le bâton, & à ramper par deſſous, n'avoit été miſe en uſage que par le Grand-Pere de l'Empereur régnant, & n'étoit venu au point où je l'ai vuë, que par les factions dont l'Etat étoit déchiré, & qui cherchoient toutes à ſe rendre recommandables par la plus lâche ſoupleſſe.

L'ingratitude eſt un crime capital parmi eux, car leur raiſonnement eſt, que tout Homme qui en agit mal avec ſon Bienfaiteur, doit néceſſairement être conſideré comme l'Ennemi du Genre-humain en général, dont il n'a reçu aucun bienfait, & que par conſequent il eſt indigne de vivre.

Leurs notions touchant les devoirs des Parens & des Enfans, différent extrêmement des nôtres. Car, comme la conjonction du Mâle & de la Femelle, eſt fondée ſur un penchant que la Nature a établi pour la propagation de toutes les eſpéces, les *Lilliputiens* prétendent que l'Homme & la Femme ſont portez l'un vers l'autre comme le reſte des Animaux, par des motifs de concupiſcence; & que leur tendreſſe pour leurs petits, a auſſi ſa ſource dans une Loi de la Nature: c'eſt pourquoi ils ſont perſuadez qu'un Enfant n'eſt obligé à aucune reconnoiſſance envers ſon Pere, pour l'avoir engendré, ni envers ſa Mere pour l'avoir mis au monde: ce qui eut égard à la miſére de la vie humaine, n'eſt ni un bienfait en ſoi-même, ni conferé comme tel par les Parens,

rens, qui ſongeoient alors à toute autre choſe. Ces Raiſonnemens, & quelques autres du même genre, les ont déterminez à ne pas confier aux Parens l'éducation de leurs enfans, mais à établir dans chaque Ville des Seminaires publics, où tous les Parens, exceptez ſeulement les Manants & les Laboureurs, ſont obligez d'envoyer leurs Enfans des deux Sexes, dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt Lunes, parce qu'on ſuppoſe qu'alors ils commencent à être ſuſceptibles d'inſtruction. Ces Ecoles ſont de différens genres, ſuivant la différente qualité des Enfans qu'on y met. Pluſieurs Profeſſeurs très habiles, ſont chargez d'élever les Enfans ſuivant la condition de leurs Parens, & auſſi ſuivant leur génie & leurs propres inclinations Je dirai d'abord quelque choſe des Seminaires pour les Garçons, & enſuite de ceux qui ſont deſtinez aux Filles.

Les Seminaires des Garçons d'une illuſtre Naiſſance, ſont pourvûs de ſçavans Profeſſeurs & d'habiles Sous-Maîtres. Les habits & la nourriture des Enfans ſont fort ſimples. On leur inculque des principes d'honneur, de juſtice, de courage, de modeſtie, de clemence, de Religion & d'amour pour la Patrie. On les occupe toûjours à quelque choſe, excepté le tems qu'ils donnent à leurs repas & au ſommeil, & ce tems eſt fort court. Ils ont deux heures chaque jour pour leurs divertiſſemens, qui conſiſtent dans des exercices corporels.

On

On les habille jusqu'à l'âge de quatre ans; mais après cela ils sont obligez de s'habiller eux-mêmes, de quelque grande qualité qu'ils puissent être. Il ne leur est pas permis de se familiariser avec des Domestiques, mais ils prennent leurs divertissemens entr'eux, & toûjours en présence d'un Professeur ou de quelque sous-Maître, ce qui les garentit de ces impressions de sottises & de vanité auxquelles nos Enfans sont sujets. Leurs Parens ne sont admis à les voir que deux fois par an, & leur visite ne passe point l'heure. Il leur est permis d'embrasser leur Enfant en entrant & en sortant, mais un Professeur qui y est toûjours présent dans ces sortes d'occasions, ne souffre point qu'ils lui parlent à l'oreille, qu'ils lui témoignent une sotte tendresse, ou qu'ils lui apportent des sucreries ou autres friandises. Si la pension pour l'entretien & pour la nourriture de quelques Enfans n'est pas bien payée, il y a des Officiers de l'Empereur qui ont soin que la somme nécessaire se trouve.

Les Seminaires pour les Enfans des personnes de moindre rang, comme par exemple de Marchands, d'Artisans & autres, sont reglez dans la même proportion; ceux qui sont destinez à quelque métier, sont mis apprentifs à l'âge d'onze ans, au lieu que ceux qui appartiennent à des personnes de distinction, restent dans leurs Seminaires jusqu'à quinze, ce qui chez nous revient à vingt & un an: mais pendant les trois der-

nières années, on diminuë peu-à-peu la ſujettion où on les avoit tenus.

Dans les Seminaires des Filles les jeunes Demoiſelles ſont élevées à-peu-près comme les Garçons, avec cette différence ſeulement, qu'elles ſont habillées par des perſonnes de leur Sexe, mais toûjours en préſence d'un Profeſſeur ou d'un ſous-Maître, juſqu'à ce qu'elles aïent atteint l'âge de cinq ans: car à cet âge elles ſont obligées de s'habiller elles-mêmes. Que ſi leurs Gouvernantes ſont convaincuës d'avoir entretenu leurs Eleves de Contes de Revenans, d'Apparitions, & autres telles impertinences, dont nos Servantes en *Europe* gâtent l'imagination des Enfans, elles ſont trois fois foüettées en public, empriſonnées pour un an, & envoyées pour toûjours en exil dans la partie la moins peuplée de tout l'Empire. Par-là il arrive que les jeunes Demoiſelles ont autant de honte d'être ſottement peureuſes que les Hommes mêmes. Une autre différence entre l'éducation de ceux-ci, & celle qui eſt donnée aux Filles, eſt, que les exercices qu'on leur fait faire ſont moins violens, qu'on leur preſcrit quelques Réglemens ſur le gouvernement du Ménage, & qu'elles ne pouſſent pas leurs études ſi loin, quoi qu'elles ſoient obligées d'ailleurs de s'appliquer à des ſciences dont nos Dames en *Europe* n'ont pas la moindre idée. Car c'eſt une maxime chez ce Peuple, que parmi des perſonnes de diſtinction une Femme doit toûjours être une Compa-

gne

gne raiſonnable & agréable, parce qu'elle ne ſçauroit toûjours être jeune. Quand les Filles ont atteint l'âge de douze ans (âge auquel elles ſont nubiles parmi eux) leurs Parens ou leurs Tuteurs les aménent chez eux, après avoir fait les plus tendres remercimens aux Profeſſeurs, & il arrive très-rarement que la jeune Demoiſelle ne verſe des larmes en ſe ſéparant de ſes Compagnes.

Dans les Seminaires des Filles d'un moindre rang, les Enfans apprennent toutes ſortes d'Ouvrages convénables à leur ſexe. Celles qui doivent être miſes en apprentiſſage, ſont renvoyées à l'âge de neuf ans, & les autres gardées juſqu'à celui de treize.

Les Familles dont les Enfans ſont dans ces Seminaires d'un ordre inférieur, ſont obligées par-deſſus la penſion annuelle, qui eſt très-petite, de donner tous les mois à l'Intendant de la Maiſon une partie de ce qu'elles ont gagné, pour ſervir un jour à l'établiſſement des Enfans; car il faut remarquer qu'il y a une Loi qui régle juſqu'où il eſt permis aux Parens de porter leurs dépenſes; car, diſent les *Lilliputiens*, c'eſt quelque choſe d'injuſte, que des gens du commun, pour ſatisfaire leurs déſirs, faſſent une nichée d'Enfans, qui par les ſottes dépenſes de leurs Parens, ne ſçauroient manquer de tomber à la charge du Public. Pour ce qui regarde les perſonnes de diſtinction, elles donnent caution, que chacun de leurs Enfans aura une certaine ſomme, proportionnée à ſa condition; & il y a des Gens qui ſont chargez du ſoin de faire valoir ces

fonds; ſoin dont ils s'acquittent toûjours avec ſageſſe & avec la plus exacte juſtice.

Les Manants & les Laboureurs gardent leurs Enfans chez eux, parce qu'étant uniquement deſtinez à cultiver la Terre, leur éducation importe fort peu au Public; mais ceux d'entr'eux qui ſont vieux, ou qui tombent malades, ſont ſoignez & nourris dans des Hôpitaux: car dans ce Païs on ne ſçait ce que c'eſt que de demander l'aumône.

Peut-être que ce ſeroit ici le lieu d'informer le Lecteur de la manière dont j'ai vécu dans ce Païs pendant l'eſpace de neuf mois & treize jours que j'y ai paſſez. A l'égard de mes Meubles, ils conſiſtoient principalement dans une Table & une Chaiſe que j'avois faites pour mon uſage, en me ſervant des plus grands Arbres du Parc Royal. Deux-cent Couturieres furent employées à me faire des Chemiſes, & à coudre du linge pour mon Lit & pour ma Table. Ce linge étoit de la ſorte la plus épaiſſe: Mais comme malgré cela il n'auroit pû me ſervir, elles eurent la précaution de le mettre pluſieurs fois en double, & après cela de le piquer, comme on fait des Jupes en *Europe*. D'ordinaire leur linge a trois pouces de largeur, & trois pieds font la longueur de la piéce. Je me mis à terre pour que les Couturieres puſſent me prendre la meſure: l'une ſe mit ſur mon cou, & l'autre vers le milieu de ma jambe, chacune d'elles tenant une corde par le bout, pendant qu'une troiſiéme en meſuroit la longueur avec une eſpèce d'aune, longue d'un pouce.

Après

Après cela elles mesurérent mon pouce droit, & n'en demanderent pas davantage. Car par un calcul de Mathématique, elles avoient trouvé que le tour du pouce pris deux fois, fait celui du poignet ; & que le tour du poignet pris deux fois, fait celui du cou; & enfin, que le tour du cou pris deux fois, fait celui du milieu. Au reste, tout ce calcul n'étoit pas nécessaire, puisque j'étendis ma vieille chemise par terre pour leur servir de modèle ; & il faut que je dise à leur loüange, qu'elles l'imitérent parfaitement bien. Trois cent Tailleurs travaillérent à mes Habits ; mais ils avoient une autre méthode pour me prendre la mesure. Je me mis à genoux, & ils dressérent une échelle qui alloit depuis terre jusqu'à mon cou; un d'eux monta sur cette échelle, & laissa tomber une corde perpendiculairement depuis le collet de ma chemise jusqu'à terre, ce qui donnoit tout juste la longueur de mon Habit; mais le milieu du corps & les bras je me les mesurai moi-même Quand mes Habits (auxquels ils avoient travaillé dans ma Maison, parce que les leurs n'auroient pas pû les contenir) furent faits, ils avoient l'air de ces sortes d'ouvrages que les Dames en *Angleterre* font en coulant ensemble une infinité de piéces différentes, avec cette différence pourtant, que mes Habits étoient tous d'une seule & même couleur.

Trois cent Cuisiniers me faisoient à manger : ils étoient logez avec leurs Familles tout près de ma maison dans des Tentes,

où chacun d'eux avoit ſoin de m'apprêter deux plats. J'avois coûtume de prendre dans ma main une vingtaine de ceux qui me ſervoient à Table, & il y en avoit plus de cent qui reſtoient à terre, les uns avec des plats, & les autres avec des piéces de vin ou d'autre liqueur. A meſure que j'avois beſoin de quelque choſe, mes Domeſtiques qui étoient ſur la Table, ſe ſervoient fort adroitement d'une poulie pour le tirer à eux, à-peu-près comme on tire des ſceaux d'un puit en *Europe*. Un de leurs plats faiſoit une bonne bouchée, & je n'avois pas grand peine à avaler d'un ſeul trait une de leurs piéces de liqueur. Leur Mouton n'eſt pas ſi bon que le nôtre, mais en récompenſe leur Bœuf eſt excellent. Je me ſouviens d'en avoir mangé une Surlonge, dont je fus obligé de faire trois bouchées; mais cela eſt rare. Mes Valets étoient dans le dernier étonnement de me voir manger les Os, comme dans nôtre Païs nous faiſons l'aîle d'une Aloüette. Je ne faiſois qu'une ſeule bouchée d'une de leurs Oyes ou de leurs Coqs d'Indes, & il faut que je confeſſe que ces oiſeaux l'emportent de beaucoup ſur les nôtres, en fait de délicateſſe. Pour leurs oiſeaux d'un peu moindre taille, j'en pouvois mettre vingt ou trente au bout de mon coûteau.

Sa Majeſté Impériale informée de ma manière de vivre, voulut un jour avoir le bonheur (ce ſont ces termes) de dîner avec moi. Elle vint accompagnée de ſon illuſtre Famille, & j'eus ſoin de les placer

tous

tous dans des Fauteüils ſur ma Table, vis-à-vis de moi, avec leurs Gardes autour d'eux. *Flimnap*, le Grand Tréſorier, fut auſſi de ce Répas, & avoit ſa Baguette blanche à la main. Je remarquai plus d'une fois qu'il me regardoit de mauvois œil, mais ſans faire ſemblant de rien, je n'en mangeai en apparence qu'avec plus d'appetit, tant pour faire honneur à ma chére Patrie, que pour remplir la Cour d'admiration. Je ſuis très-perſuadé que cette viſite de l'Empereur a donné occaſion à *Flimnap* de me rendre de mauvais ſervices auprès de ſon Maître. Ce Miniſtre a toûjours été mon Ennemi ſecret, quoi qu'extérieurement il me fit plus de careſſes que ſon naturel rebarbatif ne ſembloit permettre. Il repréſenta à l'Empereur que ſes Finances étoient en mauvais état, qu'il étoit obligé de lever de l'argent à de gros intérêts, que des billets d'Epargne ne pourroient circuler qu'à neuf pour cent de perte : qu'en très-peu de tems j'avois coûté à Sa Majeſté plus d'un million & demi de *Sprugs* (qui ſont leurs plus grandes piéces d'or de la grandeur d'une paillette) & que ſauf meilleur avis, il conſeilloit à l'Empereur de me renvoyer à la première occaſion.

Comme j'ai été la cauſe (quoi qu'innocente) que la réputation d'une Dame du premier rang a été attaquée, il faut avant que d'aller plus loin, que je tâche de la juſtifier. Le Tréſorier s'étoit mis en tête d'être jaloux de ſa Femme, parce que de méchantes langues lui avoient dit qu'elle étoit folle de

moi, & aussi parce qu'il s'étoit répandu un bruit à la Cour, qu'elle étoit venuë une fois secrettement chez moi. Je proteste solemnellement que ce sont d'infames calomnies auxquelles l'Epouse du Trésorier n'a jamais donné lieu, n'aïant de ma vie reçû de sa part que d'innocentes marques d'amitié. Il est bien vrai qu'elle venoit souvent chez moi, mais toûjours publiquement, & jamais sans être accompagnée de trois personnes, qui étoient d'ordinaire sa Sœur, sa petite Fille, & quelqu'une de ses Amies; mais cela ne lui étoit point particulier, puisque plusieurs autres Dames de la Cour venoient souvent me voir. Et j'en appelle à tous mes Domestiques, s'ils ont jamais vû un Carosse à ma porte, sans sçavoir quelles personnes y étoient. Dans ces occasions, dès qu'un Valet m'avoit averti qu'il y avoit un Carosse à ma porte, ma coûtume étoit de m'y rendre d'abord, & après avoir salué ceux qui y étoient, de prendre soigneusement le Carosse & les deux Chevaux dans mes mains (car s'il y en avoit six, le Postillon en détachoit toûjours quatre) & de les placer sur ma Table, autour de laquelle j'avois attaché un bord qui avoit cinq pouces de hauteur, de peur d'accident. Il m'est arrivé souvent d'avoir quatre Carosses pleins de monde, & huit Chevaux à la fois sur ma Table, pendant que j'étois dans ma chaise à entretenir la Compagnie. J'ai passé plus d'une après-midi le plus agréablement du monde dans ces sortes de conversations. Mais j'ôse défier le Trésorier & ses deux Déla-

Délateurs *Clustril* & *Drunlo* (car je veux les nommer afin de leur faire honte) de prouver que quelqu'un soit jamais venu incognitò chez moi, excepté le Secretaire *Keldresal*, qui ne s'y rendit que par l'ordre exprès de l'Empereur, comme je crois l'avoir raconté. Je n'aurois pas insisté si longtems sur cet Article, si l'honneur d'une grande Dame n'y étoit si fort intéressé, pour ne rien dire de moi-même; quoi que je fusse alors *Nardac*, ce que le Trésorier lui-même n'est pas; car tout le monde sçait qu'il n'est que *Clumglum*, Titre qui a la même proportion avec celui dont j'étois honoré, qu'à le Titre de Marquis avec celui de Duc en *Angleterre*; quoi que d'ailleurs il eût le pas devant moi en vertu de son Emploi. Ces calomnies qui me vinrent aux oreilles par un accident, que ce n'est pas ici le lieu de rapporter, furent cause que *Flimnap* fit pendant quelques tems la mine à sa Femme, mais bien plus encore à moi; & quoi qu'enfin il ait été détrompé, & se soit raccommodé avec elle, jamais il ne m'a pardonné de m'avoir soupçonné à tort, & a même réussi à me perdre dans l'esprit de l'Empereur, qui pour dire le vrai, se laissoit trop gouverner par ce Favori.

CHAPITRE VII.

L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute-Trahison, se refugie à Blefuscu. *Manière dont il y est reçû.*

AVant que de raconter ma sortie de *Lilliput*, l'ordre veut que j'informe mes Lecteurs des raisons qui me forcérent à prendre & à exécuter ce dessein.

Tout qu'on appelle Cours, avoit été jusqu'alors un Païs inconnu pour moi, parce que la bassesse de ma condition ne m'avoit jamais permis d'en fréquenter. A la vérité, la conversation & la lecture m'avoient donné d'assez mauvaises idées des Princes & de leurs Ministres; mais jamais je ne me serois attendu à être convaincu un jour de la justesse de ces idées par ma propre expérience, & cela dans un Païs fort éloigné, & gouverné à ce que je croïois par des maximes tout-à-fait différentes de celles qui sont en vogue en *Europe*. Dans le tems que je me préparois à aller rendre mes Devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, un Seigneur fort consideré à la Cour, (à qui j'avois rendu un service très-signalé dans un tems qu'il étoit fort mal avec l'Empereur) vint de nuit chez moi dans une chaise fermée, & sans

ſans me faire dire ſon nom, me fit demander s'il ne m'incommoderoit pas. Les Porteurs étant renvoyez, je mis la chaiſe & le Seigneur qui y étoit dans la poche de mon juſtaucorps. Après cela, aïant donné ordre à un Valet, ſur qui je pouvois compter, de dire que j'étois indiſpoſé, & que je dormois, je fermai la porte de ma Maiſon, & je me mis à lier converſation avec celui qui venoit me rendre une viſite ſi myſtérieuſe.

Après les premiers complimens de part & d'autre, je remarquai qu'il étoit fort inquiet, & lui en aïant demandé la raiſon, il me pria de l'écouter avec patience, puis qu'il avoit à m'entretenir ſur un ſujet qui intéreſſoit également mon Honneur & ma Vie. Voici en ſubſtance le Diſcours qu'il m'adreſſa, & dont je mis ſur le papier les principaux Articles auſſi tôt qu'il fut ſorti.

Il faut que vous ſçachiez que le Conſeil s'eſt aſſemblé pluſieurs fois à vôtre ſujet, le plus ſecrettement qu'il étoit poſſible; & qu'il n'y a que deux jours que Sa Majeſté en eſt venuë à une Réſolution finale.

Vous n'ignorez pas que le Grand-Amiral *Skyreſh Bolgolam* a été vôtre Ennemi mortel preſque dès le moment de vôtre arrivée. Je ne ſçai quelles peuvent avoir été les premières cauſes de ſa haïne; mais il eſt certain qu'elle eſt beaucoup augmentée, depuis le glorieux ſuccès que vous avez euës dans vôtre Entrepriſe contre la Flotte de *Bleſuſcu*, parce qu'il ſent que tout Amiral qu'il eſt, il n'en a jamais fait autant. Ce Seigneur & *Flimnap*, le Grand Tréſorier, dont

l'inimitié contre vous à cause de sa Femme est connuë d'un chacun, *Limtoc* le Général, *Lalcon* le Chambellan, & *Balmuff* le Grand Justicier, ont dressé des Articles d'Accusation contre vous, & prétendent vous convaincre de Haute-Trahison, & de quelques autres Crimes capitaux.

Persuadé que j'étois de ma propre innocence, cette Exorde me mit dans de telles impatiences, que je fus sur le point d'interrompre celui qui m'annonçoit de si étranges nouvelles : mais il me pria de lui laisser continuer son Discours, ce qu'il fit en ces termes.

Par reconnoissance pour l'amitié que vous m'avez témoignée, j'ai fait en sorte d'être informé de tout leur Manege, & d'avoir copie des Articles d'Accusation, ce qui me coûteroit la Tête si cela venoit à être découvert.

Articles d'Accusation contre Quinbus-Flestrin (*l'*Homme-Montagne.)

Article I.

QUoique par une Loi faite pendant le Règne de Sa Majesté Impériale *Calinn Deffar Plune*, il soit ordonné : Que quiconque fera de l'eau dans l'enceinte du Palais Impérial, sera traité comme coupable de Haute-Trahison : Si pourtant, ledit *Quinbus-Flestrin*, en violation manifeste de la susdite Loi, sous prétexte d'éteindre le Feu qui avoit

avoit pris à l'Appartement de l'Impératrice, a malicieusement, traitreusement, & diaboliquement éteint ledit Feu, dans le susdit Appartement, situé dans l'enceinte du susdit Palais, contre la Loi qui vient d'être allegué, contre son Devoir, &c.

Article II.

Ledit *Quinbus-Flestrin* ayant amené la Flotte Impériale de *Blefuscu* au Port Impérial de *Lilliput*, & aïant depuis reçû ordre de Sa Majesté Impériale de se rendre Maître de tous les autres Vaisseaux dudit Empire de *Blefuscu*, de réduire cet Empire en Province, pour être désormais gouverné par un Viceroi, & d'exterminer non-seulement tous les Partisans de l'ancienne manière de casser les œufs, qui s'étoient réfugiez dans ce Païs; mais aussi tous les Habitans de cet Empire, qui ne voudroient pas sur le champ abjurer cette Heresie; a, comme un Traître qu'il est, demandé d'être exempté de rendre lesdits services, sous le ridicule prétexte de ne vouloir pas forcer les consciences, ni mettre à mort ou reduire en Esclavage un Peuple libre.

Article III.

Quand les Ambassadeurs de *Blefuscu* sont venus demander la Paix à Sa Majesté, ledit *Flestrin* a montré qu'il étoit un Traître, en s'intéressant pour les susdits Ambassadeurs, & en les divertissant; quoiqu'il sçût bien

qu'ils appartenoient à un Prince qui avoit été depuis peu ouvertement en Guerre contre Sa Majesté.

Article IV.

Ledit *Quinbus-Flestrin* s'apprête (ce qui est directement contre le devoir d'un fidèle Sujet) à faire un Voyage à la Cour de *Blefuscu*, quoique Sa Majesté Impériale ne lui en ait donné permission que de bouche; & sous prétexte de ladite permission a dessein d'entreprendre le susdit Voyage, afin d'aider à l'Empereur de *Blefuscu*, qui a été récemment en Guerre avec sa susdite Majesté Impériale.

Il y a quelques autres Articles, mais ceux dont je viens de vous lire l'Extrait, sont les plus importans.

On ne sçauroit nier que dans les différens Débats, qui s'élevérent à l'occasion de tous ces Chefs d'Accusation, Sa Majesté n'ait donné des marques d'une très-grande clémence, qu'elle n'ait souvent allegué vos services, & tâché d'extenuer vos crimes. Le Trésorier & l'Amiral ont fortement insisté qu'on vous fit souffrir une mort cruelle & ignominieuse, en mettant le feu à vôtre Maison, & que, lorsque vous en sortiriez, le Général vous attendît à la tête de vingt mille hommes, qui auroient ordre de vous blesser au visage & aux mains avec des Flèches empoisonnées. Quelques-uns de vos Domestiques devoient aussi recevoir un ordre secret de frotter vos Chemises d'un

d'un ſac empoiſonné, ce qui vous auroit bientôt fait mourir dans les plus affreux tourmens. Le Général embraſſa cet avis, en ſorte que depuis long-tems il y a pluralité de voix contre vous. Mais Sa Majeſté reſoluë, s'il ſe peut, de vous conſerver la vie, a detaché le Chambellan du parti de vos Ennemis.

Sur ces entrefaites, *Keldreſal*, Premier Secretaire des Affaires ſecrettes, qui s'eſt toûjours véritablement trouvé vôtre Ami, eût ordre de l'Empereur de dire ſon avis : ce qu'il fit de la manière du monde la plus propre à vous confirmer dans l'opinion avantageuſe que vous avez de lui. Il confeſſa que vos crimes étoient grands, mais que cependant il y avoit lieu à la miſéricorde, la plus belle de toutes les vertus dans un Prince, & que Sa Majeſté poſſedoit dans un degré ſi éminent. Il dit que l'amitié qui régnoit entre vous étoit ſi connuë de tout le monde, que peut-être l'Auguſte Compagnie devant laquelle il parloit, le tiendroit pour coupable de partialité : que cependant, pour obéir à Sa Majeſté, il diroit librement ſon ſentiment. Que ſi Sa Majeſté en conſidérarion de vos ſervices, & pour ſatisfaire au penchant qui la portoit à la clémence, avoit la bonté de vous conſerver la vie, & ordonnoit ſeulement qu'on vous crévât les deux yeux, il lui paroiſſoit que par cet Expédient, la Juſtice ſeroit en quelque ſorte ſatisfaite ; & que tout l'Univers exalteroit juſqu'aux Cieux la clémence de l'Empereur, auſſi-bien que la generoſité & la douceur de ceux qui

avoient

avoient l'honneur d'être ſes Conſeillers. Que la perte de vos yeux ne vous ôteroit rien de vos forces, que vous pourriez toûjours employer au ſervice de Sa Majeſté. Qu'un Courage aveugle n'en eſt que plus grand, parce qu'on ne voit point de Danger; que la crainte que vous aviez pour vos yeux, avoit été la ſeule difficulté que vous euſſiez rencontrée dans vôtre Entrepriſe contre la Flotte Ennemie; & qu'il devoit vous ſuffire de voir par les yeux des Miniſtres, puiſque les plus grands Princes ne voyoient pas autrement.

Cet Avis fut hautement rejetté par tout le Conſeil. *Bolgolam* l'Amiral, ne pût ſe retenir, mais ſe levant en fureur, dit, qu'il étoit étonné de quel front le Secretaire ôſoit opiner à conſerver la vie à un Traître. Que les ſervices que vous aviez rendus, étoient, au jugement de tous ceux qui ſe connoiſſoient en raiſons d'Etat, l'aggravation même de vos crimes; que vous, qui étiez capable d'éteindre le feu en piſſant ſur l'Appartement de l'Impératrice, (attentat qu'il ne pouvoit rappeller qu'avec horreur) pouviez quelques jours cauſer une inondation par le même moyen, & noyer tous ceux qui ſeroient dans le Palais. Il ajoûta, que les mêmes forces, par leſquelles vous vous étiez rendu Maître de la Flotte Ennemie, pourroient ſervir au premier mécontentement qu'on vous donneroit à la ramener à *Bleſuſcu*: Qu'il avoit de fortes raiſons de croire que dans le fond du cœur, vous aviez un penchant criminel pour la méthode

de hérétique de casser les œufs, & que comme la Trahison commence dans le cœur avant que d'éclater par des Actions, pour cette raison, il vous dénonçoit comme Traître, & demandoit que vous fussiez mis à mort.

Le Trésorier se rangea à la même opinion, il montra qu'il étoit impossible que les Revenus de Sa Majesté pûssent suffire aux fraix de vôtre entretien: Que tant s'en falloit que l'Expédient proposé par le Secretaire, de vous crever les yeux, fut un remède au mal qu'on craignoit, qu'au contraire, selon toutes les apparences il ne serviroit qu'à l'augmenter, comme cela paroît par l'exemple de certains Oiseaux, qui, quand on leur a ôté la vuë, n'en deviennent que plus gros & plus gras: Que Sa Majesté sacrée & tout le Conseil, qui étoient vos Juges, étoient en leurs consciences pleinement persuadez que vous aviez mérité la mort, ce qui suffisoit pour vous y condamner, quand même on n'auroit pas contre vous les preuves que demande la lettre de la Loi.

Mais Sa Majesté Impériale étant absolument déterminée à vous sauver la vie, eut la bonté de dire, que puisque le Conseil avoit décidé que la perte de vos yeux étoit une peine trop légère, on pourroit vous en infliger quelqu'autre dans la suite. Et vôtre Ami le Secretaire demandant avec instance d'être ouï sur ce que le Trésorier avoit objecté, que vôtre entretien étoit d'une dépense excessive à Sa Majesté, dit, que son Excellence, par les seules mains de qui passoient tous

tous les Revenus de Sa Majesté, pouvoit aisément pourvoir à cet inconvénient, en diminuant peu-à-peu la portion de mets qui vous étoit assignée; que par la faute de nourriture, vous vous affoibliriez de jour en jour, & viendriez infailliblement à mourir d inanition dans quelques mois; que vôtre corps étant amaigri & diminué de la moitié, la puanteur de vôtre Cadavre ne seroit plus tant à craindre; & qu'immédiatement après vôtre mort cinq ou six mille sujets de Sa Majesté pourroient en deux ou trois jours, couper toute la chair de vos os, & l'enterrer en différens endroits pour prévenir toute infection, laissant le Sequelette, comme un monument d'admiration pour la Postérité.

C'est ainsi que par la grande Amitié du Secretaire, tous ces Débats furent heureusement terminez. Défense très-expresse fut faite de revéler le projet de vous faire mourir par dégrez, mais la Sentence de vous créver les yeux fut couchée sur les Regîtres. L'Amiral seul trouvoit que vous étiez traité trop doucement, & vouloit que vous fussiez mis à mort sans retardement. Ce sentiment lui avoit été inspiré par l'Impératrice, qui n'a jamais pû vous pardonner la méthode indécente & irrégulière dont vous avez éteint le Feu qui avoit pris à son Appartement. Dans trois jours vôtre Ami le Secretaire viendra vous trouver pour vous lire les Articles de l'Accusation qui a été intentée contre vous: il vous notifiera ensui-

te

te la Bonté que Sa Majesté & son Conseil ont euë, de ne vous condamner qu'à perdre les yeux ; sentence douce, à laquelle Sa Majesté ne doute nullement que vous ne souscriviez avec Reconnoissance ; & afin que l'Operation soit bien faite, vingt Chirurgiens de Sa Majesté seront présens, lorsqu'on vous déchargera des Flêches pointues dans les prunelles des yeux.

Je laisse à vôtre prudence à prendre des mesures convenables sur tout ce que je viens de vous dire; pour moi, afin d'éviter tout soupçon, je vais me retirer le plus secrettement que je pourrai.

Il le fit, & me laissa en proye aux plus cruelles agitations. C'étoit une coûtume introduite par ce Prince & par son Ministère (coûtume, qu'on m'a assuré n'avoir jamais été en usage qu'en ce tems-là) que quand la Cour avoit dessein de faire quelque Execution cruelle, soit que la victime fut immolée au Ressentiment de l'Empereur, ou à la Haine d'un Favori, l'Empereur adressoit un Discours à tout son Conseil, dans lequel il s'étendoit sur sa Bonté & sur sa Clémence, comme sur des Qualitez connuës de tout le Monde. Ce discours étoit imprimé immédiatement après avoir été prononcé, & aussi-tôt repandû par tout l'Empire. Jamais le Peuple n'étoit plus effrayé que quand il recevoit ces sortes de preuves de la Bénignité de l'Empereur; parce qu'on avoit observé qu'à proportion que sa clémence étoit plus exaltée, le supplice aussi étoit plus inhumain, & l'innocen-

cence de la perſonne qui y étoit condamnée plus grande. Et pour ce qui me regarde, j'avouë ingenûment que n'aïant jamais été deſtiné à être Courtiſan, ni par ma naiſſance, ni par mon éducation, j'étois Juge ſi peu expert, que je ne voyois nullement la grace qu'on me faiſoit par cette Sentence, qui au contraire (quoique peut-être à tort) me paroiſſoit plûtôt trop rigoureuſe que trop douce. Quelquefois je voulois ſoûtenir mon innocence, car quoique je ne pûſſe pas nier les faits alléguez contre moi, il étoit certain pourtant qu'il n'y avoit dans ma conduite rien de criminel, & qu'ainſi j'aurois pû, comme j'en avois le deſſein, m'en remettre à la déciſion des Juges. Mais cette envie me paſſa bien vîte, dès que je me rappellai la puiſſance de mes Ennemis, & l'extrême facilité avec laquelle les Juges ſe laiſſent corrompre. Une fois je fus fortement tenté de me mettre en défenſe; car pendant que j'étois libre, toutes les forces de l'Empire n'auroient rien pû contre moi, & il m'auroit été facile de détruire toute la Capitale à coups de pierre; mais je rejettai auſſi-tôt ce projet avec horreur, me rappellant le ſerment que j'avois fait à l'Empereur, les graces que j'en avois reçuës, & le Titre de *Nardac* dont il m'avoit honoré. Je n'étois pas aſſez habile dans le Syſtême de Reconnoiſſance des Courtiſans, pour croire que l'injuſtice que l'Empereur vouloit me faire, acquittât toutes les obligations que je lui avois

Enfin je pris une réſolution, que quelques

ques personnes blâmeront peut être, & pas à tort à mon avis. Car j'avouë que je dois la conservation de mes yeux, & par conséquent celle de ma liberté, à ma précipitation, & à mon peu d'expérience; parce que si j'avois connu alors le génie des Princes & de leurs Ministres, comme j'ai fait depuis, aussi-bien que leur manière d'agir avec des Criminels, qui l'étoient encore beaucoup moins que moi, je me serois volontiers soumis à un châtiment si aisé. Mais emporté par le feu de la jeunesse, & aïant d'ailleurs permission d'aller rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, j'envoyai avant que les trois jours fussent écoulez, une lettre à mon Ami le Secretaire, dans laquelle je lui marquai le dessein que j'avois de partir le même matin pour *Blefuscu*; & sans attendre réponse, je me rendis à l'endroit de l'Isle où étoit nôtre Flotte. Je pris un des plus grands Vaisseaux de Guerre, attachai un Cable à la prouë, & aïant levé les Ancres, je me deshabillai, mis mes Habits (avec ma Couverture que j'avois eu soin d'apporter) dans le Vaisseau, & le tirant après moi, marchant en partie & en partie nageant, j'arrivai au Port-Royal de *Blefuscu*, où le Peuple m'avoit déja attendu depuis long-tems; ils me donnérent deux guides pour me conduire à la Capitale, qui porte le même nom. Je les portai dans mes mains jusqu'à ce que je ne fusse plus qu'à la distance de deux-cent verges de la Ville: alors je les mis à terre, & les priai d'aller notifier mon arrivée à un des Secretaires, & de lui dire où j'étois, & que

que mon dessein étoit d'y attendre les ordres de Sa Majesté. Une heure après j'eus reponse que Sa Majesté, toute la Famille Impériale, & les premiers Seigneurs de la Cour, venoient au devant de moi. A cette nouvelle j'avançai une centaine de verges : A peine fus-je à portée d'être vû, que l'Empereur & toute sa suite, décendirent de cheval, & que l'Impératrice & toutes ses Dames sortirent de leurs Carosses, sans qu'aucune de toutes ces personnes parut effrayée en me voyant. Je me couchai à terre pour baiser la main de l'Empereur & celle de l'Impératrice. Je dis à Sa Majesté que j'étois venu suivant ma promesse, & avec la permission de l'Empereur mon Maître, pour avoir l'honneur de voir un si puissant Monarque, & pour lui rendre tous les services dont je serois capable, & que ma Fidélité pour mon Souverain me permettroit; mais je gardai un profond silence sur ma disgrace, parce que n'en aïant été informé que secrettement, je pouvois supposer n'en rien savoir : d'ailleurs, je ne pouvois m'imaginer que l'Empereur auroit l'imprudence de découvrir ce secret, puisque je n'étois plus entre ses mains : en quoi néanmoins je me trompai, comme je le dirai bien-tôt.

Je ne fatiguerai point le Lecteur du détail de ma reception, qui fut proportionné à la générosité d'un si grand Prince ; ni de l'embarras où je fus de n'avoir ni Maison ni Lit, étant obligé de coucher à terre, enveloppé dans ma Couverture.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Par un Bonheur ſingulier, l'Auteur trouve moyen de quitter Blefuſcu, *& après avoir ſurmonté quelques difficultez, revient ſain & ſauf dans ſa Patrie.*

TRois jours après mon arrivée, me promenant au côté Septentrional de l'Iſle, je vis dans la Mer quelque choſe, à la diſtance d'environ une demi-lieuë, qui avoit l'air d'une Châloupe tournée ſans deſſus deſſous. J'ôtai mes ſouliers & mes bas, & avançant dans l'eau l'eſpace de deux ou trois cent verges, j'apperçûs l'objet que la Marée continuoit à pouſſer vers le Rivage, & alors je vîs diſtinctement une Châloupe, qui, ſelon toutes les apparences, avoit été détachée d'un Vaiſſeau par quelque Tempête. Sans perdre de tems je m'en retournai à la Ville, & priai Sa Majeſté Impériale de me prêter vingt de ſes plus grands Vaiſſeaux: & trois mille Matelots, ſous le Commandement du Vice-Amiral. Cette Flotte mit à la Voile, pendant que je me rendîs par le plus court chemin à l'endroit d'où j'avois découvert la Châloupe: je trouvai que la Marée l'avoit encore fait approcher. Les Matelots étoient tous pourvûs de Cordages, que j'avois eu auparavant ſoin d'ac-

d'accommoder, en entortillant plusieurs cordes ensemble, afin de les reendre plus fortes. Quand les Vaisseaux furent arrivez, je me deshabillai, & marchai dans l'eau jusqu'à ce que je fusse à la distance de cent verges de la Châloupe, après quoi je fus obligé pour y arriver de faire le reste du chemin à la nage. Les Matelots me jettérent le bout d'une corde, que j'attachai à l'avant de la Châloupe; & l'autre bout à un Vaisseau de guerre. Mais toute la peine que je prenois fut presque inutile, parce que ne pouvant prendre pied, j'étois hors d'état de travailler. Dans cette nécessité je fus obligé de gagner à la nage l'arrière de la Châloupe, que je me mis à pousser avec un de mes mains, le mieux qu'il me fût possible, & comme la Marée m'étoit favorable, je fis assez de chemin pour pouvoir toucher le fond, en n'ayant de l'eau que jusqu'au menton. Je me reposai pendant deux ou trois minutes, & puis continuai à pousser la Châloupe, jusqu'à ce que je n'eusse d'eau que jusqu'aux Aisselles; & comme alors le plus difficile étoit fait, je pris mes autres Cables, qui étoient dans un des Vaisseaux, & je les attachai d'abord à la Châloupe, & ensuite à neuf Vaisseaux que j'avois fait approcher pour cet effet. Le vent étant favorable, les Matelots remarquérent la Châloupe, & moi je facilitai leur Travail en la poussant, jusqu'à ce que nous ne fussions plus qu'à quarante Verges du Rivage. J'attendis là que l'eau fut basse, après quoi j'allai jusqu'à la Châloupe à pié

ses,

ſec, & par le ſecours de deux mille hommes pourvûs de différens inſtrumens; je la retournai de l'autre côté, & vis avec un très-grand plaiſir qu'elle n'étoit que très-peu endommagée.

Je ne fatiguerai point le Lecteur en lui diſant que pendant l'eſpace de dix jours j'eus mille & mille peines pour améner ma Châloupe au Port Royal de *Bleſuſcu*, où la nouvelle de mon arrivée avoit attiré un nombre infini de perſonnes, dont l'idmiration, à la vuë d'un ſi prodigieux Vaiſſeau, eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je dis à l'Empereur qu'un heureux Deſtin m'avoit fait rencontrer cette Châloupe, pour me tranſporter dans quelque endroit, d'où je pourrois regagner ma Patrie, & je ſuppliai Sa Majeſté de donner les ordres néceſſaires pour qu'on me fournit les choſes dont j'aurois beſoin pour raccommoder & pour avitailler ma Châloupe, & de m'accorder en même tems la permiſſion de partir; à quoi l'Empereur conſentit, après m'avoir fait néanmoins quelques reproches obligeans de vouloir le quitter ſi-tôt.

Je fus fort ſurpris de ne voir arriver pendant tout ce tems aucun Exprès qui me regardât, de la part de l'Empereur de *Lilliput* à la Cour de *Bleſuſcu*. Mais j'appris depuis que Sa Majeſté Impériale ne pouvant s'imaginer que je ſçavois quelque choſe de ſes deſſeins, avoit crû que j'étois ſeulement allé à *Bleſuſcu* pour dégager ma parole, & conformément à la permiſſion que

j'en avois reçuë, & qu'après avoir ſalué l'Empereur de *Bleſuſcu*, je ne manquerois pas de revenir dans peu de jours. Mais enfin, ma longue abſence commença de l'inquiéter; & après avoir pris conſeil avec le Tréſorier & le reſte de ſa Cabale, on envoya à la Cour de *Bleſuſcu* une Perſonne de qualité chargée d'une copie des Articles d'Accuſation contre moi. Cet Envoyé devoit repréſenter à l'Empereur l'extrême clémence de ſon Maître, qui avoit la bonté de ne me condamner qu'à perdre les yeux; que je m'étois ſauvé des mains de la Juſtice, & que ſi dans deux heures je n'étois de retour, je ſerois déclaré Traître, & dépoüillé de mon Titre de *Nardac*. L'Envoyé ajoûta, que pour maintenir la Paix & l'Amitié entre les deux Empires, ſon Maître s'attendoit que Sa Majeſté donneroit ſes Ordres, pour que je fuſſe bien garotté & conduit ainſi à *Lilliput*, afin d'y être puni comme un Traître.

L'Empereur de *Bleſuſcu* aïant pris trois jours pour ſe conſulter, fit une réponſe qui ne conſiſtoit qu'en complimens & en excuſes. Il dit, que le Monarque de *Lilliput* ne pouvoit ignorer que le projet de me garotter, étoit abſolument impraticable; que quoique j'euſſe emmené ſa Flotte, il ne laiſſoit pas de m'avoir de grandes obligations de ce que je l'avois ſervi à obtenir la Paix. Que, quoiqu'il en fût à ces égards, les deux Empires ſeroient bientôt délivrez de moi; parce que j'avois trouvé ſur la Côte un Vaiſſeau ſi

pro-

prodigieux, qu'il pouvoit non-ſeulement me contenir, mais même ſervir à me transporter par Mer dans quelque autre Païs: qu'il avoit donné les ordres néceſſaires pour que rien de tout ce qui m'étoit néceſſaire pour mon Voyage ne me manquât, & qu'ainſi il eſpéroit que dans peu de ſemaines les deux Monarchies ſeroient déchargées d'un ſi inſupportable Fardeau.

L'Envoyé s'en retourna à *Lilliput* avec cette réponſe, & l'Empereur de *Bleſuſcu* me fit part de tout ce qui s'étoit paſſé, m'offrant en même tems, mais ſous le ſceau du ſecret, ſa protection, ſi je voulois reſter à ſon ſervice; ce que je refuſai le plus honnêtement qu'il me fut poſſible, parce que, quoique je le cruſſe ſincère, j'avois réſolu de ne me plus fier aux Princes ni à leurs Miniſtres, ſi je pouvois m'en diſpenſer. J'ajoûtai, que puiſque ma Fortune, bonne ou mauvaiſe, m'avoit fait trouver un Vaiſſeau, j'étois déterminé à mettre en Mer, plûtôt que d'être un Différent entre deux ſi puiſſans Monarques. L'Empereur ne me parut pas fâché de mon deſſein, & je découvris par hazard, qu'il en étoit même bien-aiſe, comme auſſi ſes Miniſtres. Ces Conſidérations me firent hâter mon départ; en quoi la Cour, qui ne demandoit pas mieux que de me voir partir, eût la bonté de me ſeconder. Cinq cent Ouvriers furent employez à faire deux voiles pour ma Châloupe, & ces voiles furent faites du linge le plus fort qu'on pût trouver, mis treize fois

l'un ſur l'autre. J'accommodai mes Cordages & mes Cables, en entortillant vingt ou trente enſemble. Une grande pierre que je trouvai ſur le bord de la Mer, après avoir long-tems cherché, me ſervit d'Ancre. Je pris la graiſſe de trois cent Vaches pour ſuivre mon Vaiſſeau, & pour quelques autres uſages. Il eſt incroyable combien j'eus de peine à trouver des Arbres aſſez grands pour me faire des rames & des mâts, en quoi néanmoins je fus bien aidé par les Charpentiers de Navire de Sa Majeſté, qui contribuérent beaucoup à les polir, après que j'avois fait l'ouvrage le plus rude.

Dans l'eſpace d'un mois tout fut prêt: j'envoyai alors quelqu'un pour demander ſi Sa Majeſté n'avoit rien à m'ordonner, & pour lui dire que ſi elle me le permettoit, mon deſſein étoit de partir. L'Empereur accompagné de ſon Auguſte Famille, ſortit du Palais; je me proſternai à terre pour baiſer ſa main, qu'il me tendit d'une maniére fort gratieuſe. L'Impératrice & les jeunes Princes du Sang en firent autant. Sa Majeſté me fit préſent de cinquante bourſes de deux cent *Sprugs* chacune, avec ſon Portrait en grand, que je mis d'abord dans un de mes gants de peur d'accident. Les Cérémonies qui furent faites à mon départ, ſont en trop grand nombre, pour que j'en faſſe ici la Deſcription.

Cent Bœufs, trois cent Brebis, & autant de Mets que quatre cent Cuiſiniers purent apprêter, avec du Pain & toute ſorte de Breuvage

vage à proportion, ſervirent à avitailler ma Châloupe. Je pris avec moi ſix Vaches & deux Taureaux en vie, & le même nombre de Brebis & de Beliers, dans l'intention de les tranſporter dans mon Païs, & d'en multiplier la race. Pour les nourrir, j'avois pris à bord une bonne quantité de Foin, & un Sac de Froment. J'aurois volontiers pris avec moi une douzaine de Naturels du Païs, mais jamais l'Empereur n'y voulût conſentir, & par-deſſus une exacte recherche qui fut faite dans toutes mes poches, Sa Majeſté me fit promettre, foi d'Homme d'honneur, de n'emporter aucun de ſes Sujets, quand même ils y conſentiroient.

Aïant ainſi preparé toutes choſes de mon mieux, je mis à la voile le vingt-quatrième Septembre 1701 à ſix heures du matin, & après que j'eus fait environ quatre lieuës vers le Nord, le vent étant Sud-Eſt, à ſix heures du ſoir je découvris une petite Iſle éloignée d'une demi-lieuë au Nord-Weſt, & qui me parut déſerte. A une raiſonnable diſtance du Rivage je laiſſai tomber l'Ancre: Après cela je ſoûpai légérement, & tâchai enſuite de me repoſer. Je dormis, ſuivant ma conjecture, bien ſix heures, car deux heures après que je me fus reveillé, le jour commença à poindre: Il faiſoit un beau clair de Lune, je déjeûnai avant le lever du Soleil; & aïant levé l'Ancre à la faveur d'un bon vent, je continuai le même chemin que j'avois pris le jour précédent, en quoi mon Compas de Poche me fut d'un

grand usage. Mon intention étoit de gagner, si je le pouvois, une des Isles, que j'avois raison de croire être situées au Nord-Est du Païs de *Diemen*. Je ne vis rien de tout ce jour; mais le suivant vers les trois heures après midi, étant éloigné suivant mon calcul de vingt-quatre lieuës de *Blefuscu*, j'apperçûs une Voile qui portoit au Sud-Est. Je halai sur elle, mais je ne reçûs point de réponse; cependant je m'en approchois de plus en plus, parce que le vent commençoit à s'affoiblir. Je fis servir toutes mes Voiles, & dans une demie heure les gens du Vaisseau m'apperçurent, & tirerent un coup de mousquet pour m'avertir qu'ils m'avoient vû. Il m'est impossible d'exprimer la joye qu'excita en moi l'espérance de revoir ma chère Patrie, & les personnes à qui j'étois uni par de si tendres liens. Le Vaisseau fit petites voiles, & je l'atteignis entre cinq & six heures du soir le 26 Septembre; mais quels ne furent pas mes transports en voyant que c'étoit un Navire *Anglois*? Je mis mes Vaches & mes Brebis dans les poches de mon Habit, & me rendis à bord avec toutes mes petites provisions. C'étoit un Vaisseau Marchand, qui revenoit du *Japon* par les Mers du Nord & du Sud; le Capitaine qui s'appelloit Mr. *Jean Biddel*, étoit un Homme fort honnête, & très-entendu dans la Marine. Nous étions alors à trente dégrez de latitude Méridionale, & il pouvoit y avoir cinquante Hommes sur le Vaisseau, entre lesquels je trouvai un de

de mes vieux Camarades, dont le nom étoit *Pierre Williams*, qui fit de moi un Portrait fort avantageux au Capitaine. Ce galant Homme me fit toutes sortes de civilitez, & me pria de lui dire d'où je venois en dernier lieu, & où j'avois eu dessein d'aller. Je satisfis sa curiosité en peu de mots, mais il crût que je révois, & que les dangers que j'avois couru m'avoient troublé la cervelle. Sur quoi je tirai de ma poche mes Vaches & mes Brebis, qu'il n'eût pas plûtôt vuës, qu'il avoüa n'avoir rien à répondre à cette espéce de démonstration. Je lui fis voir ensuite l'or que l'Empereur de *Blefuscu* m'avoit donné; le Portrait de Sa Majesté en grand, & quelques autres curiositez du Païs. Je lui fis présent de deux Bourses, chacune de deux cent *Sprugs*, & je lui promis, que quand je serois arrivé en *Angleterre*, il auroit une de mes Vaches, & une Brebis pleine.

Il ne nous arriva pendant le reste du Voyage, qui généralement parlant, fut fort heureux, rien d'assez considérable pour en faire part à mes Lecteurs. Nous arrivâmes aux *Dunes* le 13 Avril 1702. Le seul malheur que j'eus, fût que les Rats m'emportérent une de mes Brebis, dont je trouvai les os, très-proprement rongez dans un coin. J'apportai le reste de mon Troupeau sain & sauf à Terre, & je le mis à l'Herbe dans un Boulingrin à *Greenwich*, où il s'engraissa parfaitement bien, quoique j'eusse toûjours craint le contraire. Je n'aurois jamais pû

les tenir en vie durant un ſi long Voyage, ſi le Capitaine ne m'avoit donné quelques-uns de ſes meilleurs Biſcuits, qui étant reduits en poudre & mêlez avec de l'eau, étoient la meilleure nourriture du monde pour mon petit Troupeau. En le montrant à pluſieurs perſonnes de Qualité & autres, je fis un profit conſidérable durant le peu de tems que je reſtai en *Angleterre*; & avant que d'entreprendre mon ſecond Voyage, je le vendis pour ſix cent piéces. Depuis mon dernier retour, j'ai trouvé que la race en eſt conſidérablement augmentée, & particulièrement des Brebis, qui, à ce que j'eſpère, ſerviront beaucoup à l'avancement des Manufactures de Laine, par la fineſſe de leur Toiſe.

Je ne reſtai que deux mois avec ma Femme & mes Enfans; car mon déſir inſatiable de voir de nouveaux Païs, ne me permit pas de faire chez moi un plus long ſéjour. Je laiſſai quinze cent piéces à ma Femme, & ce qui me reſtoit par-deſſus cette ſomme, je le convertis en Argent & en Marchandiſes, dans l'eſpérance de faire fortune. Mon Oncle *Jean* m'avoit laiſſé une petite Terre qui me valoit trente piéces par an, & j'avois par-deſſus cela un autre petit Bien, qui me rendoit encore davantage: ſi bien que je ne courrois aucun riſque de laiſſer ma Famille à l'Aumône. Mon Fils *Jeannot*, ainſi nommé après ſon Oncle, alloit alors à l'Ecole Latine, & étoit un fort bon Enfant. Pour ma Fille *Elizabeth* (qui

(qui à présent est bien mariée & a des Enfans) elle apprenoit à coudre. Je pris congé de ma Femme, de mon Fils, & de ma Fille, en mêlant mes larmes avec les leurs, & je me rendis à bord du *Hazardeux*, Vaisseau Marchand de trois cent Tonneaux, destiné pour *Suratte*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Que si mes Lecteurs sont curieux de sçavoir ce qui m'est arrivé dans ce second Voyage, leur curiosité sera bien-tôt satisfaite.

Fin de la première Partie.

BROBDINGNAG.
Flanflasnic.
Lorbrulgrud.
Decouvert A.D. 1703.
AMERIQUE SEPTENTRIONALE
Detroit d'Anian.
C. Blanco.
S.t Sebastian.
NOUVELLE ANGLETERRE
C. Mendocino.
Mont S.t Martin.
P.to S.t Francis Drake.
P. Monterey.

VOYAGES.

PART. II.

VOYAGE DE BROBDINGNAG.

CHAPITRE I.

Description d'une furieuse Tempête. La Chaloupe est envoyée à Terre pour faire de l'eau ; l'Auteur s'y embarque afin de découvrir le Païs. Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Manière dont il y est reçû. Description des Habitans.

CONdamné par mon Inclination aussi-bien que par la Fortune, à un genre de vie actif & inquièt ; dix mois après mon retour, je quittai de nouveau ma Patrie, & je m'embarquai aux *Dunes* le 20 Juin 1702.

dans un Vaiſſeau deſtiné pour *Suratte*, qui ſe nommoit le *Hazardeux*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Le vent nous fût très favorable juſqu'à la hauteur du *Cap-de-Bonne-Eſpérance*, où nous nous arrêtâmes pour nous rafraichir. Mais à peine y fûmes-nous arrivez, que nous nous apperçûmes que nôtre Vaiſſeau avoit une voye d'eau. Cette raiſon & la maladie de nôtre Capitaine, qui fût en ce tems-là attaqué de la fiévre, nous déterminérent à paſſer l'Hiver dans cet endroit, que nous ne pûmes quitter qu'à la fin de Mars. Nous mîmes alors à la voile, & eûmes un tems à ſouhait juſqu'à ce que nous fuſſions dans le Détroit de *Madagaſcar*. Mais aïant laiſſé cette Iſle au Nord, environ à cinq dégrez de latitude Méridionale, les vents, qui dans ces Mers viennent conſtamment d'entre le Nord & le Weſt, depuis le commencement de Décembre juſqu'au commencement de Mai, & ſoufflent d'une manière égale pendant tout ce tems, commencérent le 19 d'Avril de ſouffler avec beaucoup plus de violence, & à tourner plus au Weſt que de coûtume, & cela pendant l'eſpace de vingt jours. Ce terme expiré, nous nous trouvâmes à l'Eſt des *Moluques*, & environ au troiſième dégré de latitude Septentrionale, ſuivant une obſervation que nôtre Capitaine fît le 2 Mai, jour auquel un calme tout plat ſuccéda à la Tempête que nous venions d'eſſuyer, ce qui ne me cauſa pas une médiocre joye. Mais le Commandant de nôtre Navire, qui avoit plus d'une fois

fré-

fréquenté ces Mers, nous avertit de nous attendre à une Tempête. Sa prédiction fut accomplie dès le lendemain ; car un vent de Midi, qu'on appelle d'ordinaire la *Mousson* du Sud, commença à se lever.

Voyant que d'instant à autre il devenoit plus fort ; nous amenâmes la Civiére, & nous nous préparâmes à baisser la Misaine; mais comme il faisoit un gros tems, nous eûmes bien de la peine à en venir à bout. Nôtre Vaisseau étoit en pleine Mer: c'est ce qui nous fit résoudre d'aller plûtôt à Mâts & à Cordes que de capéer. La Tempête étoit si violente, qu'il sembloit à chaque instant que nous allions couler à fond. Cependant par le plus grand bonheur du monde, elle s'appaisa après avoir duré quelques jours.

Pendant cet orage, qui fut suivi d'un bon vent de Sud-West, nous avions été portez à l'Est avec tant de force; qu'aucun de ceux qui étoit à nôtre bord ne pouvoit dire où nous étions. Nous avions encore assez de provisions : Nôtre Vaisseau étoit très peu endommagé par la Tempête, & tout l'Equipage se trouvoit en parfaite santé; mais nous étions dans la situation la plus cruelle faute d'eau. Nous jugeâmes qu'il valoit mieux tenir la même route que de tourner plus au Nord, ce qui auroit pû nous méner au Nord-West de la grande *Tartarie*, & dans la Mer *Glaciale*.

Le 16 de Juin 1703. un Garçon qui étoit au haut du Perroquet, vît Terre. Le 17 nous apperçûmes distinctement une

grande Isle, ou bien un Continent (car nous ne sçavions lequel des deux) au côté Méridional duquel il y avoit une petite langue de Terre, qui avançoit dans la Mer, & une petite Baye, qui n'avoit pas même assez de profondeur pour un Vaisseau de cent Tonneaux. Nous laissâmes tomber l'Ancre environ à une lieuë de cette Baye, & nôtre Capitaine envoya une douzaine d'Hommes bien armez dans la Châloupe, avec des Futailles, pour voir s'il y auroit moyen de trouver de l'eau. Je lui demandai la permission de les accompagner, pour voir le Païs, & tâcher d'y faire quelques découvertes. Quand nous eûmes mis pied à Terre, nous ne vîmes ni Riviéres, ni Sources, ni aucune marque que le Païs fût habité. Nos gens cotoyérent le Rivage, pour voir s'ils ne trouvoient pas quelque Riviére qui se jettât dans la Mer, & moi je fis seul environ un mile de l'autre côté, sans rien voir qu'un terrein sec & pierreux. Mécontent de n'avoir rien découvert, je m'en retournois tout doucement à la Baye; mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis que non-seulement nos gens étoient déja dans la Châloupe, mais qu'ils tâchoient aussi de regagner le Vaisseau à force de rames, & avec un empressément dont je ne pûs comprendre la raison. J'allois leur crier de s'arrêter, quand j'apperçûs une espéce de Géant qui s'avançoit après eux dans la Mer, le plus vîte qui lui étoit possible; il n'avoit de l'eau que jusqu'aux génoux, & faisoit de prodigieuses enjambées.

Mais

Mais nos gens aïant une demie-lieuë d'avance ſur lui, & le fond de la Mer étant plein de Rochers en cet endroit, le Monſtre ne pût les atteindre. Cela me fut rapporté dans la ſuite, car je n'eus pas le courage de m'arrêter, pour voir la fin d'une ſi terrible Avanture. Je pris le parti de m'enfuïr au plus vîte, par le plus court chemin que je trouvai; & après avoir couru quelque tems, je grimpai ſur une Colline fort eſcarpée, d'où je pouvois voir une aſſez grande étenduë de Païs. Je le trouvai bien cultivé; mais ce qui me ſurprit d'abord fut la longueur de l'Herbe, qui avoit plus de vingt-quatre pieds en hauteur, & qui dans l'endroit où je la voyois, me paroiſſoit être conſervée pour en faire du Foin. Au haut de la Colline j'apperçûs un grand chemin, au moins le pris-je pour tel, quoi qu'il ne ſervit aux Habitans que d'un petit ſentier à travers d'un champ de Bled. Je me promenai quelque tems dans ce chemin, mais je ne pûs rien voir de côté ni d'autre, parce que c'étoit le tems de la Moiſſon, & que les Tuyaux avoient tout au moins quarante pieds de hauteur. Il me fallut une heure entiére avant que d'être au bout de ce champ, qui étoit environné d'une haye haute de cent & vingt pieds. Il y avoit une Barriére pour paſſer de ce champ dans le champ voiſin: Cette Barriére avoit quatre marches, au haut deſquelles il y avoit encore une pierre, par-deſſus laquelle il falloit ſauter. Il m'étoit impoſſible de monter ces marches, parce que chacune d'elles étoit

haute

haute de ſix pieds, & la pierre de plus de vingt. J'étois à chercher ſi je ne trouverois pas quelque ouverture dans la haye, lorſque je découvris dans le champ voiſin un des Habitans qui s'avançoit vers la Barriére, & qui étoit de la même taille que celui qui avoit pourſuivi nôtre Châloupe. Il me paroiſſoit de la hauteur d'un clocher ordinaire, & faiſoit environ dix verges de chemin à chaque enjambée. Frappé d'étonnement & de frayeur, j'allai me cacher dans le Bled, d'où je l'apperçûs au haut de la Barriére, qui regardoit dans le champ voiſin à la droite. Un moment après je lui entendis crier quelque choſe, mais d'une voix ſi terrible, que je crûs d'abord que c'étoit un coup de Tonnerre. A ſa voix accoururent ſix Monſtres de la même taille que lui, qui avoient en main des Faucilles d'une grandeur démeſurée. Ceux qui venoient d'accourir n'étoient pas ſi bien habillez que le premier, au ſervice de qui ils me paroiſſoit être. Car, après que celui-ci eût prononcé quelques mots, ils allérent moiſſonner le Bled dans le champ où j'étois. Je m'éloignai d'eux le plus qu'il me fut poſſible, quoi qu'avec une extrême difficulté, parce que les tuyaux de Bled n'étoient ſouvent qu'à la diſtance d'un pied les uns des autres, de manière que j'avois toutes les peines du monde de paſſer entre deux. Néanmoins en avançant toûjours j'arrivai dans un endroit du champ où le vent & la pluye avoit couché le Bled à terre. Ici il me fut abſolument impoſſible de faire un pas, car les tuyaux étoient ſi mêlez, que je ne pou-

pouvois pas me gliſſer à travers, & les barbes des Epics qui étoient tombez ſi fortes, que leurs pointes pénétroient à travers de tous mes habits. Au même inſtant j'entendis les Moiſſonneurs qui n'étoient plus qu'à cent verges de moi. Accablé de fatigues, & preſque réduit au déſeſpoir, je me couchai entre deux ſillons, & ſouhaitai de tout mon cœur de mourir. Le ſouvenir de ma Femme & de mes Enfans, que ſelon toutes les apparences je ne devois jamais revoir, me pénétroit de la plus vive triſteſſe. Un inſtant après je pleurois mon imprudence & ma folie, d'avoir entrepris un ſecond Voyage, contre l'avis de mes Parens & de tous mes Amis. Dans cet affreuſe agitation d'eſprit, je ne pûs m'empêcher de ſonger à *Lilliput*, dont les Habitans me prenoient pour une Créature d'une prodigieuſe grandeur; où j'étois capable de me rendre tout ſeul Maître d'une Flotte Impériale, & de faire ces autres merveilles, dont la mémoire ſera conſervée à jamais dans les Annales de cet Empire, & auxquelles la poſtérité aura tant de peine à ajoûter foi, quoique confirmées par la dépoſition d'un nombre infini de témoins. Je ſongeai que c'étoit quelque choſe de bien mortifiant pour moi, de paroître auſſi petit au Peuple parmi lequel j'étois, qu'un *Lilliputien* l'auroit paru au milieu de nous. Mais c'étoit là le moindre de mes malheurs: Car, comme l'on a obſervé que les Créatures humaines ſont plus ſauvages & plus cruelles à proportion de leur grandeur, que pouvois-je attendre ſi-non

d'être

d'être mangé par le premier de ces Monſtres qui me trouveroit. Certainement, les Philoſophes ont raiſon de dire, que rien n'eſt grand ou petit que par comparaiſon. Il auroit pû ſe faire que les *Lilliputiens* euſſent trouvé une Nation, dont le Peuple fût auſſi petit par rapport à eux, qu'eux-mêmes l'étoient à l'égard de moi. Et qui ſçait, ſi cette énorme Race de Géants, que je voyois devant mes yeux, n'eſt pas une Pepiniére de Nains en comparaiſon de quelque autre Peuple.

Quelque effrayé que je fuſſe, je ne pouvois m'empêcher de faire ces refléxions, quand un des Moiſſonneurs, qui n'étoit qu'à dix verges du ſillon où j'étois couché, me fit craindre que s'il faiſoit encore un pas il ne m'écraſât, ou qu'il ne me coupât en deux avec ſa faux. Pour prévenir l'un & l'autre de ces malheurs, quand je vis qu'il alloit faire quelque mouvement, je jettai un cri que la crainte eut ſoin de rendre grand. A ce cri le Monſtre s'arrête, & regardant pendant quelque tems de tous côtez au deſſous de lui, il m'apperçût enfin à terre. Durant quelques inſtans, il me conſidéra avec cette ſorte d'attention qu'on a, lors qu'on voudroit empoigner quelque petit Animal dangereux, ſans qu'il pût nous mordre ou nous égratigner, & comme moi-même j'avois quelquefois fait à l'égard d'une *Belette* en *Angleterre*. A la fin il ſe hazarda à me prendre par le milieu entre ſon pouce & le doigt d'après, & m'approcha à trois verges de ſes yeux, afin de me voir

plus

Fig. II.

plus diſtinctement. Je devinai ſa penſée, & par bonheur j'eus aſſez de préſence d'eſprit pour ne faire pas le moindre mouvement pendant qu'il me tenoit en l'air à la diſtance de plus de ſoixante pieds de terre, quoi qu'il me pinçât cruellement entre ſes doigts, & cela de peur qu'il ne me laiſſât tomber. Le ſeul mouvement que je fis, fut de tourner mes yeux vers le Soleil, de joindre mes mains enſemble d'un air de ſupplication, & de prononcer quelques mots d'un ton lamentable, & qui ne convenoit que trop à la ſituation où j'étois. Car à tout moment je tremblois qu'il ne me jettât contre terre, comme nous faiſions d'ordinaire à l'égard de quelque petit Animal odieux, que nous avons envie de détruire. Mais le Deſtin qui commençoit à s'appaiſer envers moi, fit que ma voix & mes geſtes lui plurent, & qu'étonné au dernier point de m'entendre articuler des ſons, il me regarda comme une eſpéce de curioſité. Dans le même tems, je ne pûs m'empêcher de faire pluſieurs ſoûpirs, de laiſſer couler quelques larmes, & de tourner la tête vers l'endroit où il me tenoit, lui donnant à connoître le mieux qu'il m'étoit poſſible, combien il me faiſoit mal. Il parut qu'il m'entendit, car aïant levé le pan de ſon habit, il m'y mit doucement, & un inſtant après il courut avec moi vers ſon Maître, qui étoit un bon Fermier, & le même que j'avois premièrement vû dans le champ. Le Fermier aïant (comme je ſuppoſe par leur converſation) reçû touchant ma perſonne toutes les informations

mations que ſon Serviteur pouvoit lui donner, prit un brin de paille, environ de la grandeur d'une canne; & il s'en ſervit pour lever les pans de mon Habit, qu'il croyoit être une eſpèce de peau, dont la nature m'avoit couvert. Il fit venir ſes valets & leur demanda (à ce qu'il me fut dit depuis) s'ils avoient jamais trouvé dans les champs une petite créature qui me reſſemblât. Alors il me mit doucement à terre dans la même ſituation que ſi j'euſſe été une Bête à quatre pâtes; mais je me levai d'abord & me promenant à petits pas en avant & en arrière, pour faire connoître à ce Peuple que je n'avois pas intention de m'enfuïr. Ils étoient tous aſſis en cercle autour de moi, afin de mieux obſerver mes mouvemens. J'ôtai mon Chapeau, & fis une profonde revérence au Fermier. Je me jettai à genoux, & aïant levé mes yeux & mes mains au Ciel, je prononçai quelques mots le plus haut qu'il me fut poſſible. Je tirai de ma poche une Bourſe où il y avoit de l'or, que je lui offris d'un air reſpectueux. Il la reçût dans la paume de ſa main, l'approcha enſuite tout près de ſes yeux, pour voir ce que c'étoit; après cela il la tourna pluſieurs fois avec la pointe d'un épingle (qu'il tira de ſa manche) mais toûjours ſans comprendre quelle Machine ce pouvoit être. Quand je vis cela, je lui fis ſigne de mettre ſa main à terre: après quoi je pris la Bourſe, & l'aïant ouverte, je verſai tout l'or dans la paume de ſa main. Il y avoit ſix quadruples d'*Eſpagne*, & vingt ou trente autres piéces plus petites. Je remar-

marquai qu'il mouilloit ſur ſa langue le bout de ſon petit doigt, pour prendre de cette manière une de mes plus grandes piéces, & puis une autre, mais il me parut qu'il ignoroit abſolument ce qu'elles étoient. Il me fit ſigne de les remettre dans la Bourſe, & puis de remettre la Bourſe dans ma poche, ce que je fis, après la lui avoir offerte encore cinq ou ſix fois.

Le Fermier fut convaincu alors que j'étois une Créature raiſonnable. Il me parla ſouvent, & quoique le ſon de ſa voix m'étourdit autant qu'auroit pû faire un Moulin à eau, il prononçoit néanmoins ſes mots diſtinctement. Je répondis le plus haut que je pûs en différentes Langues, & pluſieurs fois il ſe baiſſa ſi fort, qu'il n'y avoit que la diſtance de deux verges entre ſon oreille & moi; mais toute la peine que nous prîmes l'un & l'autre fut entiérement inutile, car il n'y eût aucun moyen de nous entendre. Il envoya alors ſes Serviteurs à leur ouvrage, & aïant tiré ſon mouchoir de ſa poche, il le plia en deux, & le tendit ſur ſa main gauche, qu'il mit toute ouverte à terre avec la paume deſſus, me faiſant ſigne de m'y mettre, ce qui n'étoit pas difficile, puis qu'elle n'avoit qu'un pied d'épaiſſeur. Je crus devoir obéïr, & de peur de tomber, je me couchai tout de mon long ſur le mouchoir, avec le reſte duquel il m'envelopa juſqu'à la Tête pour plus grande ſûreté, & de cette manière il m'emporta à ſa Maiſon. Arrivé chez lui, il me montra d'abord à ſa Femme; mais elle fit un cri & ſe retira en arrière,

re, comme les Dames en *Angleterre* ont coûtume de faire quand elles voyent un Crapaud ou une Araignée. Cependant, quand elle eût un peu consideré ma contenance, & avec quelle docilité j'obéissois aux moindres signes que son Mari me faisoit, elle s'apprivoisa bien vîte, & ne tarda guéres à m'aimer de tout son cœur.

Environ à midi un Domestique apporta le dîné, qui consistoit dans un seul plat, mais bon dans sa sorte, & tel qu'il falloit à un Laboureur. Ce plât avoit plus de vingt-quatre pieds de diamétre. La Compagnie consistoit dans le Fermier, sa Femme, trois Enfans & une vieille grand-Mere. Quand tout le monde fut assis, le Fermier me plaça à quelque distance de lui sur la Table, qui étoit haute de trente pieds. J'étois dans de terribles transes, & de peur de tomber en bas, je m'éloignai du bord le plus qu'il me fut possible. La Femme coupa en petites piéces un morceau de viande, & puis se mit à émier un peu de pain sur un assiette, qu'elle plaça ensuite devant moi. Je lui fis une profonde revérence, tirai mon coûteau & ma fourchette, & me mis à manger, dont ils parurent fort satisfaits. La Maîtresse du logis ordonna à sa servante d'aller quérir une petite coupe, qui ne tenoit qu'environ douze pintes, & qu'elle eut soin elle-même de remplir pour moi. Je fus obligé de me servir de mes deux mains pour prendre la coupe, & d'un air fort respectueux je bûs à la santé de la Dame du Logis, ce qui fit faire à toute la Compagnie un si grand éclat de ri-

rire, que je pensai en devenir sourd. Cette Boisson avoit un goût de petit cidre, & n'étoit nullement désagréable. Le Maître me fit signe alors de me mettre à côté de son assiette: mais comme je marchai sur la Table, étant, comme il est facile à mes Lecteurs de le concevoir, encore tout éperdu, il m'arriva de broncher contre une croute de pain & de tomber sur mon nez, mais par bonheur sans me faire du mal. Je me relévai d'abord, & remarquant que ces bonnes gens étoient fort inquiets, je pris mon Chapeau (que j'avois tenu par politesse sous le bras) & en le tournant au dessus de ma tête, je fis en même tems deux ou trois cris de joïe, pour montrer que je ne m'étois point blessé. Mais dans le tems que je m'avançois vers mon Maître (comme je l'appellerai toûjours dans la suite) le plus jeune de ses Fils, qui étoit assis à côté de lui, & qui étoit un méchant garnement d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint si haut en l'air qu'il n'y avoit partie de mon corps qui ne tremblât de peur; mais son Pere m'ôta d'entre ses mains, & lui donna un si terrible souflet, qu'il auroit pû renverser le plus terrible Elephant qu'on ait jamais vû en *Europe*, lui ordonnant en même tems de sortir de table. Mais moi, craignant que le garçon ne me gardât quelque rancune, & me ressouvenant parfaitement bien jusqu'à quel point les Enfans parmi nous sont cruels envers les Moineaux, les Lapins, les jeunes Chats, & les petits Chiens, je me jettai à genou, & désignant le criminel, je tâchai

à

à faire entendre à mon Maître, que je lui demandois en grace qu'il voulut lui pardonner. Le Pere y consentit, & donna permission à son Fils de reprendre sa place; sur quoi j'allai vers lui & baisai sa main, que mon Maître prit, & passa plusieurs fois sur mon visage comme pour me caresser.

Vers le milieu du repas le Chat favori de ma Maîtresse sauta dans mon giron. Cet Animal me parut trois fois plus grand qu'un Bœuf, à en juger par sa tête & par une de ses pâtes, que je considérai attentivement pendant que sa Maîtresse le caressoit & lui donnoit à manger. L'air furieux de cette Bête me fit trembler, quoique je fusse à l'autre bout de la Table, & que ma Maîtresse la retint, de peur qu'elle ne sautât sur la Table, & ne me prit entre ses grifes. Mais par bonheur j'en fus quitte pour la crainte; car le Chat ne fit pas la moindre attention à moi, quoique mon Maître m'en eût si fort approché, que je n'en étois plus qu'à la distance de trois verges. Comme j'avois toûjours ouï dire, & même éprouvé dans mes Voyages, que fuïr, ou marquer de la frayeur devant un Animal cruel, est le vrai moyen de s'en faire attaquer, je pris la résolution dans cette épineuse conjecture, de prendre un air ferme & assuré. Je me promenai cinq ou six fois avec un maintien intrepide devant la tête même du Chat, & vins ensuite tout près de lui; surquoi il sauta à terre, tout comme s'il avoit été plus effrayé encore que moi. Ce trait de courage qui m'avoit si bien réussi, fit que je n'eus pas tant peur des Chiens, dont

dont trois ou quatre venoient d'entrer dans la Chambre, comme cela est ordinaire dans les Maisons des Fermiers; un de ces Chiens, qui étoit un Mâtin, étoit de la grandeur de quatre Elephants Tout près de lui étoit un Levrier; plus haut encore, mais pas si large.

Nous avions presque achevé de dîner, quand la Nourrice entra, aïant entre ses bras un Enfant d'un an, qui m'apperçût d'abord, & commença à crier si fort qu'on l'auroit entendu à une lieuë, & cela, suivant la bonne coûtume des Enfans, pour que je lui servisse de jouët. Sa Mere par pure indulgence me prit, & m'avança vers l'Enfant, qui me saisit incontinent par le milieu, & fourra ma tête dans sa bouche, ce qui me fit jetter des cris si affreux, que l'Enfant effrayé me laissa tomber, & je me serois infailliblement cassé le cou, si la Mere n'avoit pas tenu son tablier sous moi. La Nourrice pour appaiser le petit, se servit d'un Hochet, qui étoit une espèce de Vaisseau creux, rempli de grandes pierres, & attaché avec un Cable au milieu du corps de l'Enfant. Mais cela n'y fit œuvre, tellement qu'elle fut obligée d'avoir recours au dernier remède, qui étoit de lui donner le sein. J'avouë n'avoir jamais vû un objet plus monstrueusement dégoûtant, que celui qui s'offrit alors à mes regards. J'en étois si près que je pouvois le voir très-distinctement: mais j'aime mieux épargner à mes Lecteurs une pareille Description, & leur faire part d'une reflexion que m'inspira la vuë de ce laid & énor-

me ſein. La peau de nos Dames *Angloiſes*, diſois-je en moi-même, nous paroît très-belle : mais cela ne viendroit-il pas de ce que ces Dames ne ſont pas plus grandes que nous, & de ce que nous ne voyons pas leur peau à travers un Microſcope, qui nous convaincoit que le teint le plus blanc & le plus uni, n'eſt au fond qu'un aſſemblage rabotteux de pluſieurs vilaines couleurs.

Je me ſouviens que dans le tems que j'étois à *Lilliput*, les teints des Habitans me paroiſſoient la plus belle choſe du monde, & que cauſant ſur ce ſujet avec un Homme d'eſprit du Païs, qui étoit un de mes intimes Amis, il me dit que mon viſage lui paroiſſoit beaucoup plus beau & plus uni quand il me regardoit de terre, que lorſque placé dans ma main il pouvoit me conſidérer de plus près. Il m'avoüa qu'il appercevoit alors de grands creux dans mon menton, que le poil de ma barbe étoit plus rude que la ſoye d'un Sanglier, & que mon teint étoit compoſé de pluſieurs couleurs très-déſagréables : Quoique je puiſſe dire ſans vanité, que je ſuis auſſi beau que la plûpart des perſonnes de mon Sexe & de mon Païs, & que mon teint n'eſt pas autant hâlé par mes Voyages qu'il auroit pû l'être. D'un autre côté, parlant des Dames de la Cour de *Lilliput*, il m'a dit plus d'une fois que l'une avoit des tâches de rougeur, une autre la bouche trop grande, une troiſième le nez mal fait, qui étoient tout des choſes dont il m'étoit impoſſible de m'appercevoir.

J'a-

J'avouë ingenûment que les refléxions que je viens de faire ſont fort naturelles, & que mon Lecteur auroit bien pû les faire ſans moi. Cependant je n'ai pû m'empêcher de lui en faire part, de peur qu'il ne s'imaginât que ces vaſtes Créatures fuſſent réellement plus difformes que nous: car pour leur rendre juſtice, il faut que je confeſſe que c'eſt un Peuple fort bien tourné; & en particulier touchant mon Maître, que, quoi qu'il ne fût qu'un Fermier, ſes traits pourtant me paroiſſoient très bien proportionnez, quand je les conſidérois à la diſtance de ſoixante pieds, c'eſt à-dire, quand je me tenois à terre tout près de lui.

Lors qu'on fût ſorti de Table, mon Maître alla trouver ſes Ouvriers, & autant que je pûs le découvrir par ſa voix & par ſes geſtes, donna ordre à ſa Femme d'avoir bien ſoin de moi. J'étois extrémement las, & j'avois une furieuſe envie de dormir. Ma Maîtreſſe qui le remarqua, me mit ſur ſon propre lit, & me couvrit d'un mouchoir blanc, mais qui étoit plus grand & plus épais que la principale voile d'un Vaiſſeau de Guerre. Je dormis environ deux heures, & ſongeai que j'étois chez moi avec ma Femme & mes Enfans, ce qui redoubla ma triſteſſe, quand à mon réveil je me trouvai ſeul dans un vaſte Appartement qui avoit deux à trois cent pieds d'étenduë, & plus de deux cent en hauteur; & dans un lit qui avoit quarante verges de largeur. Ma Maîtreſſe étoit ſortie pour avoir ſoin de

ſes affaires Domeſtiques, & avoit fermé après elle la porte de la Chambre où j'étois. Le Lit étoit à huit verges de terre. Preſſé par quelque néceſſité, j'aurois bien voulu deſcendre, mais je n'ôſai appeller perſonne, parce qu'auſſi-bien tous mes cris auroient été inutiles, & ne ſeroient certainement pas parvenus juſqu'à la Cuiſine, où toute la Famille étoit. Pendant que je me trouvois dans cet embarras, deux Rats grimpérent contre les rideaux, & coururent de côté & d'autre en flairant. Un d'eux vint juſques ſur mon viſage, & me cauſa une terrible frayeur. Je me levai auſſi-tôt, & tirai mon Epée pour me défendre. Ces horribles Animaux eurent la hardieſſe de m'attaquer des deux côtez, & un d'eux me ſauta au collet, mais j'eus le bonheur de lui fendre le ventre avant qu'il pût me faire aucun mal. Il tomba à mes pieds, & l'autre voyant le ſort de ſon camarade s'enfuït; mais non pas ſans avoir reçû une bonne bleſſure par derrière, que je lui donnai pendant qu'il s'enfuïoit. Cet exploit achevé, je me promenai au petit pas de côté & d'autre ſur le lit, pour me remettre de ma frayeur & de la fatigue que je venois d'eſſuyer. Ces Rats étoient de la taille d'un grand Dogue d'*Angleterre*, mais infiniment plus agiles & plus méchants: ſi bien que ſi j'avois ôté mon Epée avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré. Je meſurai le Rat mort, & trouvai qu'il avoit deux verges moins un pouce de longueur.

Peu

Peu après ma Maîtreſſe entra dans la Chambre, & me voyant tout en ſang, elle courut au plus vîte à moi, & me prit dans ſa main : je lui montrai le Rat mort, en riant & en faiſant d'autres démonſtrations de joye, pour lui donner à connoître que je n'avois aucun mal. Elle en fut charmée, & ordonna à une Servante de prendre le Rat avec des pincettes, & de le jetter par la fenêtre. Après cela elle me mit ſur une table, où je lui montrai mon Epée toute ſanglante, que j'eſſuyai un inſtant après, & que je remis dans ſon Fourreau. J'étois preſſé de faire plus d'une de ces ſortes de choſes à l'égard deſquelles les Procurations ſont impraticables; & pour cet effet je m'efforçai de faire comprendre à ma Maîtreſſe, que je ſouhaitois d'être mis à terre ; ce qui étant exécuté, ma pudeur ne me permit pas de faire d'autres geſtes que de montrer la porte, & de me courber pluſieurs fois. La bonne Femme me comprit enfin, quoi qu'avec grande peine: elle me prit dans ſa main, & me mit à terre dans le Jardin. Je m'éloignai d'elle de deux cent verges ; & lui aïant fait ſigne de ne me pas regarder & de ne me pas ſuivre, je me cachai entre deux feüilles d'Ozeille, & ſatisfis à mes beſoins.

J'eſpère que le Lecteur Benevole m'excuſera ſi j'inſiſte quelquefois ſur des particularitez de ce genre, qui quoique peu intéreſſantes aux yeux du vulgaire ignorant, ne laiſſent pas de donner un nouveau dégré d'étenduë aux idées & à l'imagination d'un Philo-

losophe. D'ailleurs, je me suis particulièrement attaché à la vérité, sans prêter à mon stile les ornemens affectez du mensonge: & je puis dire que toutes les circonstances de ce Voyage ont fait sur moi une si vive impression, & sont si profondément gravées dans ma mémoire, qu'en les mettant sur le papier, je n'en ai omis aucune, qui fut tant soit peu importante: Quoiqu'après une exacte revuë, j'aye effacé quelques endroits moins importans, qui sont dans ma première copie; & cela crainte d'ennuïer mes Lecteurs; crainte qui, à ce qu'on dit, devroit agiter la plûpart des Auteurs de Voyages.

CHAPITRE II.

Description de la Fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & ensuite à la Capitale. Particularitez de ce Voyage.

MA Maîtresse avoit une Fille de neuf ans, qui étoit une très-aimable Enfant pour son âge, qui faisoit de son Eguille tout ce qu'elle vouloit, & d'une adresse surprenante à habiller sa poupée. Sa Mere & elle résolurent d'accommoder pour la nuit suivante le Berceau de la poupée pour moi: le

le Berceau fut mis dans un petit Tiroir d'un Cabinet, & le Tiroir placé sur une Tablette suspenduë en l'air de peur des Rats. Pendant tout le tems que je restai dans cette Maison, je n'eus point d'autre lit, quoique je le rendisse plus commune, quand j'eus un peu apris à parler la Langue du Païs, & que je fus en état d'exprimer tellement qu'ellement mes besoins. Cette jeune Fille étoit si adroite, qu'après que j'eus ôté deux ou trois fois mes habits devant elle, elle fut en état de m'habiller & de me déshabiller, quoique je ne lui aye jamais donné cette peine, quand elle vouloit me laisser faire. Elle me fit sept chemises, & quelqu'autre linge, qui quoique très-fin, ne laissoit pas d'être plus épais & plus rude qu'une Haire; & toûjours elle eût la bonté de le laver elle-même. Elle tâcha aussi de m'apprendre la Langue du Païs: Quand je montrois quelque chose avec le doigt, elle m'en disoit le nom, de manière que dans peu de jours je pouvois demander tout ce que je voulois. C'étoit une très-bonne Enfant, & qui n'avoit pas tout à-fait quarante pieds de hauteur, étant petite pour son âge. Elle me donna le nom de *Grildrig*, nom que sa Famille me conserva, & par lequel je fus désigné ensuite par tout le Royaume. Ce mot revient au *Nanunculus* des Latins, au *Homunceletino* des Italiens, au *Mannikin* des Anglois, & au *Mirmidon* des François. C'est à elle principalement que je dois ma conservation dans ce Païs, & pendant tout le tems que j'y fus, je ne me séparai jamais d'elle; je l'appellois ma *Glumdalclitch*,

clitch, ou ma petite Nourrice. Et je ſerois le plus ingrat de tous les Hommes, ſi je ne faiſois pas mention de ſa tendreſſe & de ſes ſoins à mon égard, que je ſouhaiterois de tout mon cœur être en état de reconnoître, au lieu que je ſuis, ſelon toutes les apparences, le fatal quoiqu'innocent inſtrument de ſa diſgrace. On commençoit déja à parler de moi dans le Voiſinage. Le bruit s'y étoit répandu, que mon Maître avoit trouvé dans les Champs un Animal extraordinaire, de la grandeur d'un *Splacknuck*; mais dont toutes les parties étoient exactement faites comme celles d'une Créature humaine, à laquelle il reſſembloit de plus dans toutes ſes actions; qu'il parloit un petit langage qui lui étoit propre, qu'il avoit déja appris quelques mots de leur Langue, marchoit ſur ſes jambes, étoit doux & apprivoiſé, venoit quand on l'appelloit, faiſoit tout ce qu'on vouloit, & avoit les plus jolis membres du monde, & un teint plus beau que celui d'une Fille de qualité de trois ans. Un autre Fermier qui ne demeuroit pas loin de chez nous, & étoit un intime Ami de mon Maître, vint lui rendre viſite, dans le deſſein de s'informer de la vérité de cette Hiſtoire. Je fus d'abord produit & placé ſur une Table, où je me proménai de côté & d'autre, ſelon qu'on me l'ordonnoit, tirai mon Epée, la remis dans le Fourreau, fis la Revérence à celui qui étoit venu rendre viſite à mon Maître, lui demandai en ſa propre Langue comment il ſe portoit, & lui dis qu'il etoit le bien venu, pré-

préciſément comme ma petite Nourrice m'avoit inſtruit. Cet homme qui étoit vieux & qui n'avoit pas la vuë trop bonne, mit ſes Lunettes pour me mieux conſidérer, & j'avouë que la ſingularité de ce ſpectacle m'arracha un éclat de rire fort impoli. Nos gens s'apperçurent pourquoi je riois, & éclatérent dans le même inſtant, ce qui penſa fâcher ce vieux Fou. Il paſſoit pour Avare, & par malheur pour moi il ne juſtifia que trop cette eſpèce de réputation. Il conſeilla à mon Maître de me montrer comme une Rareté dans la Ville voiſine un jour de Marché. En voyant mon Maître & ſon Ami qui cauſoient long-tems enſemble, & dont la vuë portoit ſouvent ſur moi, je craignis qu'il ne ſe tramât quelque choſe qui me regardât; & dans ma frayeur je crus même comprendre une partie de ce qu'ils diſoient. Mais le matin ſuivant *Glumdalclitch* ma petite Nourrice, me raconta fidèlement tout ce qui avoit été dit, en aïant été informée par ſa Mere. La pauvre Fille me mit dans ſon ſein, & ſe mit à pleurer de l'air du monde le plus touchant. Elle aprehendoit qu'il ne m'arrivât quelque malheur, & que quelque Ruſtre ne me briſât en piéces en me tenant entre ſes mains. Elle avoit remarqué en moi pluſieurs traits de Modeſtie & de noble Fierté, & étoit perſuadé que je ſerois indigné au dernier point, ſi pour de l'argent on me faiſoit voir à toutes ſortes de gens comme une Marionette. Elle dit, que ſon Papa & ſa Maman lui avoient promis que *Gildrig* ſeroit à elle, mais qu'elle voyoit bien qu'ils lui feroient com-

me l'année paſſée, qu'ils lui promirent un Agneau, qui dès qu'il fut gras, fut vendu à un Boucher. En mon particulier, je puis proteſter que j'étois moins inquiet de cette nouvelle que ma Nourrice. Je n'avois jamais perdu l'eſpérance de recouvrer un jour ma liberté; & pour ce qui regarde l'ignominie d'être promené en qualité de Monſtre, je conſidérai que j'étois Etranger dans le Païs, & que ce malheur ne pourroit jamais m'être reproché ſi je revenois en *Angleterre*; puiſque le Roi de la *Grande-Bretagne* lui-même auroit été obligé de paſſer par-là s'il avoit été à ma place.

Mon Maître ſuivant l'avis de ſon Ami, n'attendit que juſqu'au premier jour de Marché pour me porter dans une Boëte à la Ville prochaine, & ne prit avec lui que ma petite Nourrice. La Boëte étoit fermée de tous côtez, & n'avoit qu'une petite porte par laquelle je pouvois entrer & ſortir, & quelques petits trous pour que l'air y entrât. *Glumdalclitch* avoit eu la précaution de mettre dans la Boëte le Matelas du lit de ſa poupée, pour me coucher deſſus. Malgré cette précaution, le Voyage, qui ne fut que d'une demie heure, m'avoit preſque roüé. Car les Chevaux avançoient quarante pieds à chaque pas, & trottoient d'une manière ſi peu commode, qu'un Vaiſſeau agité par une grande Tempête s'élève & s'abaiſſe encore moins que je ne faiſois à chaque inſtant. Il y avoit tant ſoit peu plus loin de nôtre Logis à la Ville prochaine que de *Londres* à St. *Albans*. Mon Maître s'arrêta

rêta à ſon Auberge ordinaire ; & après avoir conſulté l'Hôte, & fait quelques préparations néceſſaires, il loüa le *Gruttrud*, ou le Crieur public, pour aller notifier à haute voix par toute la Ville, qu'il y avoit une Créature inconnuë à voir à l'enſeigne de l'*Aigle verte*; que cette Créature n'étoit pas ſi grande encore qu'un *Splacnuck* (Animal du Païs environ de ſix pieds) & que dans toutes les parties de ſon corps elle reſſembloit à un Homme, prononçoit différens mots, & faiſoit mille gentilleſſes.

Je fus placé ſur une Table dans la principale Chambre de l'Auberge, qui pouvoit bien avoir trois cent pieds en quarré. Ma petite Nourrice ſe tenoit ſur une chaiſe baſſe tout près de la Table, pour prendre garde à moi, & pour m'ordonner ce que j'aurois à faire. Afin d'éviter la preſſe, mon Maître voulut que je ne fuſſe vû que de trente perſonnes à la fois. Je me proménai ſur la Table comme la Fille de mon Maître me l'ordonnoit ; elle me fit quelques queſtions qu'elle ſçavoit que j'entendois, & j'y répondis le plus haut qu'il me fût poſſible. Je m'adreſſai pluſieurs fois aux Spectateurs, dis qu'ils étoient les bien-venus, les aſſurai de mes Reſpects & me ſervis de quelques autres Phraſes que j'avois appriſes. Je pris un de rempli de Liqueurs, que ma petite Nourrice m'avoit donné en guiſe de coupe, & bûs à leur ſanté. Je tirai mon Epée & fis le moulinet à la manière des Maîtres d'Armes en *Angleterre*. *Glumdalclitch* me donna un brin de paille avec lequel je fis l'exerci-

ce de la pique que j'avois appris dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour-là à douze Compagnies différentes, & autant de fois obligé de recommencer le même Manége, jusqu'à ce que je fusse à demi mort de lassitude & de frayeur. Car, ceux qui m'avoient vû, avoient fait de moi de si étranges rapports, que le Peuple étoit sur le point d'enfoncer les portes par un motif d'intérêt. Mon Maître ne voulût pas permettre que personne, excepté ma Nourrice, me touchât; &, pour prévenir tout malheur, des Bancs furent mis tout autour de la Table, & à telle distance qu'il étoit impossible d'atteindre jusqu'à moi. Nonobstant cela un fripon d'Ecolier me jetta une Noisette à la tête : ce fut un grand bonheur qu'elle ne m'attrapa point, car sans cela elle m'auroit fait sauter la Cervelle, étant à-peu-près de la grosseur d'une Courge. Mais j'eus le plaisir de voir que ce petit Coquin fut bien rossé, & puis chassé hors de la Chambre.

Mon Maître fit publier par toute la Ville que le jour de Marché suivant il me feroit voir encore, & en même tems eût soin de me préparer une Voiture plus commode, ce qu'il avoit grande raison de faire; car j'étois si fatigué de mon premier Voyage, & de toutes les belles choses qu'on m'avoit fait faire huit heures de suite, que je pouvois à peine me tenir sur mes pieds ou proférer un seul mot. Il me fallut plus de trois jours avant que de pouvoir me remettre; & comme s'il avoit été dit qu'au Logis même

je

je n'aurois aucun répos, tous ceux qui demeuroient autour de nous, à plus de cent miles à la ronde, se rendirent à la Maison de mon Maître pour me voir; ce qui lui valut de grandes sommes. Ainsi, quoique je ne fusse pas mené à la Ville, j'avois fort peu de relâche chaque jour de la Semaine (excepté le Mecredi qui est leur jour de Sabat.)

Mon Maître voyant le profit qu'il tiroit de moi, forma le dessein de me promener par les Villes les plus considérables du Royaume. S'étant donc pourvû de tout ce qui lui étoit nécessaire pour un long Voyage, & aïant reglé ses Affaires Domestiques & pris congé de sa Femme, le 17 Août 1703. environ deux mois après mon arrivée, nous partîmes pour la Capitale, située à-peu-près au milieu de tout l'Empire, & à plus de mille lieuës de nôtre Maison: mon Maître fit monter sa Fille *Glumdalclitch* à Cheval derrière lui. Elle m'avoit mis dans une Boëte qu'elle tenoit sur son giron. La bonne Fille avoit garni la Boëte de l'étoffe la plus douce qu'il lui avoit été possible de trouver, sans oublier le lit de sa poupée, ni aucune autre chose qu'elle croyoit pouvoir m'être nécessaire ou agréable. Pour toute compagnie nous n'avions qu'un Garçon de Logis, qui venoit à Cheval derrière nous avec le Bagage.

Le dessein de mon Maître étoit de me faire voir dans toutes les Villes qui seroient sur sa route, & de quitter le grand-Chemin, quand il n'y auroit que cinquante ou cent

miles à faire pour arriver à un Village ou Château de quelque grand Seigneur: écart qu'il eſpéroit lui devoir rapporter quelque choſe; après quoi ſon plan étoit de reprendre le chemin de la Capitale. Nous ne faiſions que cent quarante ou cent ſoixante miles par jour: car *Glumdalclitch*, pour me faire plaiſir, ſe plaignit que le trot du Cheval l'avoit fatiguée. Quand je le voulois, elle me prenoit hors de la Boëte, pour me faire prendre l'Air & voir le Païs. Nous paſſâmes cinq ou ſix Riviéres bien plus larges que le Nil ou le Gange, & il y avoit peu de Ruiſſeaux qui fuſſent auſſi étroits que la *Tamiſe* au Pont de *Londres*. Nous mîmes dix ſemaines à faire notre Voyage, & je fus montré dans dix-huit grandes Villes, ſans compter les Villages & quelques Maiſons particulières. Le 26 d'Octobre nous arrivâmes à la Capitale, appellée dans leur Langue *Lorbrulgrad*; c'eſt-à-dire, l'*Admiration du Monde*. Mon Maître loüa un Appartement dans la principale ruë de la Ville, tout près du Palais-Royal, & fit répandre des billets, qui contenoient une éxacte deſcription de ma perſonne. La Chambre ou les Spectateurs devoient ſe rendre pour me voir, avoit entre trois & quatre cent pieds d'étenduë; & je devois jouër mon Rôle ſur une Table, qui avoit ſoixante pieds de diamêtre, & qui étoit environnée à trois pieds du bord de paliſſades pour m'empêcher de tomber du haut en bas. J'étois viſible dix fois par jour au grand étonnement & à l'entiére ſatisfaction du Peuple. J'avois déja appris

leur

leur Alphabet, & ſavois même me ſervir à propos de quelques phraſes par-ci par-là; car *Glumdalclitch* avoit eu ſoin de m'inſtruire pendant que nous avions été au logis, & avoit continué ſes leçons durant nôtre Voyage. Elle avoit preſque toûjours en poche un petit livre, qui n'étoit guéres plus grand qu'un Atlas de Samſon: c'étoit une eſpèce de Traité à l'uſage des jeunes Filles, pour leur donner une idée abregée de leur Religion: c'eſt de ce Livre qu'elle ſe ſervoit afin de me faire connoître les lettres, & même de me donner quelque intelligence de la connoiſſance des mots.

CHAPITRE III.

L'Auteur eſt conduit à la Cour. La Reine l'achette du Fermier & le préſente au Roi. Il diſpute avec les Profeſſeurs de Sa Majeſté: Eſt logé à la Cour, & fort dans les bonnes graces de la Reine. Il défend l'Honneur de ſa Patrie, & a querelle avec le Nain de la Reine.

L'Exercice fatiguant que j'étois obligé de faire chaque jour, avoit alteré ma ſanté en peu de ſemaines; & il ſembloit que le profit que j'apportois à mon Maître, ne ſervoit qu'à accroître le déſir qu'il avoit de ga-

gagner d'avantage encore. J'avois entiérement perdu l'appetit, & étois devenu d'une horrible maigreur. Le Fermier s'en apperçût & aïant conclu que je ne la ferois pas longue, il résolut de ne rien épargner pour me conserver une vie si propre à augmenter encore une Fortune qu'il avoit déja si bien commencé à faire. Pendant qu'il étoit occupé à ces raisonnemens, un *Slardral*, ou Ecuyer vint de la Cour, avec ordre à mon Maître de m'y méner incessamment pour divertir la Reine & les Dames de la Cour. Quelques-unes de celles-ci étoient déja venuës me voir, & avoient raconté les choses du monde les plus incroyables de ma Beauté & de mon Esprit. Sa Majesté & ceux dont elle étoit accompagnée furent charmez de mes manières au-delà de toute expression. Je me jettai à genoû, & demandai d'avoir l'honneur de baiser le pied de la Reine; mais cette gracieuse Princesse me tendit (après qu'on m'eût mis sur une Table) son petit doigt, que je serrai entre mes deux bras, & sur le bout duquel j'apliquai mes lévres avec le plus profond respect. Elle me fit quelques questions générales sur mon Païs & sur mes Voyages, auxquelles je répondis aussi clairement & en aussi peu de mots qu'il m'étoit possible. Elle me demanda si je serois content de passer ma vie à sa Cour. Je fis une profonde revérence, & répondis d'un air soûmis que j'appartenois à mon Maître, mais que si j'étois le maître de disposer de moi, je serois charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté: Alors elle demanda à

mon

mon Maître s'il voudroit me vendre. Lui, qui croyois que je ne pourrois pas vivre un Mois, ne fit pas grande difficulté, & demanda mille piéces d'or, qui lui furent payées ſur le champ : & je remarquai que chaque piéce étoit d'une prodigieuſe groſſeur. La ſomme étant reçuë, je dis à la Reine, que puiſque j'étois à préſent le très-humble Eſclave de Sa Majeſté, je lui demandois en grace que *Glumdalclitch*, qui m'avoit toûjours ſoigné avec tant de tendreſſe, & qui s'y entendois ſi bien, fut admiſe à ſon ſervice, & continuât à me ſervir de Nourrice & de Précepteur. La Reine m'accorda ma demande, & obtint aiſément le conſentement du Fermier, qui fut bien-aiſe que ſa Fille fut placée à la Cour : & la pauvre Fille elle-même ne pût diſſimuler ſa joye. Son Pere s'en alla me ſouhaitant toute ſorte de bonheur, & ajoûtant qu'il m'avoit laiſſé dans une bonne Condition ; je ne répondis pas un mot, & me contentai de lui faire une aſſez petite revérence.

La Reine s'apperçût de mon air froid, & quand le Fermier fut ſorti de la Chambre, elle m'en demanda la raiſon. Je pris la liberté de dire à Sa Majeſté, que je n'avois d'autre obligation à cet Homme, que de ne pas avoir écraſé une miſérable petite créature comme moi, quand il m'avoit trouvé dans ſon Champ ; obligation dont je me croyois ſuffiſamment dégagé par le profit qu'il avoit tiré de moi en me montrant à mille perſonnes, & par la ſomme qu'il venoit de recevoir de Sa Majeſté. Que la

vie,

vie, que j'avois ménée depuis qu'il m'avoit trouvé, étoit aſſez pénible pour tuer un Animal dix fois plus fort que moi. Que ma ſanté étoit fort altérée par le travail continuel de divertir toutes ſortes de perſonnes à toutes les heures du jour, & que ſi mon Maître n'avoit pas crû ma vie en danger, Sa Majeſté ne m'auroit pas eu à ſi bon marché. Mais que me trouvant à préſent ſous la Protection d'une ſi grande & ſi bonne Reine, l'étonnement de la Nature, la merveille du Monde, l'Amour de ſes Sujets, & le Phenix de la Création; j'eſpérois que la crainte de mon Maître ſe trouveroit fauſſe, puiſque je ſentois déja en moi comme une nouvelle vie, qui étoit l'effet de ſon auguſte préſence.

C'étoit-là le précis de mon Diſcours, dans lequel je fis certainement bien des fautes de langage, & héſitai plus d'une fois; la dernière partie en étoit tout-à-fait dans le ſtile de ce Peuple, dont j'avois appris quelques phraſes de *Glumdalclitch*, en allant à la Cour.

La Reine ne fit pas ſeulement attention à mes fautes de langage, mais parut ſurpriſe de trouver tant d'eſprit & de bon ſens dans un ſi petit Animal. Elle me prit dans ſa main, & m'aporta au Roi, qui étoit alors dans ſon Cabinet. Lui, qui étoit un Prince grave & auſtère, ne voyant pas bien ma Figure, demanda à la Reine d'un air froid & ſerieux, depuis quand elle étoit dans le goût de *Splacnuck*; car c'eſt pour cet Animal qu'il me prenoit, pendant que j'étois couché ſur

ma

ma poitrine dans la main droite de Sa Majesté. Mais, cette Princesse, qui avoit infiniment d'esprit & de gayeté, me mit sur mes pieds au haut d'une Etudiole, & m'ordonna d'instruire moi-même Sa Majesté de ce qui me regardoit, ce que je fis en peu de mots, & *Glumdalclitch*, qui m'attendoit à la porte du Cabinet, & qui souffroit impatiemment que je fusse hors de sa vuë, aïant été admise, confirma tout ce qui s'étoit passé depuis mon arrivée dans la Maison de son Pere.

Le Roi, quoiqu'il eût fait son cours de Philosophie; & qu'il se fut appliqué avec attention aux Mathématiques, aïant examiné avec soin ma Figure, & me voyant me proméner, crût avant que de m'avoir entendu parler, que j'étois un Automate, fait par quelque Artisan fort ingénieux. Mais, quand il eût ouï ma voix, & trouvé que je parlois avec raison, il ne pût cacher son étonnement. Il ne fut nullement content du récit que je lui avois fait touchant la manière dont j'étois venu dans son Royaume, & crut que c'étoit une Fable concertée entre *Glumdalclitch* & son Pere, qui m'avoient appris quelques mots & quelques Phrases afin de me vendre à plus haut prix. Ce soupçon fit qu'il me proposa plusieurs questions, auxquelles je répondis toûjours d'une manière sensée, & sans autre défaut que l'embarras de m'exprimer un mauvais accent, & quelques Phrases rustiques, que j'avois apprises dans la Maison du Fermier, & qui n'étoient guères en usage à la Cour. Sa

Ma-

Majesté fit quérir trois Professeurs, qui étoient en semaine alors (suivant la coûtume du Païs.) Ces Messieurs, après avoir examiné ma Figure pendant quelque tems avec éxactitude, furent de différens avis. Ils convinrent seulement en ceci, que je ne pouvois avoir été produit selon les Loix regulières de la Nature, parce que j'étois privé du Talent de pouvoir me conserver la vie, soit en volant en l'Air, ou en grimpant sur des Arbres, ou en creusant des trous en Terre. Ils conclurent de mes dents, qu'ils examinérent avec grand soin, que j'étois un Animal carnacier; cependant ils ne sçavoient point dequoi je pouvois m'être nourri, parce que la plûpart des Animaux à quatre pieds étoient trop forts pour moi, & les Mulots aussi-bien que quelques autres bêtes, trop agiles, il ne restoit à leurs avis que les Limaçons & quelques autres insectes; encore eurent-ils la cruauté de prouver par plusieurs doctes Argumens, que ce genre de nourriture ne m'en pouvoit pas servir à moi. Un de ces habiles gens inclinoit fort à croire que j'étois un Embryon, ou tout au plus un Avorton. Mais cette opinion fut rejettée par les deux autres, qui observérent que tous mes membres étoient finis & parfaits dans leur taille, & que j'avois déja vécu quelques années, comme il paroissoit par ma barbe, dont ils voyoient distinctement les poils à l'aide d'un Microscope. Ils ne voulurent pas me reconnoître pour un Nain, parce que ma petitesse étoit au-dessous de toute comparaison; car le

Nain

Nain favori de la Reine, qui étoit le plus petit qu'on eût jamais vû dans le Royaume, avoit près de trente pieds. Après plusieurs débats, ils décidérent unanimement, que j'étois seulement *Replum Scalcath*, ce que les Latins apellent *Lusus naturæ*; Définition éxactement conforme à notre Philosophie moderne, dont les Professeurs dédaignent les *causes occultes*, par lesquelles les Disciples d'*Aristote* cherchent vainement à déguiser leur ignorance, ont inventé cette merveilleuse solution de toutes les difficultez, au grand avancement des connoissances humaines.

Après une Décision si authentique, je demandai la permission de dire seulement deux mots. Je me tournai vers le Roi, & assûrai Sa Majesté que je venois d'un Païs habité par plusieurs millions de personnes des deux Sexes, & tous de ma Taille, que les Animaux, les Arbres & les Maisons y étoient dans la même proportion, & que par conséquent j'étois aussi capable de m'y défendre, & d'y trouver ma subsistance, qu'aucun des Sujets de Sa Majesté dans son Païs; & il me parut que cette réponse suffisoit pour refuter les Argumens de ces Messieurs. Ils n'y repliquérent que par un soûris méprisant, disant, que j'avois bien retenu la leçon que le Fermier m'avoit dictée. Le Roi qui avoit l'esprit bien plus pénétrant qu'eux, après avoir renvoyé ses Sçavans, fit quérir le Fermier, qui par bonheur n'étoit pas encore sorti de la Ville. Il l'éxamina d'abord en particulier, & puis le confronta avec *Glumdalclitch* & avec moi;

&

& comme nous ne nous coupâmes jamais dans nos réponſes, il commença à croire qu'il ſe pourroit bien que nous diſions vrai. Il pria la Reine de donner ordre qu'on eût bien ſoin de moi, & fut d'avis que ma petite Nourrice devoit continuer à reſter auprès de moi, parce qu'il avoit remarqué que nous nous aimions beaucoup l'un l'autre. On lui donna un Appartement fort commode à la Cour, une Gouvernante pour avoir ſoin de ſon éducation, une Servante pour l'habiller, & deux Valets pour la ſervir; mais pour moi j'étois entiérement confié à ſes ſoins. La Reine commanda qu'on me fit, ſur le modèle que *Glumdalclitch* & moi trouveroient bon, une Boëte pour me ſervir de Chambre de lit. L'Ouvrier qui y fut employé étant fort habile, me fit, en moins de trois ſemaines, une Chambre qui avoit ſeize pieds en quarré, & douze en hauteur, avec des Fenêtres à chaſſis, une porte & deux Cabinets. Le plafond pouvoit être hauſſé & baiſſé par le moyen de deux gonds, pour y mettre un lit que le Tapiſſier de Sa Majeſté avoit déja préparé, & que *Glumdalclitch* avoit la bonté de faire chaque jour de ſes propres mains. Un Artiſan, qui s'étoit rendu fameux par ſon adreſſe à travailler en petit, entreprit de me faire deux Chaiſes, avec leurs Doſſiers, & toutes les autres piéces, d'une matiére qui ne reſſembloit pas mal à de l'yvoire, & deux Tables avec un Cabinet pour mettre ce queje voudrois. La Chambre étoit mâtelaſſée de tous côtez., auſſi-bien que le plan-

plancher & le plafond, pour prévenir tous les malheurs qui auroient pû arriver par la négligence ou par l'étourderie de ceux qui me portoient, & afin que je sentisse moins la force des secousses en allant en Carosse. Je demandai que ma Chambre fut fermée à clé afin que les Rats & les Souris n'y pûssent entrer. Après plusieurs essais, un Ouvrier fut assez adroit pour faire la plus petite serrure qu'on eût jamais vuë dans ce Païs, car j'ai connu un Gentilhomme en *Angleterre* qui en avoit une plus grande à la porte de sa Maison. Je fis de mon mieux pour mettre la clé dans ma poche, de peur que *Glumdalclitch* ne la perdit. La Reine donna aussi ordre, qu'on prit la Soye la plus mince qui se pourroit trouver pour me faire des Habits. Cette Soye n'étoit guéres plus épaisse que nos couvertures de lits en *Angleterre*, & j'avouë que j'eus quelque peine à m'y accoûtumer. Mes Habits étoient faits à la mode ou Païs, qui a quelque chose de fort décent, & qui tient une espéce de milieu entre la manière de s'habiller des *Persans* & celle des *Chinois*.

La Reine prit peu-à-peu tant de goût à ma conversation, qu'elle ne pouvoit plus dîner sans moi. J'avois une Table placée sur celle à laquelle Sa Majesté dînoit, & une Chaise pour m'asseoir. *Glumdalclitch* se tenoit debout près de la Table pour me servir & pour avoir soin de moi. J'avois pour moi un service complet de Plats & d'Assiettes d'Argent, qui en comparaison du service de la Reine, n'étoit guères plus grand que ce que j'ai vû dans ce genre à *Londres* dans

dans une Boutique de Tabletiers, pour ſervir d'Ameublement à la maiſon d'une Poupée. Ma petite Nourrice avoit ſoin de le garder en ſa poche dans une Boëte d'argent, me le donnant quand j'en avois beſoin, & le nettoyant elle-même. Perſonne ne dînoit avec la Reine que les deux Princeſſes Royales, dont l'Aînée avoit alors ſeize ans, & la Cadette treize & un mois. Sa Majeſté avoit coûtume de mettre ſur un de mes plats un morceau de viande, dont je coupois enſuite ce que je voulois; & un de ſes grands plaiſirs étoit de me voir manger en mignature. Car la Reine (qui étoit une petite mangeuſe) mettoit à la fois dans ſa bouche autant que douze Païſans *Anglois* pourroient manger dans tout un Repas, ce qui étoit ſouvent un ſpectacle fort dégoûtant pour moi. Elle ne vous faiſoit par exemple qu'une bouchée d'une Aîle d'Aloüette avec les Os, quoique cette Aîle fut neuf fois plus grande que celle d'un grand Cocq d'Inde parmi nous; & le talent de boire étoit éxactement proportionné chez elle à celui de manger.

C'étoit un uſage établi à cette Cour, que chaque Mercredi, qui, comme je l'ai remarqué ci-devant, étoit leur jour de Sabat, la Reine & toute la Famille Royale de l'un & l'autre ſexe, dînaſſent avec le Roi dans ſon Appartement. J'étois déja fort avant dans les bonnes graces de ce Monarque, qui les jours de Sabat me faiſoit placer à ſa main gauche près d'une des ſaliéres, au lieu que les autres jours ma place étoit à la main gauche de la Reine. Ce Prince prenoit un

ſin-

ſingulier plaiſir à me faire des queſtions ſur les Mœurs, la Religion; les Loix & les Sciences des Peuples de l'Europe, & je faiſois de mon mieux pour contenter ſa curioſité ſur tous ces points. Quelque obſcures que de certaines choſes dûſſent naturellement lui paroître, il les comprit néanmoins avec une extrême facilité, & fit des reflexions fort judicieuſes ſur tout ce que je lui racontai. Mais il faut que j'avouë, que m'étant un peu trop étendu ſur le ſujet de ma chére Patrie, ſur nôtre Commerce, nos Schiſmes en fait de Religion, & nos Factions dans l'Etat; les préjugez de l'Education eurent tant de pouvoir ſur lui, qu'il ne pût s'empêcher en me prenant ſur ſa main droite, & en me careſſant doucement de l'autre, de me demander avec un grand éclat de rire, ſi j'étois *Whigs* ou *Thorys*. Se tournant enſuite vers ſon Premier Miniſtre, qui ſe tenoit derrière lui avec ſon Bâton Blanc à la main; il obſerva combien étoient mépriſables les grandeurs humaines, puiſque de petits inſectes comme moi ſe mêloient d'y aſpirer: & cependant, diſoit-il, j'ôſerois parier que ces inſectes ont leurs Titres d'Honneur, qu'ils ont de petits nids & des terriers auxquels ils donnent les noms de Maiſons & de Villes; qu'ils tâchent de briller par leurs Habits & par leurs Equipages; qu'ils s'aiment, qu'ils ſe battent, qu'ils diſputent, qu'ils ſe trompent, qu'ils ſe trahiſſent. Il continua quelque tems ſur le même ton, & je ne ſçaurois exprimer l'indignation que je reſſentis, à l'ouïe d'un

Discours dans lequel mon Auguste Patrie, la Maîtresse des Arts & des Sciences, le Fleau de la France, l'Arbitre de l'Europe, le Séjour de la Vérité, de la Vertu & de l'Honneur, & l'objet de l'Admiration & de l'Envie de tout l'Univers, étoit si cruellement ravalée.

Mais, comme d'un côté je n'étois guères en état de venger ces sortes d'injures de l'autre ; après y avoir bien pensé, je commençai à douter si j'avois été injurié ou non. Car, après m'être accoûtumé pendant quelques mois à la vuë & à la conservation de ce Peuple, & remarqué que chaque objet sur lequel je jettois les yeux, étoit dans une exacte proportion de grandeur avec tous les autres, l'horreur dont j'avois été frappé d'abord, s'étoit tellement évanouïe, que si j'avois vû alors une compagnie de Seigneurs & de Dames Angloises dans tous leurs Atours, & faisant toutes ces simagrées que la politesse prescrit ; Pour dire le vrai, j'aurois été violemment tenté de rire d'eux d'aussi bon cœur que le Roi & les Seigneurs de sa Cour le faisoient de moi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu s'en faloit que je ne me trouvasse moi-même ridicule, quand la Reine en me mettant sur sa main devant un Miroir, où je pouvois nous voir l'un & l'autre entiérement, me faisoit sentir l'immense disproportion qu'il y avoit entre nous.

Rien ne me piqua & ne me mortifia davantage que le Nain de la Reine, qui étant d'une petitesse sans exemple dans le Païs (car sans mentir il n'avoit pas tout-à-fait trente pieds)

pieds) devint insolent en voyant une Créature si fort au-dessous de lui, qu'il affectoit de me regarder de haut en bas, quand il passoit près de moi dans l'Antichambre de la Reine, pendant que j'étois sur une Table à causer avec les Seigneurs & les Dames de la Cour, & ne manquoit aucune occasion de me donner quelques lardons sur ma petitesse; dont je me vangeois en l'appellant *Frere*, en lui faisant un Appel, & en lui disant tels autres quolibets qui sont en usage parmi les Pages de Cour. Un jour pendant le dîné ce petit Coquin fut si piqué de quelque chose que je lui avois dis, qu'il me prit par le milieu du corps, ne songeant à rien moins qu'au malheur qui me ménaçoit, & me laissa tomber dans un grand plat d'argent plein de crême, après quoi il s'enfuït de toute sa force. J'enfonçai dans la crême jusques par-dessus les yeux, & si je n'avois pas été bon Nageur, j'aurois couru grand risque de me noyer; car *Glumdalclitch* étoit dans ce moment à l'autre bout de la Chambre, & la Reine fut si effrayée de ma chûte, qu'elle n'eût pas la présence d'esprit de me secourir. Mais ma petite Nourrice accourut aussi-tôt, & me tira du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de crême. Je fus mis au lit; cependant mes habits entiérement gâtez furent tout le mal que j'eus. Le Nain fut étrillé comme il faut, & pour plus grande punition, forcé de boire la crême dans laquelle il m'avoit laissé tomber; jamais depuis ce tems-là il ne rentra en faveur: car peu après la Reine le donna à une Dame de la

première qualité, tellement que je ne le vis plus, ce qui me fit un très-ſenſible plaiſir; car il m'eſt impoſſible d'exprimer juſqu'où j'aurois pû porter le reſſentiment contre ce malicieux Fripon.

Il m'avoit déja joüé auparavant un fort vilain tour, qui fit bien rire la Reine, quoi qu'en même tems elle en fut ſi fâchée, qu'elle l'auroit chaſſé ſur le champ, ſi je n'avois eu la généroſité d'intercéder pour lui. Sa Majeſté avoit pris ſur ſon Aſſiette un Os qui étoit plein de moëlle, & après avoir ôté la moëlle, avoit remis l'Os débout dans le plat comme il étoit auparavant; le Nain, qui avoit attendu à faire ſon coup que *Glumdalclitch* fut allée au Buffet, monta ſur ſa chaiſe, me prit dans ſes deux mains, & joignant mes deux jambes l'une contre l'autre, me mit juſqu'au milieu du corps dans l'Os où avois été la moëlle, & où il faut avouër que je faiſois une figure ſouverainement ridiculs. Je crois qu'il ſe paſſa bien une minute avant que perſonne ſçût ce que j'étois devenu, car il me paroiſſoit au deſſous de moi de crier. Mais comme les Princes mangent rarement chaud, mes jambes ne ſouffrirent rien: il n'y eût que mes bas & mes culottes qui payérent la façon de cette Avanture. Par mon interceſſion le Nain n'eût d'autre châtiment que d'être bien foüetté.

La Reine me railloit très-ſouvent ſur ma timidité, & elle avoit coûtume de me demander ſi mes Compatriottes étoient d'auſſi grands Poltrons que moi; voici à quelle occaſion.

Dans ce Royaume on eſt furieuſement tour-

tourmenté des Mouches en Eté, & ces odieux Insectes, dont chacun est de la taille de nos Aloüettes, ne me laissoient pendant que je dînois aucun moment de répos, avec leur bourdonnement continuel autour de mes oreilles. Elles se mettoient quelquefois sur mon manger, & avoient même l'insolence d'y faire leurs ordures, ce qui étoit un spectacle fort peu ragoûtant pour moi, mais que les Naturels du Païs ne pouvoient appercevoir, parce que leurs yeux n'étoient pas taillez comme les miens pour voir de petits objets. Quelquefois elles se mettoient sur mon nez ou sur mon front, où elles me piquoient jusqu'au vif; & y laissoient toûjours des traces de cette matière visqueuse, à laquelle elles doivent la faculté de marcher la tête en bas contre un platfond, à ce que disent nos Naturalistes. J'avois beaucoup de peine à me défendre contre ces vilains Animaux, & ne pouvois m'empêcher de tressaillir quand ils venoient sur mon visage. Une des malices ordinaires du Nain étoit d'attraper dans sa main un bon nombre de ces Insectes, comme les Ecoliers font parmi nous, & puis de les laisser voler tout d'un coup sous mon nez, pour me faire peur, & en même tems pour divertir la Reine.. Le seul remède que j'y sçavois étoit de les couper en piéces avec mon coûteau pendant qu'ils voloient en l'air: Exercice dont je m'acquittois avec une adresse qui m'attiroit les applaudissemens de tous les Spectateurs.

Je me souviens qu'un matin que *Glum-*

dalclitch m'avoit mis ſur le bord d'une fenêtre, ce qui étoit ſa coûtume quand il faiſoit beau, afin que je pûſſe prendre l'air (car je n'ôſois pas hazarder de laiſſer pendre ma Boëte à un clou hors de la fenêtre, comme nous attachons nos cages en Angleterre) je me ſouviens, dis-je, qu'aïant levé un de mes chaſſis, & m'étant aſſis à ma Table pour manger un morceau de Maſſepain pour mon déjeûné, plus de vingt guêpes, attirées par l'odeur, entrerent dans la Chambre, faiſant plus de bruit par leur bourdonnement, que n'en auroient pû faire autant de Cornemuſes. Quelques-unes ſe jettérent ſur mon Maſſepain & l'emportérent piéces par piéces? Les autres ſe mirent à voler autour de ma Tête, m'étourdiſſant par leur bourdonnement, & ne me cauſant pas une médiocre frayeur par leurs aiguillons. J'eus néanmoins le courage de me lever, de tirer l'Epée, & de les attaquer dans l'air. J'en tuai quatre, le reſte s'envola, & je fermai la fenêtre après elles. Ces bêtes étoient de la grandeur de nos Perdrix. Je pris leurs aiguillons, & trouvai qu'ils avoient un pouce & demi de longueur, & qu'ils étoient auſſi pointus que des éguilles. Je les ai tous ſoigneuſement gardez, & les aïant montrez depuis avec quelques autres curioſitez dans pluſieurs endroits de l'Europe; à mon retour en Angleterre j'en ai donné trois au Collége de *Gresham*, & gardé le quatrième pour moi.

CHA-

CHAPITRE IV.

Description du Païs. Projet pour la correction des Cartes Géographiques. Ce que c'étoit que le Palais du Roi & la Capitale. Manière dont l'Auteur voyageoit. Description d'un des principaux Temples de la Capitale.

MOn dessein est à présent de donner à mes Lecteurs une courte Description de ce Païs, au moins de ce que j'en ai vû, n'aïant été qu'à mille lieuës en circuit de *Lorbrulgrad* la Capitale; car, la Reine que je ne quittois jamais, avoit coûtume de n'accompagner pas plus loin le Roi dans ses Voyages, & s'arrêtoit à cette distance de la Capitale, jusqu'au retour de Sa Majesté des Frontieres. L'Empire de ce Prince a environ trois mille lieuës en longueur, & deux mille en largeur. Ce qui m'a fait conclure que nos Géographes *Européens* se sont furieusement trompez, en ne mettant qu'une vaste étenduë de Mers entre le *Japon* & la *Californie*; car j'ai toûjours été dans l'opinion, qu'il doit y avoir de grandes terres pour contrebalancer le continent de la *Tartarie*: Voilà pourquoi ils doivent corriger leurs Cartes Géographiques, en joignant cette vaste étenduë du Païs au Nord-

Weſt de l'Amerique, en quoi je ſuis prêt de les aider de mes lumières.

Le Royaume eſt une preſque-Iſle, bornée au Nord-Eſt par une ſuite de Montagnes haute de quinze lieuës, & qu'il eſt impoſſible de paſſer à cauſe des Volcans qu'il y a aux ſommets. Perſonne ne ſçait quelles ſortes de créatures habitent au-delà de ces Montagnes, ou même s'il s'y trouve des Habitans. L'Océan ſert de bornes aux trois autres côtez. Il n'y a aucun Port de Mer dans tout le Royaume, & les endroits de la Côte où les Rivières ſe jettent dans la Mer ſont ſi pleins de Rochers, qu'il n'y a pas moyen d'y naviger avec les plus petites Châloupes; ce qui fait que ce Peuple n'a abſolument aucun commerce avec le reſte de l'Univers. Mais il y a fortes Vaiſſeaux dans les grandes Riviéres, qui abondent en poiſſon d'un goût excellent; car les Habitans en prennent rarement dans la Mer, parce que le poiſſon y eſt de la même grandeur qu'en Europe, & par conſéquent ne leur vaut pas la peine d'être pris; en quoi il paroît clairement, que dans la production de ces Plantes & de ces Animaux d'une ſi extraordinaire grandeur, la Nature s'eſt uniquement bornée à ce Continent, dont je laiſſe la raiſon à démêler aux Philoſophes. Cependant, de tems en tems ils prennent quelques Baleines qui viennent échouër contre les Rochers, & dont les gens du commun ſe font un grand Regal. J'ai vû de ces Baleines, qui étoient ſi grandes, qu'un Homme avoit peine à en porter une ſur ces Epau-

les,

les, & quelquefois par curiosité on en porte dans des paniers à *Lorbrulgrad.* On en servit un jour à la Table du Roi une qui passoit pour quelque chose de fort rare, mais je ne remarquai pas qu'il en fit grand cas; car je crois que la grosseur de ce poisson le dégoûtoit, quoique j'aye vû des Baleines encore plus grandes dans la *Nouvelle Zemble.*

Ce Païs est fort Peuplé, puisqu'il contient cent cinquante Villes, tant grandes que petites, & un nombre prodigieux de Villages. Pour donner quelque idée de ces Villes à mes Lecteurs, je me contenterai de leur faire la Description de la Capitale. Une Rivière passe au milieu de cette Ville, & la partage en deux parties égales. On y compte plus de quatre-vingt mille Maisons & environ six cent mille Habitans. Sa longueur est de trois *Glonglungs* (qui font environ cinquante quatre miles Angloises) & sa largeur de deux & demi, comme je l'ai mesuré moi-même dans une Carte faite par l'ordre exprès du Roi, & qui fut mise à terre pour cet effet.

Le Palais du Roi n'est pas un Edifice regulier, mais plusieurs Bâtimens joints ensemble, & qui ont à-peu-près sept miles de tour. Les principales Chambres ont généralement deux cent quarante pieds de hauteur, & sont longues & larges à proportion. *Glumdalclitch* & moi avions un Carosse dans lequel sa Gouvernante la prenoit souvent pour voir la Ville, ou les Boutiques; & j'étois toûjours de la partie, placé dans ma Boëte; quoique

cette bonne Fille me prit déhors aussi souvent que je le voulois, & me tint dans sa main, afin que je pûsse mieux voir les Maisons & le Peuple, quand nous passions par les ruës.

Par-dessus la grande Boëte, dans laquelle j'étois porté d'ordinaire, la Reine en fit faire pour moi une plus petite, d'environ douze pieds en quarré & dix en hauteur, pour voyager plus commodément : & cela parce que l'autre ne pouvoit pas bien tenir dans le giron de *Glumdalclitch*, & embarrassoit trop dans le Carosse. Cette manière de Cabinet de voyage, étoit un quarré parfait, dont trois côtez avoient une fenêtre au milieu, & chaque fenêtre étoit treillissée avec des Fils-de-fer, pour prévenir tout accident dans de longs Voyages. Au quatrième côté où il n'y avoit point de fenêtres, il y avoit deux fortes gâches, auxquelles celui qui ménoit le Carosse, attachoit ma petite Chambre avec un ceinturon de cuir qu'il avoit au milieu du corps, lorsque j'avois envie d'être plus à l'air. Cet Emploi étoit toûjours confié à quelque Serviteur sage & posé, soit que j'accompagnasse le Roi & la Reine dans leurs Voyages, où soit que je rendisse visite à quelque Ministre d'Etat, ou à quelque Dame de la Cour, quand il se trouvoit que *Glumdalclitch* étoit indisposée: car je ne tardai pas long-tems à être connu & estimé des grands Officiers de la Couronne, moins, à mon avis, par mon mérite, que par l'amitié que Sa Majesté me témoignoit. En Voyage, quand j'étois fatigué

tigué du Caroſſe, un Valet à Cheval attachoit ma Boëte avec une Boucle, & la plaçoit devant lui ſur un couſſin; & alors je pouvois voir le Païs de trois côtez par mes trois fenêtres. J'avois dans ce Cabinet un Lit de Camp & un Eſtrapontin pendu au platfond, deux Chaiſes & une Table attachée avec des vis au plancher, de peur qu'elles ne fuſſent renverſées par le mouvement du Cheval ou du Caroſſe. Ces ſortes de mouvemens quoique ſouvent aſſez violens, m'incommodoient moins qu'un autre qui n'auroit pas été accoûtumé comme moi aux agitations de la Mer.

Toutes les fois que j'avois envie de voir la Ville, c'étoit toûjours dans mon Cabinet de Voyage, que *Glumdalclitch* aſſiſe dans une Chaiſe-à-Porteurs, tenoit dans ſon giron. Cette Chaiſe étoit portée par quatre hommes, & accompagnée de deux autres de la Livrée de la Reine. Le Peuple, qui avoit ſouvent entendu parler de moi, s'empreſſoit autour de ma Chaiſe; & ma petite Nourrice avoit ſouvent la complaiſance d'ordonner aux Porteurs de s'arrêter, & me prenoit dans ſa main pour me faire voir plus diſtinctement.

Je mourrois d'envie de voir un fameux Temple qu'il y avoit dans la Capitale, & particulièrement la Tour, qui paſſoit pour la plus haute du Royaume. *Glumdalclitch* m'y ména un jour; mais je puis dire en vérité que je fus trompé dans mon attente; car la hauteur n'alloit pas au-delà de trois mille pieds; ce qui, à conſidérer la différence qu'il y a entre la taille de ce Peuple & celle des

Européens, n'eſt pas un grand ſujet d'admiration, & même eſt encore, ſi je ne trompe, au-deſſous en fait de proportion avec le Clocher de *Salisbury:* Mais, pour ne faire aucun tort à une Nation, à laquelle je reconnoîtrai toute ma vie, avoit de grandes obligations, il faut avouër que ce qui manque en hauteur à cette fameuſe Tour, eſt ſuffiſamment reparé par ſa beauté & par ſa force. Car les murailles ont près de cent pieds d'épaiſſeur, & ſont faites de pierre de taille, dont chacune a quarante pieds en quarré, & ornées de tous côtez de Statuës de Dieux & d'Empereurs. Je méſurai un petit doigt qui étoit tombé d'une de ces Statuës, & trouvai qu'il avoit exactement quatre pieds & un pouce de longueur. *Glumdalclitch* l'envelopa dans un mouchoir, & l'apporta au logis pour le mettre avec d'autres babioles, dont elle étoit folle, comme cela eſt ordinaire aux Enfans de ſon âge.

La Cuiſine du Roi eſt ſans contredit un magnifique Bâtiment, fait en forme de Voûte, & haut d'environ ſix cents pieds. Le grand Four n'eſt pas tout-à-fait ſi large que le Dôme de l'Egliſe de St. *Paul* : car j'ai meſuré celui-ci à deſſein après mon retour. Que ſi j'entrois dans un détail circonſtancié touchant la taille de la batterie de Cuiſine, les pots, les chaudrons, les morceaux de viande qui tournoient à la Broche, & d'autres choſes du même genre, j'aurois peine à être crû; au moins une critique un peu ſevére me taxeroit d'outrer, comme la plûpart des Voyageurs ont coûtume de faire. Cepen-

pendant bien loin de mériter cette eſpèce de cenſure, je crains d'avoir donné dans l'autre excès ; & que ſi ce Voyage eſt jamais traduit en langage de *Brobdingnag* (qui eſt le nom général de ce Royaume) & tranſporté dans le Païs, le Roi & le Peuple ne ſe plaignent que je les ai injuriez en les appetiſſant pour l'amour du vraiſemblable. Sa Majeſté a rarement dans ſes Ecuries plus de ſix cent Chevaux, qui généralement parlant, ont entre cinquante-quatre & ſoixante pieds de hauteur. Mais, quand il ſort, à de certains jours ſolemnels, il eſt accompagné d'une Garde de cinq cents Chevaux, qui étoit certainement le plus magnifique ſpectacle dont j'eus jamais été témoin, n'aïant pas encore vû une partie de ſon Armée en Bataille, comme j'aurai occaſion de raconter dans la ſuite.

CHAPITRE V.

Différentes Avantures qu'eût l'Auteur. Exécution d'un Criminel. L'Auteur montre ſon habileté dans l'Art de la Navigation.

J'Aurois paſſé mon tems d'une manière aſſez agréable dans ce Païs, ſi ma petiteſſe ne m'avoit pas expoſé à pluſieurs Avantures très-dangereuſes pour moi, quoiqu'en elles-

mêmes fort ridicules. J'en raconterai quelques-unes. *Glumdalclitch* se proménoit souvent dans les Jardins de la Cour en me portant dans ma petite Boëte, dont elle me tiroit quelquefois pour me mettre à terre. Je me souviens que le Nain de la Reine nous suivit un jour dans ces Jardins; & que ma Nourrice m'aïant mis à terre, comme j'étois seul avec lui, près de quelques Arbres nains (c'étoient des Pommiers) je ne pûs m'empêcher de faire quelque mauvaise plaisanterie sur le rapport qu'il y avoit entre lui & ces Arbres, qui par hazard s'appellent dans leur Langue de la même manière que dans la nôtre. Pour toute réponse, le petit Coquin attendit que je fusse sous un de ces Arbres, & puis se mit à le secouër si fort qu'une douzaine de pommes tombérent tout autour de moi: mais il y en eût une qui me tomba sur le dos pendant que je me baissois, & qui me fit tomber sur le nez: ce qui n'est pas étonnant, puis que ces pommes ont la même proportion avec les nôtres, que les habitans du Païs ont avec nous. Voilà tout le mal que j'eus, & j'intercédai pour le Nain afin qu'il ne fut point châtié pour cette espèce de plaisanterie, à laquelle j'avois moi-même donné lieu.

Un autre jour *Glumdalclitch* me laissa sur un gazon fort uni, pendant qu'elle se proménoit avec sa Gouvernante à quelque distance de-là Dans le même tems il commença à grêler avec tant de force, que dans un instant je fus abattu à terre. Pendant que j'étois dans cette situation, la grêle me faisoit

ſoit par tout le corps les contuſions les plus douloureuſes ; cependant pour tâcher de me mettre à couvert, je me traînai à quatre pâtes ſous une rangée de Citronniers, mais ſi meurtri depuis les pieds juſqu'à la tête, qu'il ſe paſſa plus de dix jours avant que je pûſſe me remuër ſans douleur. Que ſi quelqu'un trouve ce fait incroyable, j'eſpère qu'il y ajoûtera foi, quand je lui aurai dit que les grains de grêle ſont dans ce Païs dix-huit cent fois plus grands que ceux qui tombent en *Europe* : ce qui eſt bien ſûr, puiſque je les ai péſez & meſurez moi-même.

Mais il m'arriva un accident bien plus dangereux dans le même Jardin, un jour que ma petite Nourrice, croyant m'avoir mis dans un endroit où je n'avois rien à craindre, ce que je la priois fort ſouvent de faire, afin de pouvoir réver en liberté, & aïant poſé ma Boëte à terre pour n'avoir pas la peine de la porter, s'étoit renduë dans un autre endroit du Jardin avec ſa Gouvernante & quelques autres Dames de ſa connoiſſance. Pendant ſon abſence, un petit Epagneul qui appartenoit à un des principaux Jardiniers, étant entré par hazard dans le Jardin, vint dans l'endroit où j'étois. A peine m'eût-il vû que courant tout droit à moi, il me prit dans ſa gueule, m'apporta à ſon Maître, & me mit doucement à terre. Par le plus grand bonheur du monde il avoit été ſi bien dreſſé, qu'en me portant entre ſes dents, il ne me fit aucun mal, & n'endommagea aucunement mes habits. Mais le pauvre Jardinier, qui me connoiſſoit bien & qui m'aimoit très-

fort,

fort, eût furieusement peur. Il me prit entre ses deux mains, & me demanda comment je me portois; mais j'étois si effrayé, & tellement hors d'haleine, que je ne pûs prononcer un seul mot. Peu de minutes après je revins à moi, & il m'apporta sain & sauf à ma petite Nourrice, qui pendant ce tems-là s'étoit renduë à l'endroit où elle m'avoit laissé, & étoit dans de terribles angoisses de ne me pas voir paroître, & de ce que je ne répondois pas quoi qu'elle m'appellât. Elle gronda le Jardinier d'avoir laissé courir son Chien. Mais la chose fut supprimée, & jamais on n'en a rien sçû à la Cour; car *Glumdalclitch* craignoit que la Reine ne se mit en colère contre elle; & pour ce qui me regarde, je fus discret, parce qu'il me sembloit que l'Avanture ne me faisoit pas autrement honneur.

Cet accident fit prendre à ma Nourrice la résolution de ne me jamais perdre de vuë. Il y avoit déja long-tems que je craignois qu'elle ne formât ce dessein, c'est ce qui m'avoit porté à lui cacher quelques petites Avantures désastreuses, qui m'étoient arrivées pendant que j'étois seul. Un Milan, qui voloit au-dessus du Jardin, fondit un jour sur moi, & si, après avoir courageusement tiré l'Epée, je ne m'étois pas fourré dans un Espalier fort épais, il m'auroit indubitablement emporté entre ses griffes.

Une autre fois je tombai jusqu'au cou dans une Taupiniére, & je fus obligé d'avoir recours à un mensonge, pour déguiser la véritable cause pourquoi mes habits étoient gâ-

tez.

tez. Une autre fois enfin je me caſſai la jambe droite contre la coquille d'un Limaçon ſur laquelle j'eus le malheur de tomber pendant que je me proménois tout ſeul, & que je ſongeois à ma pauvre Patrie.

Je ne ſçai ce qui l emportoit chez moi, le plaiſir ou la mortification, quand j'obſervois dans mes promenades ſolitaires, que les plus petits Oiſeaux n'avoient aucune peur de moi, mais cherchoient à la diſtance d'une verge des vers & d'autres alimens avec autant de ſécurité que s'il n'y avoit eu aucune créature tout près d'eux. Je me ſouviens qu'une Grive eût la hardieſſe d'emporter hors de mes mains avec ſon bec un morceau de Gâteau, que *Glumdalclitch* m'avoit donné pour mon déjeûné. Quand je voulois prendre quelqu'un de ces Oiſeaux, ils me réſiſtoient courageuſement, tâchoient de me piquer dans les doigts, que j'avois grand ſoin de retirer, & un inſtant après ils cherchoient autour de moi des Vers ou des Limaçons, avec la même indifférence & la même tranquilité qu'auparavant Mais un jour je pris un gros bâton, & j'en donnai un coup ſi fort & ſi adroitement dirigé à une Linote, que je la renverſai à terre, & après l'avoir priſe avec mes deux mains par le cou, je l'apportai d'un air triomphant à ma Nourrice. Cependant comme l'Oiſeau n'avoit été qu'étourdi du coup, il revint à lui, & ſe débattit avec tant de violence, que je fus plus d'une fois tenté de lâcher priſe; mais un Valet vint à mon ſecours, & tordit le cou à l'Oiſeau, qui par ordre de la Reine me fut le

lendemain ſervi à dîner. Cette Linote, autant qu'il m'en ſouvient, étant tant ſoit peu plus grande que ne ſont nos Cignes en Angleterre.

Les Filles d'Honneur prioient ſouvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs Appartemens, & de m'y méner avec elle, afin d'avoir le plaiſir de me voir & de me toucher. Elles me mettoient quelquefois nud comme la main, & me plaçoient tout de mon long dans leur ſein, ce qui me cauſoit un affreux dégoût, parce que pour dire le vrai, elles ne ſentoient pas fort bon; ce que je ne dis pas dans le deſſein de décrier ces aimables Filles, pour qui j'ai toute la conſidération poſſible; mais je croi que ma petiteſſe étoit cauſe de la fineſſe de mon odorat, & que ces illuſtres perſonnes paroiſſoient auſſi ragoûtantes à leurs Amans, que nos Filles Angloiſes aux leurs. Et après tout, je trouvai que leur odeur naturelle étoit beaucoup plus ſupportable que celle qu'elles ſe donnoient par des parfums. Je ne ſçaurois oublier qu'un de mes intimes Amis de *Lilliput*, un jour qu'il faiſoit fort chaud & que j'avois fait beaucoup d'exercice, ſe plaignoit d'une odeur exceſſivement forte qui s'exhaloit de mon corps, quoique je ſois auſſi peu ſujet qu'un autre à cette ſorte d'incommodité. Mais je conjecture que ſon odorât étoit auſſi fin à mon égard, que le mien l'étoit à l'égard des Habitans de *Brobdingnag*. Et ſur ce point je ſuis obligé de rendre juſtice à la Reine ma Maîtreſſe, & à ma petite Nourrice *Glumdalclitch*, & de déclarer qu'il n'y a pas de Dames en An-

Angleterre plus exemptes qu'elles du défaut dont je viens de parler.

Ce qui me déplaisoit le plus parmi ces Filles d'Honneur, quand ma Nourrice me ménoit dans leur Appartement, c'est qu'elles me traitoient sans aucune ombre de cérémonie, & comme une Créature absolument sans conséquence. Il n'y a sorte de liberté qu'elles ne prissent en ma présence: & il me seroit impossible d'exprimer le dégoût que la plûpart de ces libertez me causoient. Une d'elles entre autres, qui étoit d'une humeur extrêmement folâtre, faisoit de moi tout ce qui lui venoit dans l'esprit, & il y venoit les plus plaisantes folies du monde; auxquelles pourtant je prenois si peu de plaisir, que je priai *Glumdalclitch* de ne m'y plus exposer.

Un jour un Gentilhomme, qui étoit Neveu de la Gouvernante de ma Nourrice, vint & pria l'une & l'autre de venir voir une Exécution. Le Criminel avoit tué un Ami intime de ce Gentilhomme. *Glumdalclitch* topa enfin à la proposition, quoique ce fût contre son gré, car elle étoit fort compatissante de son naturel: Et pour ce qui me regarde, quoique j'aye toûjours eu de l'horreur pour ces sortes de Spectacles, ma curiosité néanmoins de voir quelque chose de fort extraordinaire, l'emporta sur mon inclination. Celui qui devoit être exécuté, étoit attaché à une chaise sur l'Echaffaut, & sa Tête fut emportée d'un seul coup de Sabre, long de quarante pieds. Le sang qui sortoit des Veines & des Artères, étoit en si grande quantité, & s'é-

le-

levoit à une telle hauteur, que pour le tems que cela dura, le Jet d'eau de Verſailles n'y faiſoit œuvre; & la Tête en tombant ſur l'Echaffaut, donna un ſi grand coup, que j'en treſſaillis, quoique je fuſſe à la diſtance d'une demi mile Angloiſe.

La Reine qui aimoit fort à m'entendre raconter mes Voyages par Mer, & qui ne perdoit aucune occaſion de me divertir quand j'étois mélancolique, me demanda un jour ſi je m'entendois à gouverner une Voile ou un Aviron, & s'il ne ſeroit pas bon pour ma ſanté que je m'exerçaſſe quelquefois à ramer. Je lui répondis que je m'y entendois fort bien, que quoique mon Emploi eût été celui de Chirurgien de Vaiſſeau, j'avois ſouvent néanmoins quand la néceſſité le requerroit, travaillé comme un ſimple Matelot. Mais, que je ne concevois pas comment cela ſe pouvoit faire dans ſon Païs, où les plus petits Bâtimens étoient de la taille de nos plus grands Vaiſſeaux de Guerre. Elle me repliqua que je n'euſſe qu'à imaginer, comment je voulois que mon petit Bâtiment fut fait; que ſon Menuiſier exécuteroit les ordres que je lui donnerois à cet égard, & qu'elle-même auroit ſoin de me faire préparer une place où je pourrois naviger. Le Menuiſier, qui étoit habile dans ſon métier, acheva dans l'eſpace de dix jours une Châloupe, telle que je l'avois ordonnée, & dans laquelle dix Européens pouvoient aiſément tenir.

Quand elle fut faite, la Reine la trouva ſi jolie, qu'après l'avoir miſe dans ſon Giron, elle courut la montrer au Roi, qui donna or-

ordre qu'on la mit dans une Cîterne pleine d'eau, & moi dédans pour en faire l'essai ; mais la Reine avoit déja auparavant fait un autre projet. Elle avoit ordonné au Menuisier de faire une espèce d'Auge, qui eut trois cent pieds de longueur, cinquante de largeur, & huit de profondeur. Cette Auge, après avoir été bien poissée de peur que l'eau ne pénétrât à travers, fut mise à terre dans un Appartement extérieur du Palais. Deux Valets pouvoient aisément remplir cette machine d'eau en moins d'une demie heure. C'étoit là dédans que je me divertissois à faire aller ma Châloupe à la rame, & l'on ne sçauroit croire le plaisir que la Reine & ses Dames prenoient à admirer mon adresse & mon agileté. Quelquefois je haussois la voile, & alors mon unique occupation étoit de me tenir au Gouvernail, pendant que les Dames faisoient avec leurs éventails le vent dont j'avois besoin, & quand elles étoient lasses, les Pages faisoient aller ma Châloupe en soufflant dans la Voile, pendant que je faisois paroître ma dextérité en gouvernant à Bas-bord & à Stribord, suivant que l'envie m'en prenoit. Lorsque j'avois fait, *Glumdalclitch* portoit toûjours ma Châloupe dans son Cabinet, & la pendoit à un clou pour sécher. Un jour, un des Valets qui étoient chargez de remplir deux fois par semaine d'eau fraiche l'Auge dont j'ai parlé, y mit (sans s'en appercevoir) une grosse Grenoüille, qui, selon toutes les apparences, s'étoit fourrée dans son sçeau, quand il avoit puisé de l'eau. La Grenoüille ne parut pas avant que

je

je fusse mis dans l'Auge avec ma Châloupe, mais voyant alors un endroit où elle pouvoit se reposer, elle grimpa dessus, & la fit tellement pancher d'un côté, qu'afin que ma Barque ne tournât pas sans dessus dessous, je fus obligé de me jetter de l'autre côté, pour servir de contrepoid. Quand la Grenoüille fut entrée, elle sauta d'un seul coup d'un bout de la Châloupe jusqu'au milieu, & puis par dessus ma tête en avant & en arrière, en arrosant mon visage & mes habits de cette matière visqueuse dont ces Animaux sont toûjours pleins. La grandeur de ses Membres me le fit trouver l'animal du monde le plus horrible; cependant je supplai *Glumdalclitch* de me laisser vuider seul la querelle que j'avois avec lui : Pendant un tems je l'étrillai avec une de mes Rames, & à la fin je le forçai à sauter hors de la Châloupe.

Mais le plus grand danger que j'aye jamais couru dans ce Royaume, me vint d'un Singe, qui appartenoit à un des Clercs d'Office. *Glumdalclitch* aïant quelque chose à faire ou quelque visite à rendre, m'avoit enfermé dans son Cabinet. Comme il faisoit fort chaud, elle avoit laissé la fenêtre du Cabinet ouverte, aussi-bien que les fenêtres & la porte de ma grande Boëte, dans laquelle j'étois ordinairement, parce qu'elle étoit spacieuse, & d'ailleurs fort commode. J'étois dans une profonde révêrie, quand tout d'un coup j'entendis quelque chose qui faisoit du bruit à la porte du Cabinet, & qui sautoit de côté & d'autre. Quelque effrayé que

que je fusse, je tâchai, sans me lever de ma chaise, de voir ce que c'étoit, & je vis alors cette vilaine Bête, qui, après avoir fait quelques sauts & quelques gambades, s'approcha de ma Boëte, qu'elle me parut regarder avec plaisir. Je me retirai au bout le plus éloigné de ma Boëte; mais le Singe qui ne quittoit une fenêtre que pour se mettre un instant après devant un autre, me fit si peur, que je n'eus pas la présence d'esprit de me cacher sous le lit, comme je l'aurois facilement pû faire. Après que ses contemplations entremêlées de grimaces eurent duré quelque tems, il m'apperçût enfin, & avançant une de ses pâtes par la porte, comme font les Chats quand ils jouënt avec une souris, quoique je changeasse souvent de place pour n'être point attrapé, il me saisit à la fin par le pan de mon habit (qui étant fait d'une Etoffe du Païs, étoit très épais & très fort) & me tira hors de ma Boëte. Il me prit dans sa pâte droite de devant, & me tint comme une Nourrice fait un Enfant à qui elle va donner le sein, précisément comme j'ai vû la même sorte d'animal faire avec de petits Chats en Europe: & quand je voulois me débattre, il me serroit si fort, que je jugeai que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de ne faire aucun mouvement. Il y a grande apparence qu'il me prit pour quelque jeune de son espèce; car pendant qu'il me tenoit dans une de ses pâtes, il me caressoit doucement avec l'autre. Ce divertissement fut interrompu par un bruit qu'il entendit à la porte du Cabinet, comme si quel-

quelqu'un alloit y entrer; ſur quoi il ſauta vîte ſur la fenêtre par laquelle il étoit venu, & de-là ſur les tuiles & ſur les goutiéres, marchant ſur trois pâtes, & me tenant dans la quatrième, juſqu'à ce qu'il fut parvenu au haut du Palais. *Glumdalclitch* l'avoit vû ſauter hors de la fenêtre, & avoit jetté un cri que j'avois entendu La pauvre Fille étoit dans une furieuſe émotion. Tout le Palais fut d'abord en allarme: les Valets s'empreſſoient à chercher des échelles. Pluſieurs centaines de perſonnes voyoient diſtinctement le Singe au haut du Palais qui me tenoit entre ſes pâtes, & qui me careſſoit comme un de ſes petits. Ce ſpectacle faiſoit rire la plûpart de ceux qui y aſſiſtoient; & je ne ſçaurois guéres les blâmer; car il eſt certain, qu'excepté moi, tout le monde devoit trouver la choſe parfaitement ridicule. Quelques-uns s'aviſérent de vouloir jetter des pierres au Singe pour le forcer à deſcendre; mais cela fut expreſſément défendu: & ce fut un grand bonheur pour moi, car ſans cela, par un excès d'affection on auroit fort bien pû me caſſer la Tête.

Les Echelles étant dreſſées, pluſieurs Hommes y montérent pour venir à mon ſecours; ce que le Singe n'eût pas plûtôt vû, auſſi-bien que l'impoſſibilité d'échaper avec ſa proye en ne marchant que ſur trois pâtes, qu'il me mit ſur une tuile creuſe, & s'enfuït. Je fus là quelque tems à la diſtance de trois cent verges de Terre, attendant à tout moment que le vent me jetteroit en bas, ou que quelque vertige me feroit rouler des

des tuiles dans une goûtière. Mais un des Valets de ma Nourrice, qui étoit un garçon fort officieux, grimpa jusqu'à moi, & après m'avoir mis dans une poche de ses culottes, me porta sain & sauf à terre.

La peur & la douleur que ce vilain Animal m'avoit faites, me causérent une maladie, qui me força à garder le lit pendant quinze jours. Le Roi, la Reine, & tous les principaux Seigneurs de la Cour envoyoient chaque jour demander des nouvelles de ma santé, & la Reine même eût la bonté de me rendre plusieurs visites pendant ma maladie.

Quand j'allai rendre mes devoirs au Roi après mon rétablissement, pour le remercier de tous ses Bienfaits, il me fit quelques railleries sur l'Avanture qui avoit été cause de mon incommodité. Il me demanda ce que je pensois, & de quelles spéculations j'étois occupé pendant que le Singe me tenoit entre ses pâtes, & comment j'avois trouvé l'air qu'on respire au haut du Palais. Qu'auriez-vous fait, ajoûta-t-il, si pareille chose vous fut arrivée dans vôtre Païs? Je dis à Sa Majesté que nous n'avions point de Singes en Europe, excepté ceux qu'on y apportoit d'autres Païs par curiosité; & qu'ils étoient si petits, que j'aurois aisément pû tenir tête à une douzaine s'ils avoient ôsé m'attaquer. Que pour ce qui regardoit l'Animal monstrueux (car sans hyperbole il étoit de la taille d'un Elephant) qui venoit de me jouër un si vilain tour, si ma frayeur m'avoit permis de faire usage de mon épée (en prononçant

ces mots je mis la main ſur la garde d'un air fier) quand il avançoit ſa pâte dans ma Chambre, je lui aurois peut-être fait une telle bleſſure, qu'il n'auroit pas manqué de la retirer, tout au moins auſſi vîte qu'il l'avoit avancée. Cette réponſe fut faite d'un ton qui marquoit combien j'étois indigné de la demande injurieuſe qui venoit de m'être propoſée : Cependant elle ne ſervit qu'à exciter un éclat de rire bien plus mortifiant encore. Je voulus d'abord me fâcher, mais cette envie ne me dura guères, parce que je conſidérai, que c'eſt la plus grande de toutes les folies, que de prétendre ſe faire valoir parmi ceux qui ſont hors de toute comparaiſon.

Il ne ſe paſſoit point de jour que je ne regalaſſe la Cour de quelque ſcène ridicule; & quoique *Glumdalclitch* m'aimât fort, elle ne laiſſoit pas de raconter à la Reine tout ce qui pouvoit la faire rire à mes dépens. Sa Gouvernante l'avoit amenée un jour qu'elle étoit indiſpoſée à une lieuë de la Ville pour prendre l'air. J'acçompagnai dans ce Voyage ma petite Nourrice, qui après être ſortie de Caroſſe, mit ma Boëte à terre dans un petit ſentier. Je voulois me proméner, mais par malheur je rencontrai en mon chemin une Bouſe de Vache, par deſſus laquelle je devois ſauter pour pouvoir paſſer outre. J'eſſayai de le faire, mais je réüſſis ſi mal, que je ſautai préciſément au milieu, où j'enfonçai juſqu'aux génoux. Je m'en tirai le mieux que je pûs, & un Valet de pié m'eſſuya tellement qu'ellement avec

vec ſon mouchoir ; car j'étois effroyablement croté , & *Glumdalclitch* me tint dans ma Boëte juſqu'à ce que nous fuſſions de retour au logis , où la Reine fut bientôt informée de mon Avanture , ce qui fit rire toute la Cour à mes dépens durant quelques jours.

CHAPITRE VI.

L'Auteur tâche par toutes ſortes de moyens de s'acquérir la Bienveillance du Roi & de la Reine. Il fait paroître ſon habileté dans la Muſique. Le Roi s'informe de l'Etat de l'Europe , & l'Auteur ſatisfait amplement ſa curioſité. Refléxions du Roi ſur ce que l'Auteur vient de lui raconter.

J'Avois coûtume de me trouver une ou deux fois par ſemaine au lever du Roi, & j'ai été ſouvent préſent quand ſon Barbier le raſoit, ce qui, avant que j'y fuſſe accoûtumé, me paroiſſoit un terrible ſpectacle: car le raſoir étoit deux fois plus long qu'une faux ordinaire. Sa Majeſté ſe faiſoit raſer deux fois par ſemaine, ſuivant la coûtume du Païs. Un jour j'obtins du Barbier un peu de cette Eau de Savon, dont il venoit de ſe ſervir, j'en tirai quarante ou cinquante poils , que

j'accommodai dans un morceau de bois fait en forme de dos de peigne, où j'avois fait plusieurs trous à distance égale l'un de l'autre avec une aiguille. J'agençai si adroitement les poils dans les trous, que je vins à bout de faire un peigne, dont je pouvois me servir au défaut du mien, dont presque toutes les dents étoient cassées : car il n'y avoit aucun Ouvrier dans le Païs, qui fut assez adroit pour m'en faire un autre. Cet essai m'en fit venir dans l'esprit un autre, qui m'amusa pendant plusieurs jours. Je demandai aux Femmes de la Reine, de me garder quelques peignures des cheveux de Sa Majesté, dont j'eus en peu de tems une assez raisonnable quantité : Après cela, je fis venir mon Ami le Menuisier, qui avoit reçû ordre une fois pour toutes, de me faire tous les petits ouvrages que je voudrois. Je le priai de me faire deux Chaises de la grandeur de celles qui étoient dans ma Boëte, mais sans fond & sans dossier. Mon dessein étoit de tresser les cheveux de manière qu'ils pûssent servir de dossiers & de fonds, à-peu-près comme ces Chaises à fond de Cannes qu'on a en Angleterre. Quand tout fut fait, j'en fis présent à la Reine, qui les mit dans son Cabinet, où elle les montroit comme des Raretez ; & à dire le vrai, personne ne les vît sans être frappé d'admiration. La Reine me dit de m'asseoir sur une de ces Chaises, mais je ne voulus absolument point lui obéïr, protestant que je souffrirois plûtôt mille morts, que de placer une si indécente partie de mon corps sur ces Cheveux précieux,

cieux, qui avoient ſervi d'Ornement à la tête de Sa Majeſté. De ces mêmes cheveux je fis auſſi une jolie petite Bourſe, qui avoit cinq pieds de longueur, avec le nom de la Reine en lettres d'Or, & dont je fis préſent à *Glumdalclitch*, par permiſſion de Sa Majeſté. A la vérité, cette Bourſe étoit plus pour la montre que pour l'uſage, n'aïant pas aſſez de force pour ſoutenir le poids des plus grandes piéces de monnoye; auſſi n'y mettoit-elle que quelques petits jouëts fort légers.

Le Roi qui aimoit paſſionnément la Muſique, ordonnoit ſouvent qu'on fit des Concerts à la Cour, auxquelles j'aſſiſtois quelquefois placé ſur une Table, dans ma Boëte. Mais la Muſique étoit ſi bruyante, qu'il m'étoit impoſſible d'en diſtinguer les tons. J'ôſois dire même que toutes les Trompettes & tous les Tambours d'une Armée, quand on en ſonneroit & qu'on les battroit à la fois dans un même Appartement, feroient un bruit moins grand que celui de ces Concerts. Ma méthode étoit de faire mettre ma Boëte le plus loin des Muſiciens qu'il étoit poſſible, & puis d'en fermer les portes & les fenêtres; après quoi je trouvois leur Muſique aſſez ſupportable.

Etant jeune, j'avois un peu appris à jouër de l'Epinette: *Glumdalclitch* en avoit une dans ſa Chambre, & un Maître venoit deux fois par ſemaine pour lui enſeigner à en jouër. Je l'appelle une Epinette, parce que l'inſtrument de Muſique qu'elle avoit y reſſembloit aſſez, & pour la figure & pour la manière de s'en ſervir. Il me vint dans l'eſprit de di-

vertir le Roi & la Reine en joüant un air Anglois ſur cet inſtrument. Mais j'eus beaucoup de peine à en venir à bout : car l'Epinette avoit près de ſoixante pieds de longueur, & chaque Clef étoit large d'un pied, tellement que je n'en pouvois parcourir que cinq en étendant les Bras : d'ailleurs j'aurois été obligé de donner de furieux coups avec mes poings pour les abaiſſer, & encore n'en ſerois-je pas venu à bout. Voici donc ce que j'inventai. Je préparai deux Bâtons ronds plus gros d'un côté que de l'autre, & je couvris les plus gros bouts d'une piéce de peau de ſoûris, afin qu'en en frappant je n'endommageaſſe pas le deſſus des Clefs, & que le bruit des coups que j'aurois donnez ne ſe mêlât déſagréablement à ceux que devoit rendre l'Epinette. Un Banc fut placé devant cet Inſtrument, environ quatre pieds plus bas que les Clefs, & je fus mis ſur ce Banc. Je courus deſſus, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, frappant les Clefs qu'il falloit avec mes deux Bâtons, & tâchant de jouër une Gigue, que Leurs Majeſtez parurent écouter avec grand plaiſir : mais je puis dire n'avoir jamais fait un Exercice auſſi violent ; encore me fut-il impoſſible de parcourir plus de ſeize Clefs, & par conſéquent, de jouër la Baſſe & le Deſſus enſemble, comme font d'autres Muſiciens ; ce qui auroit ajoûté un nouvel agrément à la Gigue que je joüois.

Le Roi, qui comme je l'ai dit, étoit un Prince très-habile & très ſpirituel, me faiſoit ſouvent apporter dans ma Boëte, & mettre ſur une Table dans ſon Cabinet ; après cela

cela il m'ordonnoit de prendre une de mes Chaiſes, qu'il faiſoit placer avec moi au deſſus de ma Boëte à la diſtance de trois verges du bord, ce qui me mettoit à-peu-près de niveau avec ſon viſage. De cette manière j'eus avec lui pluſieurs converſations. Un jour je pris la liberté de lui dire, que le mépris qu'il témoignoit pour l'Europe & pour le reſte de la Terre, ne me paroiſſoit pas s'accorder avec ce Diſcernement admirable que j'avois toûjours remarqué en lui. Que les dégrez d'intelligence n'étoient pas reglez ſuivant la grandeur des corps : Qu'au contraire, on remarquoit en mon Païs, que les perſonnes les plus grandes en étoient ordinairement le moins pourvuës. Que parmi les Animaux, les Mouches-à-Miel & les Fourmis, paſſoient pour avoir plus d'induſtrie & plus d'adreſſe que d'autres Animaux infiniment plus grands. Et que, tel que je lui paroiſſois, j'eſpérois de lui rendre quelque ſervice ſignalé. Le Roi m'écouta avec attention, & commença à concevoir de moi une toute autre opinion qu'auparavant. Il me pria de lui donner du Gouvernement de l'Angleterre l'idée la plus exacte qu'il me ſeroit poſſible; parce que, diſoit-il, quelque entêtez que les Princes ſoient d'ordinaire de leurs propres coûtumes, ce lui ſeroit un grand plaiſir d'apprendre quelque choſe qu'il pût imiter.

Combien de fois & avec quelle ardeur ne ſouhaitai-je pas dans ce moment l'éloquence d'un *Cicéron* ou d'un *Démoſthene*, pour célébrer dignement toutes les loüanges

que ma chére Patrie mérite à si juste titre!

Je commençai mon Discours par informer Sa Majesté, que nos Etats consistoient en deux Isles, qui formoient trois Puissans Royaumes sous un seul Souverain, exceptez nos Plantations en Amérique. J'insistai longtems sur la fertilité de nôtre Terroir & sur la temperature de nôtre Climat. Je l'entretins ensuite de la Constitution d'un Parlement Anglois, formé en partie par un Corps illustre, appellé la Maison des Pairs, qui étoit des Hommes du Sang le plus Noble & des plus anciennes Familles du Royaume. Je lui parlai du soin extraordinaire qu'on prenoit toûjours de leur éducation, afin de les rendre capables d'être Conseillers nez du Roi & du Royaume, d'avoir part au pouvoir législatif, d'être Membres de la plus haute Cour de Justice, dont les Décisions sont sans Appel, & de défendre par leur Sagesse & par leur Valeur leur Patrie & leur Roi contre toutes les entreprises de leurs Ennemis. Qu'ils étoient l'Ornement & le Rempart de leur Païs, dignes Successeurs de leurs Illustres Ayeux, dont ils n'avoient jamais démenti la Vertu. Qu'à eux étoient joints comme Membres du même Corps, des Personnages d'une éminente Piété, sous le titre d'Evêques, dont la fonction particulière étoit de veiller au maintien de la Religion, & à l'instruction du Peuple: Qu'ils étoient toûjours choisis par le Roi & ses plus sages Ministres, parmi ceux qui se distinguoient dans la Prêtrise, par la pureté de leurs Mœurs, & par la profondeur de leur Erudition.

Que

Que l'autre partie du Parlement consistoit dans une Assemblée nommée la Maison des Communes, & composée de Gentilshommes & de bons Bourgeois, librement choisis par le Peuple même, à cause de leur habileté & de leur zèle pour le bien de la Patrie. Que ces deux Corps formoient ensemble la plus Auguste Assemblée de l'Europe, & que c'étoit en eux, conjointement avec le Prince, que résidoit l'Autorité Souveraine.

Je lui expliquai alors ce que c'est que nos Cours de Justice: Que ceux qui y président sont de vénérables Interprêtes de nos Loix, appellez à nous maintenir dans nos Droits & dans nos Possessions, à punir le crime & à protéger l'innocence. Je lui parlai de la prudence avec laquelle nos Trésors étoient ménacez, & de la grandeur de nos Forces tant par Mer que par Terre. Je lui fis le dénombrement de nôtre Peuple, en calculant combien de millions il y en avoit de différentes Sectes en matiére de Religion, ou de différens Partis en fait de Politique. Je n'oubliai pas nos Divertissemens; en un mot, je n'ômis rien de tout ce que je croïois pouvoir faire honneur à ma Patrie. Et je finis par un Abregé Historique de tout ce qui étoit arrivé de plus considérable en Angleterre depuis un siécle ou environ.

Le sujet étoit vaste, comme on voit: aussi me fallut-il plusieurs Audiences, dont chacune dura quelques heures avant que de pouvoir l'épuiser. Le Roi m'écouta toûjours fort attentivement, & quoiqu'il ne m'interrompit pas, il ne laissa rien passer sans

remarque, comme il parut par les questions qu'il me proposa dans la suite.

Quand j'eus tout dit, Sa Majesté me fit un grand nombre de Demandes & d'Objections sur chaque Article. Il m'interrogea sur la manière dont on s'y prenoit pour cultiver les talens de l'esprit & du corps de nôtre jeune Noblesse, & dans quel genre d'occupations elle passoit la première & la plus disciplinable partie de sa Vie. Ce qu'on faisoit, quand quelque Noble Famille venoit à s'éteindre, pour remplir sa place dans la Maison des Pairs. Quelles qualitez étoient requises dans ceux à qui le titre de Lord étoit conféré : Si le caprice du Prince, une somme d'argent donnée à quelque Dame de la Cour, ou le dessein de fortifier un parti opposé à l'intérêt public, n'étoient pas souvent les causes auxquelles on étoit redévable de ces sortes de distinctions. Jusqu'à quel point ces Seigneurs étoient versez dans la connoissance des Loix de leur Païs : Qu'il falloit qu'ils fussent bien habiles, pour pouvoir décider en dernier ressort des questions qui regardoient la vie & les biens de leurs Concitoyens. S'ils étoient toûjours assez exempts d'avarice, & assez au-dessus du besoin, pour que les présens ou quelques autres motifs criminels fussent incapables de les corrompre. Si les Seigneurs appellez à maintenir la Religion, étoient toûjours élevez au rang qu'ils occupoient, à cause de leur habileté dans les matières qui concernent leur Profession, ou de la Sainteté de leur vie : Si pendant le tems qu'ils n'étoient que

de

de ſimples Chapelains, ils ne ſe déshonoroient jamais par une lâche complaiſance pour leurs Seigneurs, dont ils continuoient peut-être à ſuivre ſervilement les opinions, après avoir été admis dans cette Auguſte Aſſemblée.

Il ſouhaita alors de ſçavoir de quels moyens on ſe ſervoit pour être élû Membre de la Maiſon des Communes. Si un Etranger à force d'argent ne pouvoit pas ſe faire choiſir préférablement à un Seigneur du Païs, ou à quelque Gentilhomme diſtingué du voiſinage. Comment il ſe pouvoit faire, que tout le monde marquât tant d'empreſſément d'entrer dans cette Aſſemblée (dont je lui avois dit qu'on ne pouvoit être Membre ſans qu'il en coûtât beaucoup) & cela, ſans aucun Salaire ni aucune Penſion : Car, diſoit-il, ce dégré de vertu eſt trop éminent, pour qu'il puiſſe toûjours être bien ſincère. Il me pria enſuite de lui apprendre, ſi ces Gentilshommes ſi zélez ne pouvoient pas avoir en vuë de ſe dédommager des ſoins & des dépenſes qu'ils avoient été obligez de faire en ſacrifiant le Bien-public aux deſſeins d'un Prince foible ou vicieux, ou d'un Miniſtère corrompu. A ces queſtions il en ajoûta un grand nombre d'autres, que je juge n'être ni prudent ni convénable de repéter.

Sur ce que je lui avois dit touchant nos Cours de Juſtice, Sa Majeſté me pria de lui donner des éclairciſſemens ſur quelques Articles : Ce que je fus d'autant plus en état de faire, que j'avois autrefois preſque été

ruïné par un long Procès que j'avois eu à la Chancellerie, & que j'avois perdu avec les dépens. Il demanda quel tems on employoit ordinairement à décider si une chose étoit juste ou injuste, & ce qu'il en coûtoit pour obtenir une pareille décision: Si les Avocats avoient la liberté de soutenir des causes notoirement injustes : Si la Secte de Religion ou le parti de Politique, dont on étoit, n'entroit jamais dans la balance de la Justice pour la faire pancher d'un ou d'autre côté: Si tous les Avocats étoient des Hommes versez dans la connoissance générale des Loix de l'Equité, ou bien seulement dans la connoissance de quelques Coûtumes particuliéres à leur Ville, à leur Province, ou à leur Nation: Si dans de différens tems ils avoient quelquefois soûtenu le pour & le contre : S'ils formoient une Communauté pauvre ou riche: S'ils recevoient quelque récompense pécuniaire pour avoir plaidé ou donné des Avis: Et particuliérement, s'ils étoient jamais admis comme Membres dans le Sénat inférieur.

De ces Questions il passa à d'autres sur l'Administration du Trésor-public. Il faut certainement, me disoit-il, que vôtre mémoire vous ait abusé, puisque vous n'avez fait monter vos Taxes qu'à cinq ou six millions par an, & vos dépenses quelquefois au double; car il avoit particuliérement fait attention à cet Article; parce que, disoit-il, il espéroit que la connoissance de nôtre conduite pourroit lui être d'usage, & l'empêcher de se tromper dans ses calculs. Il me demanda,

da, qui étoient nos Créditeurs? Et, où nous prendrions de l'argent pour les payer? Il s'étonnoit de ce que nous avions souvent porté la Guerre, toûjours onéreuse, si loin de nôtre Païs. Il faut, ajoûtoit-il, que vous soyez un Peuple bien quérelleur, ou que vous ayez de biens méchans Voisins, & que vos Généraux deviennent nécessairement plus riches que vos Rois. Il me demanda quelles affaires nous avions hors de nos Isles, si nous en exceptions le Commerce, & la Défense de nos Côtes. Sur-tout, il étoit dans un étonnement inexprimable de m'entendre parler d'une Armée mercénaire, entretenuë au milieu de la Paix & dans le sein d'un Peuple libre. Il m'objecta, que si nous étions gouvernez de nôtre consentement par les personnes qui ne servoient qu'à nous représenter, il ne pouvoit concevoir de qui nous avions peur, ou contre qui nous voulions nous battre; & me demanda par qui la maison d'un particulier étoit mieux défenduë. par lui, ses Enfans, & le reste de sa Famille, ou bien par une demie douzaine de Vagabonds choisis au hazard dans les ruës, & petitement payez, dans le tems qu'ils peuvent gagner mille fois davantage en coupant la gorge à ceux qui ont l'imprudence de les choisir pour leurs gardes.

Rien ne lui paroissoit plus plaisant que mon Arithmétique, en faisant entrer dans le Dénombrement de nôtre Peuple, les différentes Sectes de Religion, & les différentes Factions dans l'Etat. Il protestoit ne voir aucune raison, pourquoi ceux qui ont des opinions préjudicia-

diciables au Public ſeroient obligez de changer, ou ne ſeroient pas obligez de les cacher; Et que comme c'étoit une Tyrannie dans un Gouvernement d'exiger la premiére de ces choſes, c'étoit une foibleſſe de ne pas faire obſerver la ſeconde: Car il eſt permis à un homme de garder des poiſons dans ſon Cabinet, mais non pas de les débiter pour des Cordiaux.

Il remarqua, que parmi les amuſemens de nôtre Nobleſſe, & d'autres perſonnes de diſtinction, j'avois parlé du Jeu. Il déſira de ſçavoir à quel âge on prenoit d'ordinaire ce divertiſſement, & quand on y renonçoit. Quelle portion de tems y étoit employée, & ſi jamais on le pouſſoit juſqu'à ſe ruïner: Si des gens de la lie du Peuple par leur dextérité ne pouvoient pas quelquefois acquérir de grandes richeſſes, & mettre les Nobles mêmes dans leur dépendance, auſſi-bien que leur inſpirer par leur Commerce des ſentimens bas & lâches, & les forcer par les pertes qu'ils ont faites, à apprendre & à eſſayer ſur d'autres l'infame adreſſe qui les avoit ruïnez.

Il étoit frappé d'horreur, diſoit-il, de l'Hiſtoire que je lui avois faite de mon Païs pendant le dernier ſiécle, ajoûtant que ce n'étoit qu'un enchaînement de Conſpirations, de Meurtres, de Rebellions, de Maſſacres, de Révolutions, de Banniſſemens; Fruits les plus execrables que l'Avarice, la Faction, l'Hypocriſie, la Cruauté, la Perfidie, la Rage, la Lâcheté, la Haine, l'Envie & l'Ambition puiſſent produire.

Dans

Dans une autre Audience Sa Majesté recapitula tout ce que je lui avois dit, & compara les réponses que je lui avois faites avec les demandes qu'il m'avoit proposées. Puis me prenant entre ses mains & me caressant doucement, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais, ni la manière dont il les prononça. Mon petit Ami *Grildrig*, vous avez fait un excellent panégyrique de vôtre Païs. Vous avez prouvé démonstrativement, que l'Ignorance, la Paresse & le Crime, peuvent être quelquefois les seuls ingrédiens nécessaires pour le Gouvernement d'un Etat. Que les Loix sont les mieux interprêtées par ceux qui ont le plus d'intérêt & le plus d'habileté à les obscurcir & à les éluder: Je démêle au milieu de vous quelque trait d'un Gouvernement supportable dans sa première institution, mais que le vice & la corruption ont presqu'entiérement effacez: Dans tout vôtre récit il ne paroît pas qu'une seule vertu soit nécessaire pour être élevé à quelque Charge parmi vous; bien moins encore que les hommes soient ennoblis à cause de leurs vertus; que des Prêtres soient avancez en considération de leur piété ou de leur sçavoir; des Soldats pour leur conduite ou leur valeur; des Juges pour leur integrité; des Sénateurs pour l'amour qu'ils portent à leur Patrie, ou des Conseillers pour leur Sagesse. Pour vous (poursuivit le Roi) qui avez passé la plus grande partie de vôtre vie à Voyager, je suis porté à croire que jusques à présent vous avez échappé à plusieurs vices de vôtre Païs. Mais, parce que j'ai pû rassem-

bler

bler de vôtre Relation, & par les Réponſes que j'ai eu mille peines à vous extorquer, je ſuis obligé de conclure que le gros de vôtre Nation, eſt la plus méchante & la plus odieuſe petite vermine à qui la Nature aye jamais permis de ramper ſur la face de la Terre.

CHAPITRE VII.

Amour de l'Auteur pour ſa Patrie. Il fait au Roi une offre fort avantageuſe, qui eſt néanmoins rejettée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans leſquelles les Sciences de ce Païs ſont renfermées. Loix & Affaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité.

IL n'y avoit qu'un extrême Amour pour la Vérité, qui pût me porter à répondre aux queſtions du Roi avec autant de ſincerité que je venois de faire. En vain aurois-je fait paroître un reſſentiment, qui étoit toûjours tourné en ridicule: Ainſi je fus obligé de renfermer ma douleur & mon indignation dans mon ame, pendant que mon Auguſte & chére Patrie étoit traitée d'une manière ſi injurieuſe. Je fus auſſi affligé qu'aucun de mes Lecteurs peut l'être, de ce qui venoit de ſe paſſer. Mais ce Prince étoit ſi curieux, &

& m'interrogeoit avec tant de précision sur chaque Article, que j'aurois péché contre les Loix de la Politesse, & sur-tout contre celles de la Reconnoissance, si je ne lui avois pas donné toute la satisfaction dont j'étois capable. Cependant, je dois dire pour ma défense, que j'éludai adroitement plusieurs de ses demandes, & qu'à chaque point je donnois un tour beaucoup plus favorable que l'exacte vérité ne pouvoit le permettre. Car j'ai toûjours eu pour mon Païs cette loüable partialité que *Denis d'Halycarnasse* recommande avec tant de justice à un Historien. J'aurois souhaité de tout mon cœur de cacher les défauts de ma Patrie, & d'en placer les vertus dans leur plus beau jour. C'étoit-là le dessein que je me proposois dans les nombreux entretiens que j'eus avec ce Monarque; mais par malheur le succès ne répondit ni à mon attente ni à mes efforts.

Mais ce qui doit faire l'Apologie de ce Roi jusques à un certain point, c'est qu'il vivoit entiérement séparé du reste du Monde, ce qui faisoit qu'il n'avoit aucune notion des manières & des coûtumes des autres Nations: Cette sorte d'ignorance est toûjours une seconde source de *Préjugez*, & produit nécessairement je ne sçai quelle *Limitations d'idées & de conceptions*, dont nous aussi-bien que les Peuples les plus civilisez de l'Europe sommes entiérement exempts. Et, pour dire le vrai, ce seroit quelque chose de bien dûr, si les notions qu'un Prince si éloigné a de la Vertu & du Vice, devoient ser-

ſervir de règle pour tout le Genre-humain.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour montrer plus clairement encore les miſérables effets d'une éducation reſſerrée dans de trop étroites bornes, je vais faire part à mes Lecteurs d'un fait qu'ils auront peut-être peine à croire.

Pour m'inſinuer de plus en plus dans les bonnes graces de Sa Majeſté, je lui parlai d'une invention trouvée depuis environ trois ou quatre ſiécles, & qui conſiſtoit à faire une certaine poudre, dont un monceau entier, fut-il grand comme une Montagne, ſautoit en l'air & étoit conſumé en un inſtant, avec un bruit plus terrible que celui du Tonnerre, & cela dès qu'une ſeule étincelle voloit deſſus. Qu'une certaine quantité de cette poudre, bourée dans un tuyau de Fer, étoit capable de pouſſer une Bale de fer ou de plomb avec une violence & une viteſſe ſi prodigieuſe, qu'il n'y avoit rien qui fut capable d'en ſoutenir l'effort. Qu'il y avoit même de ces Boulets, qui étant déchargez, renverſoient non-ſeulement des rangs tout entiers d'un ſeul coup, mais battoient auſſi en ruïne les plus fortes murailles, & couloient à fonds des Vaiſſeaux montez de pluſieurs milliers d'hommes; que quand ces Boulets étoient attachez l'un à l'autre avec une chaîne, ils mettoient en piéces les Mats, les Agrets; en un mot, tout ce qu'ils rencontroient. Que nous mettions ſouvent cette poudre dans de grands Boulets creux de fer, que nous avions l'Art à l'aide d'une

ne certaine machine, de jetter dans une Ville assiégée, & que par ce moyen un grand nombre d'assiégez étoient tuez, & presque toutes leurs Maisons réduites en cendres. Que je connoissois fort bien les ingrédiens qui entrent dans la composition de cette poudre; qu'ils n'étoient ni chers ni rares; que d'ailleurs je me faisois fort d'enseigner à ses Ouvriers l'Art de faire ces Tuyaux d'une grandeur proportionnée à tous les autres objets qui étoient dans l'Empire de Sa Majesté; & que les plus grands ne devoient pas avoir au-delà de cent pieds de longueur: Que vingt ou trente de ces Tuyaux chargez d'une quantité convenable de poudre & de boulèts, pouvoient renverser en peu d'heures les murailles de la plus forte Ville qu'il y eût dans son Royaume, ou détruire de fond en comble la Capitale, si elle s'écartoit jamais de la soûmission duë à ses ordres Souverains. Je fis cette offre à Sa Majesté, en la priant de l'accepter comme une foible marque de cette reconnoissance que ses bienfaits avoient excitée en moi.

Le Roi fut frappé d'horreur à l'ouïe de la description de ces terribles Machines, & de l'usage que je lui proposois d'en faire. Il ne pouvoit concevoir comment un insecte si foible & si petit que moi (ce furent ses expressions) pouvoit se repaître d'idées si inhumaines, & être si peu ému en parlant de la désolation & du carnage, que je lui avois dit être les effets ordinaires de ces Machines exterminatrices, dont certainement, disoit-il, quelque Génie malfaisant, & Ennemi du Gen-

Genre-humain, devoit avoir été le premier Inventeur. Que pour ce qui le regardoit, il proteſtoit que quoique de nouvelles découvertes, ſoit dans l'Art ſoit dans la Nature, lui fiſſent un ſingulier plaiſir, il aimeroit mieux perdre la moitié de ſon Royaume, que d'apprendre un ſi abominable ſecret, dont il me commandoit ſi ma vie m'étoit chére, de ne lui plus jamais parler.

Etrange effet de cette *Limitation d'idées*, & de cette *petiteſſe de vuës* dont j'ai parlé! Qui pourra jamais croire qu'un Prince qui poſſédoit d'ailleurs toutes les qualitez qui produiſent la Vénération, l'Amour & l'Eſtime, & dont le Sçavoir, la Sageſſe & la Bonté le rendoient l'admiration & les délices de ſes Sujets; pour un *vain petit ſcrupule*, dont nous n'avons pas même de notions en Europe, laiſſe échapper l'ineſtimable occaſion de ſe rendre Maître abſolu de la Vie, de la Liberté & du Bien de ſon Peuple. Ce que j'en dis pourtant n'eſt pas dans l'intention de décrier les autres talens de ce Roi, à qui le Trait, que je viens de raconter, fera certainement grand tort dans l'eſprit d'un Lecteur Anglois. Mais mon but eſt ſeulement de marquer combien ſont lourdes les fautes qu'on commet, quand on ne réduit pas la *Politique* en *Science*, comme ont fait les plus grands Génies de l'Europe. Car je me ſouviens fort bien, qu'un jour en cauſant avec le Roi, je lui dis que parmi nous on avoit compoſé une infinité de volumes ſur l'*Art du Gouvernement*, mais que contre mon intention, je lui donnai une fort petite idée de nô-

nôtre habileté. Il me protesta qu'il avoit un Souverain mépris pour tout ce qu'on appelloit *Mystère*, *Rafinement* & *Intrigue*, soit dans un Prince, soit dans un Ministre. Il ne pouvoit comprendre ce que j'entendois par *Secrets d'Etat*, à moins qu'il ne s'agit de quelque Nation rivale ou ennemie. Il renfermoit la science du Gouvernement dans des *Bornes fort étroites*, en la restreignant au bon Sens, à la Justice, à la Clemence, & à la prompte expédition des Causes tant Civiles que Criminelles, avec quelques autres lieux communs qui ne méritent pas qu'on s'y arrête, & il étoit dans l'étrange opinion, que quiconque pouvoit faire que deux tuyaux de Bled ou deux brins d'Herbe vînssent sur un monceau de terre, où il n'en croissoit qu'un auparavant, rendoit un service plus essentiel à son Païs, que toute la race des Politiques ensemble.

Les connoissances de ce Peuple sont fort défectueuses, puisqu'elles consistent seulement en Morale, Histoire, Poësie, & Mathématiques, en quoi il faut avouër qu'ils excellent. Mais la dernière de ces Sciences n'est employée qu'aux usages de la Vie, & qu'à l'amélioration de l'Agriculture, & de tous les Arts Méchaniques. Ce qui regarde les Idées, les Entitez, & les Abstractions, jamais je ne pûs lui faire concevoir ce que c'étoit.

Aucune Loi dans ce Païs ne doit excéder en mots, le nombre des lettres de leur Alphabet, qui monte seulement à vingt & deux. Mais pour dire le vrai, il y en a peu qui aye tout

tout-à-fait cette longueur. Elles ſont exprimées dans les termes les plus ſimples & les plus clairs, & ce Peuple eſt aſſez ſtupide pour n'y trouver qu'une ſeule interprétation. C'eſt même un crime capital que de vouloir expliquer une Loi par un Commentaire. Pour ce qui eſt de la déciſion des Cauſes Civiles ou Criminelles, les Procédures ſont chez eux en ſi petit nombre, qu'ils auroient tort de ſe vanter d'être fort habiles dans l'une ou l'autre de ces choſes.

Ils ont eu l'Art de l'Imprimerie, auſſi-bien que les *Chinois*, depuis un tems immémorial; mais leurs Bibliothèques ne ſont pas fort nombreuſes, puiſque celle du Roi, qui paſſe pour une des plus grandes, ne contient qu'autour de mille Volumes, placez dans une Gallerie de douze cent pieds de longueur, dont j'avois permiſſion de prendre les Livres que je voulois. Le Menuiſier de la Reine avoit fait dans une des Chambres de *Glumdalclitch* une manière d'Echelle, haute de vingt & cinq pieds, & dont chaque Echellon avoit cinquante pieds de longueur. Je faiſois appuyer le Livre que je voulois lire contre la muraille, puis montant au haut de l'Echelle, je commençois par lire la premiére ligne de la page, en marchant de côté, juſqu'à ce que je fuſſe au bout de la ligne; après quoi, quand il le falloit, je deſcendois un Echellon, faiſant toûjours le même manége juſqu'à ce que je fuſſe au bas de la page.

Le ſtile de ce Peuple eſt clair, mâle, & coulant, mais pas fleuri, parce qu'ils évi-

tent

tent de se servir d'expressions superfluës. J'ai lû plusieurs de leurs Livres, particulièrement ceux qui rouloient sur l'Histoire ou sur la Morale. Entr'autres je parcourus avec un plaisir inexprimable un vieux petit Traité qui étoit toûjours dans la Chambre de lit de *Glumdalclitch*, & qui appartenoit à sa Gouvernante; Dame grave, qui ne lisoit que des Livres de Morale & de Dévotion. Ce Livre traitoit de la Foiblesse du Genre-humain, & n'étoit en estime que parmi les Femmes & le Vulgaire. Je fus curieux de voir ce qu'un Auteur de ce Païs pouvoit dire sur ce sujet. Cet Ecrivain parcourut les mêmes lieux communs que nos Docteurs en Morale connoissent si bien, montrant combien l'Homme est un Animal petit, méprisable, & incapable de s'aider lui-même & de se défendre contre les injures de l'air & contre la fureur des Bêtes féroces: Combien il étoit inférieur à une Créature en force, à un autre en vîtesse, à une troisième en prudence, & à une quatrième en industrie. Il ajoûtoit, que dans ces derniers tems, la Nature avoit degénéré de sa première vigueur, & qu'elle ne produisoit plus que de petits Avortons en comparaison d'autrefois. Il dit qu'il étoit fort apparent, non-seulement que l'espèce des Hommes étoit primitivement plus grande, mais qu'aussi dans les premiers tems il doit y avoir eu des Géans, comme l'Histoire & la Tradition l'attestent d'un côté, & comme des os prodigieux qu'on a trouvez, le démontrent de l'autre. Il prétendoit que les Loix de

de la Nature demandoient que nous euſſions été faits au commencement d'une conſtitution beaucoup plus robuſte, & bien moins ſujets à être détruits par de petits accidens, par une tuile tombant d'une maiſon, ou par une pierre jettée par un Enfant. De ces raiſonnemens, l'Auteur tiroit pluſieurs conſéquences morales, de grand uſage pour la conduite de la vie, mais qu'il ſeroit inutile de placer ici. Pour ce qui me regarde, je ne pûs m'empêcher d'admirer combien étoit général le talent de tourner les lectures en Moralitez, & le panchant des Hommes à ſe plaindre de la Nature. Et je crois qu'après une exacte recherche, ces ſortes de plaintes ſe trouveroient auſſi peu fondées parmi nous, qu'elles l'étoient chez les Habitans de *Brobdingnag*.

A l'égard de leurs Affaires Militaires, ils m'ont aſſuré que l'Armée de leur Roi conſiſtoit en cent ſoixante & ſeize mille Fantaſſins, & en trente deux mille Cavaliers: ſi le nom d'Armée peut convenir à un Corps formé par des Marchands raſſemblez de différentes Villes, & par des Fermiers de la Campagne, dont les Commandans ſont ſimplement des gens de diſtinction ſans païe ni récompenſe. Il faut avoüer qu'ils entendent fort bien l'Exercice, & qu'ils ſont excellemment diſciplinez, en quoi il n'y a pas grand mérite. Car, comment cela pourroit-il être autrement, dans un Païs où chaque Fermier eſt ſoûmis au Seigneur de ſa Terre, & chaque Citoyen aux Magiſtrats de ſa Ville, choiſis par *Scrutin* à la manière de *Veniſe*?

J'ai

J'ai ſouvent vû la Milice de *Lorbrulgrad*, faiſant l'Exercice dans un grand champ près de la Ville. Il pouvoit y avoir vingt cinq mille Fantaſſins, & environ ſix mille Chevaux; car il m'étoit impoſſible de compter exactement leur nombre, vû le terrein qu'ils occupoient. Un Cavalier monté ſur un cheval de raiſonnable taille, avoit plus de cent pieds en hauteur. J'ai vû un jour tous les Cavaliers de ce Corps, dans l'inſtant que leur Commandant en donnoit l'ordre, tirer leurs épées tout à la fois, & les brandir dans l'air. Ce Spectacle avoit quelque choſe de ſurprenant au-delà de toute expreſſion. C'étoit comme ſi dix mille éclairs étoient partis de différens côtez du Ciel en même tems.

J'étois curieux de ſçavoir comment ce Prince, dans le Païs duquel il étoit impoſſible de pénétrer, pouvoit s'être aviſé de ſonger à des Armées; ou de faire inſtruire ſon Peuple dans la Diſcipline Militaire. Mais je fus bientôt mis au fait par le ſecours de la Converſation, & par la lecture de leurs Hiſtoires. Car depuis pluſieurs ſiécles les Habitans de ce Païs ont été travaillez de la même maladie à laquelle tant d'autres Nations ſont ſujettes: je veux dire, que la Nobleſſe avoit travaillé à y acquerir trop de pouvoir, le Peuple trop de liberté, & le Roi trop de deſpotiſme. A la vérité, il avoit été pourvû à tous ces inconvéniens par de ſages Loix: mais ces Loix avoient ſouvent été enfreintes par quelqu'un des trois Partis, ce qui avoit plus d'une fois fait

naître des Guerres Civiles, dont la dernière avoit heureusement été terminée par le Grand-Pere du Prince regnant, par une composition générale ; & la Milice, dont le nombre avoit été fixé alors du consentement des trois Partis, avoit été tenuë depuis ce tems-là exactement dans le devoir.

CHAPITRE VIII.

Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontières ; l'Auteur a l'honneur de les accompagner. De quelle manière il quitta ce Païs. Il revient en Angleterre.

J'Avois toûjours eu un fort pressentiment que je recouvrerois quelque jour ma liberté, quoiqu'il me fut impossible de concevoir par quels moyens, ou de former quelque projet qui eût la moindre ombre d'apparence de pouvoir réüssir. Le Vaisseau sur lequel j'avois été étoit le premier qu'on eût jamais vû sur les Côtes de ce Païs, & le Roi avoit donné les ordres les plus précis, que si quelqu'autre y venoit, on s'en rendit maître, & qu'on l'amenât avec l'Equipage & les Passagers dans une Charette à *Lorbrulgrad*. Sa Majesté souhaitoit avec ardeur d'avoir quelque Femme de ma taille, par le moyen de laquelle mon espèce pût se con-

conſerver : mais je crois que j'aurois plûtôt ſouffert mille morts, que de m'expoſer au riſque de laiſſer après moi une poſtérité, qui auroit été ou miſe en cage comme des Serins de Canarie, ou peut être venduë à des perſonnes de qualité, moins à la vérité pour en faire des Eſclaves, que comme des curioſitez. J'avouë que j'étois traité avec beaucoup de douceur ; j'étois le Favori d'un grand Roi, & les Délices de toute ſa Cour ; mais cependant le rôle que j'y joüois ne me paroiſſoit guères convenir avec la dignité de ma Nature. Il m'étoit impoſſible d'oublier ces autres moi-même que j'avois laiſſez dans ma Patrie. Je mourrois d'envie d'être au milieu d'un Peuple avec qui j'euſſe une eſpèce d'égalité, & dans le Païs de qui je pûſſe me promener ſans craindre d'être écraſé comme une Grenoüille ou un jeune Chien. Mais le moment de ma délivrance vint plûtôt que je n'avois crû, d'une manière tout-à-fait extraordinaire. J'en vais rapporter l'Hiſtoire & toutes les circonſtances avec la plus exacte vérité.

J'avois déja paſſé deux années dans le Païs, au commencement de la troiſième, *Glumdalclitch* & moi accompagnâmes le Roi & la Reine dans une Tour que leurs Majeſtez firent vers la Côte Méridionale du Royaume. J'étois porté comme à l'ordinaire, dans ma Boëte de Voyage, laquelle comme je l'ai déja dit, étoit un très-joli Cabinet de douze pieds de largeur. Et j'avois ordonné qu'on m'attachât un Eſtrapontin avec des cordages de ſoye d'égale longueur au haut des quatre

coins de ce Cabinet, afin de ne pas ſentir la force des ſecouſſes, quand un Valet me porteroit devant lui en allant à Cheval; & auſſi pour y dormir à mon aiſe quand je ſerois en Voyage. Au plancher ſupérieur de ma Boëte, vers l'endroit de l'Eſtrapontin où je mettois la tête, j'avois fait faire à l'Ouvrier un trou d'un pied en quarré pour me donner de l'air en dormant quand il faiſoit chaud; & je pouvois fermer ce trou avec une petite planche, que je hauſſois & que je baiſſois par le moyen d'une Rainure.

Quand nous eûmes fait nôtre tournée, le Roi jugea à propos d'aller paſſer quelques jours dans un Palais qu'il avoit près de *Flanflaſnic*, Ville ſituée à dix-huit miles Angloiſes de la Mer: *Glumdalclitch* & moi étions extrêmement fatiguez, j'avois gagné un froid, mais la pauvre Enfant étoit ſi indiſpoſée qu'elle ne quittoit point ſa Chambre. J'avois grande impatience de voir l'Océan, qui étoit la ſeule route par laquelle je pouvois jamais m'échaper. Je fis ſemblant d'être plus incommodé que je n'étois, & demandai permiſſion d'aller prendre l'Air au bord de la Mer, avec un Page que j'aimois beaucoup, & à qui on m'avoit quelquefois confié. Je n'oublierai jamais la répugnance qu'eût *Glumdalclitch* à conſentir à ce Voyage, ni la manière dont elle recommanda au Page d'avoir ſoin de moi, fondant en même tems en larmes, comme ſi elle avoit eu quelque preſſentiment de ce qui alloit arriver. Le Page me porta dans ma Boëte juſqu'à ce que nous fuſſions au bord de la Mer.

Mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, & après avoir levé un de mes chassis, mes tristes regards errérent quelque tems sur la Mer. Je me trouvai mal, & dis à mon Conducteur que j'avois envie de me reposer un peu dans mon Estrapontin, & que j'espérois qu'un petit sommeil me feroit du bien. Je me couchai, & le Page ferma la fenêtre de peur que le froid qui auroit pû y entrer ne m'incommodât. Je ne tardai guères à m'endormir, & tout ce que je puis conjecturer est, que pendant que je dormois, le Page ne croïant pas que je pûsse courir aucun risque, s'étoit amusé à chercher des œufs d'Oiseaux dans les crévasses des Rochers; amusement auquel j'avois déja vû qu'il se divertissoit, dans le tems que j'étois encore à ma fenêtre: Quoiqu'il en soit à cet égard, je fus soudain éveillé par un coup violent qui fut donné sur l'Anneau qui étoit attaché au-dessus de ma Boëte, pour qu'on pût me porter plus facilement. Je sentis que ma Boëte s'élevoit fort haut en l'air, & qu'ensuite elle descendoit avec une prodigieuse vitesse. La première secousse avoit pensé me jetter hors de mon Estrapontin, mais après le mouvement fut plus doux. Je jettai plusieurs cris également inutiles, & en regardant par mes fenêtres, je ne vis que le Ciel & les Nuées. J'entendis précisément au-dessus de ma tête un bruit qui ressembloit à un battement d'Aîles, & commençai alors à entrevoir l'horreur de ma situation. Je devinai qu'un Aigle avoit pris l'Anneau de ma Boëte dans son bec, dans le dessein

de la laiſſer tomber ſur un Rocher comme une Tortuë dans ſon écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer: car l'odorât de cet Animal eſt ſi admirable qu'il ſent ſa proye à une très-grande diſtance, quand même elle ſeroit encore mieux cachée que je ne l'étois entre des planches qui n'avoient pas deux pouces d'épaiſſeur.

Quelques momens après j'entendis que le battement d'Aîles devenoit plus fort, & je m'apperçûs que ma Boëte hauſſoit & baiſſoit continuellement. Il me ſembla que l'Aigle (car je n'ai jamais pû m'ôter de l'eſprit que ce n'en fut une qui tenoit l'Anneau de ma Boëte dans ſon bec) étoit attaquée par quelque autre Oiſeau, & un inſtant après je remarquai que je tombois perpendiculairement, mais avec une ſi prodigieuſe rapidité que j'en fus preſque hors d'haleine. Ma chûte avoit environ duré une minute, quand ma Boëte ſurvint à la ſurface de la Mer, & fit en tombant un bruit auſſi grand que celui de la cataracte de *Niagara*; après quoi je fus dans l'obſcurité pendant une autre minute, & puis ma Boëte commença à remonter aſſez pour que je puſſe voir de la lumière vers le haut de mes fenêtres. Je m'apperçûs alors que j'étois tombé dans la Mer. Ma Boëte, par la péſanteur de mon Corps, auſſi-bien que par celle des Meubles qu'elle renfermoit, & des plâques de fer attachées aux quatre coins en haut & en bas pour rendre le bâtiment plus fort, flottoit enfoncée de cinq pieds dans l'eau. Je m'imaginai alors, comme à préſent, que l'Aigle en s'envolant

avec

avec ma Boëte, avoit été pourſuivie par deux ou trois autres Oiſeaux de la même ou d'une différente eſpèce, & que pendant qu'elle ſe défendoit contre eux, qui apparemment vouloient avoir part de leur proye, elle avoit été forcée de me laiſſer tomber. Les plâques de fer attachées au plancher inférieur de la Boëte, car celles-ci étoient les plus fortes, avoient conſervé la balance pendant qu'elle tomboit, & empêché que le choc de l'eau ne la mit en piéces. D'ailleurs elle étoit ſi bien fermée de tous côtez qu'il n'y entra que très-peu d'eau. Ce ne fut pas ſans peine que je ſortis de mon Eſtrapontin, après avoir eu auparavant la précaution de faire entrer un peu d'air frais, dont j'avois grand beſoin, par l'ouverture qui avoit été faite au haut de mon Cabinet dans ce deſſein.

Combien de fois ne ſouhaitai-je pas alors d'être avec ma chére *Glumdalclitch*, dont une ſeule heure m'avoit ſi fort éloigné! Et je puis dire avec vérité, qu'au milieu de mes propres malheurs, je ne pûs m'empêcher de plaindre ma pauvre Nourrice, & d'être ſenſible aux maux que ma perte alloit probablement lui attirer. Il y a peut être peu de Voyageurs qui ſe ſoient trouvez dans des conjonctures auſſi triſtes que celle où j'étois, attendant à tout moment à voir ma Boëte miſe en piéces, où engloutie par les ondes. Il n'y avoit plus de reſſource pour moi, ſi un ſeul carreau de vître étoit venu à ſe caſſer. Je vis l'eau qui entroit par pluſieurs petites crévaſſes, que je tâchai de boucher le mieux qu'il

m'étoit possible, & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Cependant mon état étoit bien déplorable : ma Boëte ne pouvoit manquer d'aller tôt ou tard à fond ; & quand même elle n'auroit pas couru ce risque, le froid & la faim m'auroient infailliblement causé la mort. Je fus quatre heures dans ces tristes circonstances, attendant & à la lettre souhaitant que chaque moment fut le dernier de ma vie.

J'ai déja informé mes Lecteurs qu'il y avoit deux fortes Gaches attachées au côté de ma Boëte où il n'y avoit point de fenêtre ; dans lesquelles celui qui me portoit en allant à Cheval, avoit soin de passer un ceinturon de cuir qu'il se boucloit ensuite autour du milieu. Pendant que j'étois dans ce déplorable état, j'entendis, ou du moins je crûs entendre quelque bruit vers le côté de ma Boëte auquel les Gaches étoient attachées, & un instant après je m'imaginai que ma Boëte étoit tirée sur la superficie de la Mer ; car de tems en tems je sentois que les flots battoient mes fenêtres de la même manière que quand un Vaisseau fend les ondes. Je fus frappé alors d'un rayon d'espoir, quoique je ne conçûsse pas encore la possibilité d'échaper. Je défis les vis qui attachoient une de mes Chaises à terre, & fis ensuite de mon mieux pour faire tenir cette Chaise justement au-dessous de la petite planche que je venois d'ouvrir ; après quoi je montai dessus, & après avoir approché ma bouche du trou le plus près qu'il me fut possible, je me mis à crier à l'aide à haute voix, & dans tou-

toutes les Langues que je ſçavois. J'attachai enſuite mon mouchoir à un bâton que je portois d'ordinaire, & après avoir fourré le mouchoir par le trou, je le tournai & le fis voltiger pluſieurs fois en l'air, afin qu'en cas que quelque Vaiſſeau ou quelque Châloupe fuſſent près de là, les Matelots puſſent deviner que quelque infortuné mortel étoit enfermé dans cette Boëte.

Tous mes cris & tous mes ſignaux ne furent à ce qu'il me paroiſſoit ni vûs ni entendus, mais je m'apperçûs clairement que ma Boëte continuoit à être tirée. Une heure après, ce côté de ma Boëte où les Gaches étoient attachées, & où il n'y avoit point de fenêtre, donna contre quelque choſe de dur. Je craignis que ce ne fût un Rocher, & je me trouvai plus ſecoüé qu'auparavant. J'entendis diſtinctement au-deſſus de ma Boëte un bruit aſſez ſemblable à celui que fait un Cable qu'on tire à travers un Anneau. Je vis alors que ma Boëte montoit inſenſiblement, & qu'elle étoit de trois pieds plus haute qu'auparavant avant que de s'arrêter. Sur quoi je recommençai ſur nouveaux fraix à crier au ſecours, & à faire voltiger mon Mouchoir; un cri, que pluſieurs voix mêlées enſemble rendoit confus, me ſervit de réponſe, & me cauſa un tranſport de joye qui ne peut être conçû que par ceux qui l'ont éprouvé. Un moment après j'entendis marcher ſur ma tête, & quelqu'un criant par le trou à haute voix en Anglois, s'il y a quelques-uns en bas, qu'ils parlent. Je répondis que j'étois un Anglois, que ſa

mauvaiſe fortune avoit mis dans la ſituation la plus affreuſe où jamais homme eût été, & que je priois, par tout ce qui eſt capable d'émouvoir, de me tirer de la priſon où j'étois. La voix repliqua que je n'avois rien à craindre, puiſque ma Boëte étoit attachée à leur Vaiſſeau; & que le Charpentier viendroit incontinent pour faire au-deſſus de ma Boëte un trou qui fut aſſez grand pour me tirer déhors. Je répondis, que cela étoit inutile & demanderoit beaucoup de tems : qu'il valoit bien mieux que quelqu'un de l'Equipage mit un doigt dans l'Anneau, & tirât ainſi ma Boëte de la Mer, pour la mettre enſuite dans la Cabane du Capitaine. Quelques uns de ceux qui m'entendirent tenir ce langage, crurent que j'avois perdu l'eſprit ; d'autres n'en firent que rire; car j'avoüe à ma honte que je ne faiſois pas attention que j'étois à preſent parmi des hommes de ma force & de ma taille. Le Charpentier vint, & fit en peu de minutes une ouverture de quatre pieds en quarré, puis y fit paſſer une petite échelle, ſur laquelle je montai pour me rendre dans le Vaiſſeau.

Tout l'Equipage étoit dans le dernier étonnement, & me faiſoit mille queſtions, auxquelles je n'avois aucune envie de répondre. Je ne fus pas moins étonné de mon côté de voir tant de pigmées: car ils me paroiſſoient tels, pour avoir été ſi long-tems accoûtumé à ne voir que des objets monſtrueux. Mais le Capitaine, nommé *Thomas Wilcolks*, qui étoit un homme généreux & obligeant, remarquant que j'allois tomber en

en foiblesse, me prit dans sa Cabane, me donna un Cordial pour m'empêcher de m'évanouïr, & me fit coucher sur son propre Lit, afin que je prisse un peu de répos, dont certes j'avois grand besoin. Avant que de me mettre au Lit, je lui donnai à connoître que j'avois quelques nipes dans ma Boëte que je serois fâché de perdre; entre autres un bon Estrapontin, un assez joli Lit de Camp, deux Chaises, une Table, & un Cabinet. Que ma Boëte étoit matelassée de tous côtez de soye & de coton, & que s'il vouloit la faire apporter par quelqu'un de l'Equipage dans sa Cabane, je lui montrerois ce que je lui venois de nommer, & quelques autres choses encore. Le Capitaine m'entendant proférer ces absurditez, crût que je révois. Cependant (à ce que je m'imagine pour me tranquilliser) il me promit d'y donner ordre, & s'étant rendu sur le Tillac, il fit descendre quelques-uns de ses gens dans ma Boëte, dont (comme je le trouvai depuis) ils tirérent tout ce qu'il y avoit de bon; mais les Chaises & le Cabinet étant attachez avec des vis au plancher, furent beaucoup endommagées par l'ignorance des Matelots, qui voulurent les enlever à force de bras. Quand ils ne virent plus rien qui leur valut la peine d'être pris, ils jettérent à la Mer ma Boëte, qui étant ouverte en plusieurs endroits, ne tarda guères à aller à fond. Et, pour dire le vrai, je fus bien-aise dans la suite de n'avoir pas été témoin de ce spectacle, qui m'auroit rappellé le souvenir le plus triste & le plus accablant.

Je dormis quelques heures, mais d'un ſommeil troublé à chaque inſtant par la penſée du lieu que j'avois quitté, & des dangers auxquels je venois d'échapper. Néanmoins, je me trouvai un peu mieux à mon réveil. Il étoit alors environ huit heures du ſoir, & peu après le Capitaine ordonna qu'on ſervit le ſoûper, croyant que j'avois déja jeûné aſſez long-tems. Il m'entretint avec beaucoup de douceur, & quand nous fûmes ſeuls, il me pria de lui faire la Relation de mes Voyages, & de lui raconter par quel accident je m'étois trouvé dans cette énorme Machine de Bois. Il me dit, qu'environ à midi, regardant par ſa Lunette d'approche, il avoit vû ma Boëte, & que croyant que c'étoit un Vaiſſeau, il avoit formé le deſſein de tâcher de le joindre, dans l'eſpérance d'en achetter quelques Biſcuits dont on commençoit à manquer à ſon Bord. Qu'en approchant, il avoit remarqué ſon erreur, & envoyé la Châloupe pour voir ce que c'étoit qui flottoit ſur l'eau. Que ſes gens étoient revenus fort effrayez, jurants, qu'ils avoient vû une Maiſon flottante. Que s'étant moqué de leur folie, il s'étoit lui-même mis dans la Châloupe, après avoir donné ordre auparavant à ſes gens de prendre un fort Cable avec eux. Que le tems étant calme, à l'aide des rames il avoit pluſieurs fois fait le tour de ma Boëte, & conſideré mes fenêtres. Qu'il avoit découverte deux Gaches à un côté, qui étoit tout de planches, ſans aucune ouverture pour donner paſſage à la lumière. Qu'il avoit commandé alors à ſes Matelots d'approcher

avec

avec la Châloupe de ce côté, d'attacher le Cable à une des Gaches, & puis de tirer la Caiſſe (c'eſt le nom qu'il lui donnoit) juſqu'au Vaiſſeau. Quand cela fut fait, il ordonna qu'on attachât un autre Cable à l'Anneau qui étoit attaché au-deſſus de ma Boëte, & qu'on la hauſſât avec des poulies; ce que tous les gens du Vaiſſeau ne purent faire au-delà de deux ou trois pieds. Il me dit qu'il avoit bien vû mon bâton & mon mouchoir, & qu'il en avoit conclu que quelque malheureux étoit enfermé dans cette étrange manière de Priſon. Je demandai ſi lui ou quelqu'un de l'Equipage avoit vû quelques Oiſeaux d'une grandeur prodigieuſe dans l'Air, vers le tems qu'il m'avoit découvert la première fois. Sa réponſe fût, que parlant ſur ce ſujet avec ſes Matelots pendant que je dormois, un d'eux lui dit avoir obſervé trois Aigles volant vers le Nord, mais qu'il n'avoit pas remarqué qu'elles fuſſent plus grandes que les Aigles ordinaires, ce que j'attribuë à la prodigieuſe hauteur à laquelle elles étoient: & il ne pût pas deviner la raiſon qui m'avoit porté à faire cette queſtion. Je demandai alors au Capitaine à quelle diſtance il croyoit être de Terre; il dit qu'à ſon avis nous en étions au moins à une centaine de lieuës. Je lui proteſtai, qu'il ſe trompoit tout au moins de la moitié, puiſqu'il n'y avoit que deux heures que j'avois quitté le Païs dont je venois quand je tombai dans la Mer. Cette réponſe lui fit croire de nouveau que j'avois l'eſprit égaré, ce qu'il fit aſſez connoître en me diſant de m'aller coucher

dans une Cabane qu'il m'avoit fait préparer. Je l'assurai que sa conversation me faisoit plus de bien que le répos que je pourrois prendre, & qu'au reste j'étois dans mon bon sens autant que je l'avois été de ma vie. Alors il prit son serieux, & me demanda en confidence, si je n'avois pas l'esprit troublé par le remords de quelque crime affreux, dont j'avois été puni par l'ordre de quelque Prince, qui m'avoit fait renfermer dans une Caisse & jetter en Mer, comme dans d'autres Païs on expose à la merci des Flots dans une petite Barque sans provisions des Criminels du premier ordre : Il ajoûta que quoi qu'il fût fâché que son Vaisseau eut servi d'Azile à un scélérat, il s'engageoit néanmoins à me mettre sain & sauf à terre dans le premier Port où nous arriverions. Ce qui augmentoit ses soupçons, poursuivoit-il, étoient de certains Discours absurdes que j'avois premiérement tenus aux Matelots, & ensuite à lui-même, aussi-bien que mon air hagard & ma contenance troublée.

Je le suppliai d'avoir la patience de m'entendre conter mon Histoire, ce que je fis avec la plus exacte fidélité depuis mon départ d'Angleterre jusqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la Vérité a toûjours un certain pouvoir sur des Esprits raisonnables, je n'eus pas grand peine à persuader mon Capitaine, qui avoit quelque teinture de sçavoir & un sens droit, de ma candeur & de ma veracité. Mais pour le convaincre encore davantage, je le priai de donner ordre que mon Cabinet, dont j'avois

la

la Clef dans ma poche, fut apporté (car il m'avoit déja notifié ce que les Matelots avoient fait de ma Boëte). J'ouvris le Cabinet en sa présence, & lui montrai la petite collection de Raretez que j'avois faite dans le Païs dont je venois de sortir d'une manière si miraculeuse. Je lui fis voir le peigne que j'avois fait des poils de la barbe du Roi; un grand nombre d'éguilles & d'épingles, dont les plus petites avoient un pied de longueur, & les plus grandes une demi verge; quelques peignures des cheveux de la Reine, & une bague d'or, dont elle me fit un jour présent de la manière du monde la plus obligeante, la tirant de son petit doigt, & me la mettant en guise de colier autour du cou. Je sollicitai le Capitaine d'accepter cette Bague comme une foible marque de ma reconnoissance, mais il ne voulut jamais y consentir. Enfin, pour ne laisser plus aucun doute sur le chapitre de ma véracité, je lui fis voir mes culottes, qui étoient faites de la peau d'une seule soûris.

Je ne pus lui rien faire accepter, sinon une Dent d'un Laquais, que je vis qu'il examinoit avec beaucoup de curiosité, & dont il me paroissoit avoir grande envie. Il la reçût avec des remercimens qui n'étoient nullement proportionnez à la petitesse du présent. Cette Dent, qui n'étoit pas le moins du monde gâtée, avoit appartenu à un Valet de pied de *Glumdalclitch*, auquel un Chirurgien étourdi l'avoit arrachée au lieu d'une autre qui lui faisoit mal: Je la demandai pour la con-

conſerver dans mon Cabinet. Elle avoit environ un pied de longueur & quatre pouces de diamétre.

Le Capitaine fut charmé du récit que je venois de lui faire, & dit, qu'il eſpéroit que je ne manquerois pas d'en faire part au Public, lorſque je ſerois arrivé en Angleterre. Je répondis, que le nombre des Voyages qu'on avoit imprimez n'étoit déja que trop grand, qu'à cet égard il falloit, ou garder le ſilence, ou avoir quelque choſe d'extraordinaire à raconter; ſans imiter pourtant ces Auteurs, qui fourrent du merveilleux dans leurs écrits aux dépens de la vérité. Que mon Hiſtoire ne contiendroit que des Evénemens ordinaires, ſans avoir aucun de ces Ornemens que prête la Deſcription des Plantes, des Arbres, des Oiſeaux & des Bêtes féroces, ou bien celle des Coûtumes barbares & du Culte idolâtre de quelque Peuple ſauvage: Ornemens dont aucun Livre de Voyages ne manquoit. Que cependant je lui étois fort obligé de la bonne opinion qu'il témoignoit avoir, & que je ſongerois à ce qu'il venoit de me dire.

Il me marqua être fort étonné de m'entendre parler ſi haut, demandant ſi le Roi ou la Reine de ce Païs étoient durs d'Oreilles. Je lui dis qu'il y avoit déja plus de deux ans que j'étois accoûtumé à ce Ton, & que j'étois auſſi ſurpris de l'entendre parler ſi bas, qu'il pouvoit l'être de ce que je criois ſi haut Qne pendant le tems que j'avois paſſé dans ce Païs, quand j'avois voulu parler à quelqu'un

qu'un, j'avois été obligé de hauſſer autant la voix, qu'un homme qui étant dans la Ruë auroit voulu ſe faire entendre d'un autre placé au haut d'un Clocher; excepté pourtant lorſque j'étois ſur une Table, ou que quelqu'un me tenoit dans ſa main. Je lui dis une autre choſe que j'avois remarquée, à ſçavoir, que dans le tems que je ne faiſois que d'entrer dans ſon Vaiſſeau, & que tous les Matelots étoient autour de moi, ils me parurent les plus petites Créatures que j'euſſe jamais vuës: Que cela étoit ſi vrai, que dans le Royaume dont je ſortois, je n'avois jamais oſé me regarder dans un Miroir, parce que, accoûtumé que j'étois à voir de ſi prodigieux objets, le ſentiment de ma petiteſſe m'auroit trop mortifié. Le Capitaine me dit, que pendant que nous ſoûpions, il avoit remarqué que je regardois chaque choſe avec une eſpèce d'étonnement, & que pluſieurs fois j'avois paru être ſur le point d'éclater de rire, ce qu'il avoit attribué au deſordre de mon Cerveau. Je lui répondis, qu'il étoit vrai, & que ma ſurpriſe venoit de l'infinie petiteſſe de tout ce que je voyois; & là-deſſus je me mis à faire une deſcription de tout ce qui avoit paru ſur ſa Table, telle que l'auroit faite un Habitant de *Brobdingnag*, s'il avoit été à ma place. Mon homme ſe mit à rire, & pour me faire mieux ſentir le ridicule de ce que je venois de dire, me proteſta, que du meilleur de ſon cœur il auroit donné cent guinées d'avoir vû l'Aigle tenant ma Boëte dans ſon bec, & la laiſſant en-

enſuite tomber dans la Mer : Qu'il étoit bien dommage que perſonne n'eût été témoin oculaire d'un fait ſi ſingulier, & dont la deſcription méritoit ſi fort d'être tranſmiſe à la poſtérité la plus reculée : Après cette raillerie vint la comparaiſon de *Phaëton*, qui étoit trop naturelle pour qu'il me l'épargnât.

Deux jours après que je fus venu à Bord, le vent qui auparavant n'avoit pas été fort bon, devint excellent, & rendit nôtre Voyage plus court & plus heureux que nous n'aurions oſé eſpérer. Le Capitaine relâcha ſeulement à un ou deux Ports, & envoya la Châloupe à terre pour aller quérir quelques Proviſions & de l'Eau douce, mais je ne ſortis pas du Vaiſſeau avant que nous fuſſions arrivez aux Dunes, ce que nous fîmes le 3. de Juin 1706. environ neuf mois après ma ſortie de *Lorbrulgrad*. J'offris au Capitaine de lui laiſſer en gage tout ce que j'avois pour ſureté du payement de ce que je pouvois lui devoir pour m'avoir tranſporté dans mon Païs, & nourri ſi long-tems; mais il me proteſta qu'il n'en vouloit pas un ſoû. Nous prîmes tendrement congé l'un de l'autre, & je lui fis promettre qu'il viendroit me voir chez moi quand il ſeroit à Londres. Je loüai un Cheval & un Guide pour prix & ſomme de cinq ſchellins, que j'empruntai du Capitaine.

Sur la Route, conſidérant la petiteſſe des Maiſons, des Arbres, des Beſtiaux & des Hommes, je me crus tout-à-coup tranſporté dans l'Empire de *Lilliput*. Je craiguois

gnois de marcher ſur chaque Voyageur que je rencontrois, & je criai à pluſieurs de s'ôter du chemin: Impertinence qui penſa me faire des querelles, toute involontaire qu'elle étoit.

Quand je fus arrivé chez moi, & qu'un des Domeſtiques m'eût ouvert la porte, je me baiſſai pour y entrer, ma Femme courut au devant de moi pour m'embraſſer, mais je me courbai plus bas que ſes genoux, m'imaginant qu'autrement il lui ſeroit impoſſible d'atteindre à ma bouche. Ma Fille s'agenoüilla pour demander ma bénédiction, mais je ne la vis que quand elle ſe fut levée, aïant été accoûtumé depuis ſi long-tems à tourner la tête & les yeux vers des viſages, qui étoient en hauteur à la diſtance de ſoixante pieds du mien. Je regardai mes Domeſtiques & deux ou trois Amis qui ſe trouvoient alors par hazard chez moi, comme autant de Pigmées à l'égard deſquels j'étois un Géant. Je dis à ma Femme qu'elle avoit vécu avec trop de frugalité, puis qu'elle & ſa Fille étoient amaigries & appetiſſées au-delà de toute expreſſion. En un mot, je dis un ſi grand nombre de folies, que tous furent de l'avis, dont le Capitaine avoit été d'abord, & conclurent unanimement que j'avois perdu l'eſprit. Ce que je rapporte comme un Exemple remarquable du pouvoir prodigieux de l'habitude. Cependant je ne tardai guères à revenir de cet-

cette eſpèce de Maladie : mais ma Femme proteſta que je n'irois plus en Mer ; mais par malheur pour moi il étoit dit qu'elle n'auroit pas le pouvoir de m'en empêcher, comme mes Lecteurs pourront le voir ci-après.

Fin de la ſeconde Partie & du Tome premier.

3ii 150
Y3558/1n 5K
180 p.